La comedie de la mort

Theophile Gautier

The Project Gutenberg EBook of La comedie de la mort, by Theophile Gautier

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with
almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or
re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included
with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: La comedie de la mort

Author: Theophile Gautier

Release Date: December 12, 2003 [EBook #10442]

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA COMEDIE DE LA MORT ***

Produced by Christine De Ryck and PG Distributed Proofreaders. This
file was produced from images generously made available by the Biblioth
que nationale de France (BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr.

LA
COMEDIE
DE LA MORT,

PAR
THEOPHILE GAUTIER.

1838.

* * * * *

PORTAIL.

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

Ne trouve pas etrange, homme du monde, artiste,
Qui que tu sois, de voir par un portail si triste
S'ouvrir fatalement ce volume nouveau.

Helas! tout monument qui dresse au ciel son faite,
Enfonce autant les pieds qu'il eleve la tete.
Avant de s'elancer tout clocher est caveau,

En bas, l'oiseau de nuit, l'ombre humide des tombes;
En haut, l'or du soleil, la neige des colombes,
Des cloches et des chants sur chaque soliveau;

En haut, les minarets et les rosaces freles,
Ou les petits oiseaux s'enchevetrent les ailes,
Les anges accoudes portant des ecussons;

L'acanthe et le lotus ouvrant sa fleur de pierre
Comme un lis seraphique au jardin de lumiere;
En bas, l'arc surbaisse, les lourds piliers saxons;

Les chevaliers couches de leur long, les mains jointes,
Le regard sur la voute et les deux pieds en pointes;
L'eau qui suinte et tombe avec de sourds frissons.

Mon oeuvre est ainsi faite, et sa premiere assise
N'est qu'une dalle etroite et d'une teinte grise
Avec des mots sculptes que la mousse remplit.

Dieu fasse qu'en passant sur cette pauvre pierre,
Les pieds des pelerins n'effacent pas entiere
Cette humble inscription et ce nom qu'on y lit.

Pales ombres des morts, j'ai pour vos promenades,
File patiemment la pierre en colonnades;
Dans mon Campo-Santo je vous ai fait un lit!

Vous avez pres de vous, pour compagnon fidele,
Un ange qui vous fait un rideau de son aile,
Un oreiller de marbre et des robes de plomb.

Dans le jaspe menteur de vos tombes royales,
On voit s'entre-baiser les soeurs theologales
Avec leur aureole et leur vetement long.

De beaux enfants tout nus, baissant leur torche eteinte,
poussent autour de vous leur eternelle plainte;
Un levrier sculpte vous leche le talon.

L'arabesque fantasque, apres les colonnettes,
Enlace ses rameaux et suspend ses clochettes
Comme apres l'espalier fait une vigne en fleur.

Aux reflets des vitraux la tombe rejouie,
Sous cette floraison toujours epanouie,
D'un air doux et charmant sourit a la douleur.

La mort fait la coquette et prend un ton de reine,
Et son front seulement sous ses cheveux d'ebene,
Comme un charme de plus garde un peu de paleur.

Les emaux les plus vifs scintillent sur les armes,
L'albatre s'attendrit et fond en blanches larmes;
Le bronze semble avoir perdu sa durete.

Dans leur lit les epoux sont arranges par couples,
Leurs tetes font ployer les coussins doux et souples,
Et leur beaute fleurit dans le marbre sculpte.

Ce ne sont que festons, dentelles et couronnes,
Trefles et pendentifs et groupes de colonnes
Ou rit la fantaisie en toute liberte.

Aussi bien qu'un tombeau, c'est un lit de parade,
C'est un trone, un autel, un buffet, une estrade;
C'est tout ce que l'on veut selon ce qu'on y voit.

Mais pourtant si pousse de quelque vain caprice,
Dans la nef, vers minuit, par la lune propice,
Vous alliez soulever le couvercle du doigt,

Toujours vous trouveriez, sous cette architecture,
Au milieu de la fange et de la pourriture
Dans le suaire use le cadavre tout droit,

Hideusement verdi, sans rayon de lumiere,
Sans flamme interieure illuminant la biere
Ainsi que l'on en voit dans les Christs aux tombeaux.

Entre ses maigres bras, comme une tendre epouse,
La mort les tient serres sur sa couche jalouse
Et ne lacherait pas un seul de leurs lambeaux.

A peine, au dernier jour, leveront-t-ils la tete
Quand les cieux trembleront au cri de la trompette
Et qu'un vent inconnu soufflera les flambeaux.

Apres le jugement, l'ange en faisant sa ronde
Retrouvera leurs os sur les debris du monde;
Car aucun de ceux-la ne doit ressusciter.

Le Christ lui-meme irait comme il fit au Lazare
Leur dire: Levez-vous! que le sepulcre avare
Ne s'entr'ouvrirait pas pour les laisser monter.

Mes vers sont les tombeaux tout brodes de sculptures,
Ils cachent un cadavre, et sous leurs fioritures
Ils pleurent bien souvent en paraissant chanter.

Chacun est le cercueil d'une illusion morte;
J'enterre la les corps que la houle m'apporte
Quand un de mes vaisseaux a sombre dans la mer;

Beaux reves avortes, ambitions decues,
Souterraines ardeurs, passions sans issues,
Tout ce que l'existence a d'intime et d'amer.

L'ocean tous les jours me devore un navire,
Un recif, pres du bord, de sa pointe dechire

Leurs flancs doubles de cuivre et leur quille de fer.

Combien j'en ai lance plein d'ivresse et de joie
Si beaux et si coquets sous leurs flammes de soie.
Que jamais dans le port mes yeux ne reverront!

Quels passagers charmants, tetes fraiches et rondes,
Desirs aux seins gonfles, espoirs, chimeres blondes;
Que d'enfants de mon coeur entasses sur le pont!

Le flot a tout couvert de son linceul verdatre,
Et les rougeurs de rose, et les paleurs d'albatre,
Et l'etoile et la fleur eclose a chaque front.

Le flux jette a la cote entre le corps du phoque,
Et les debris de mats que la vague entre-choque,
Mes reves naufrages tout gonfles et tout verts;

Pour ces chercheurs d'un monde etrange et magnifique,
Colombs qui n'ont pas su trouver leur Amerique,
En funebres caveaux creusez-vous, o mes vers!

Puis montez hardiment comme les cathedrales,
Allongez-vous en tours, tordez-vous en spirales,
Enfoncez vos pignons au coeur des cieux ouverts.

Vous, oiseaux de l'amour et de la fantaisie,
Sonnets, o blancs ramiers du ciel de poesie,
Posez votre pied rose au toit de mon clocher.

Messageres d'avril, petites hirondelles,
Ne fouettez pas ainsi les vitres a coups d'ailes,
J'ai dans mes bas-reliefs des trous ou vous nicher;

Mes vierges vous prendront dans un pli de leur robe,
L'empereur tout expres laissera choir son globe,
Le lotus ouvrira son coeur pour vous cacher.

J'ai brode mes reseaux des dessins les plus riches,
Evide mes piliers, mis des saints dans mes niches,
Pose mon buffet d'orgue et peint ma voute en bleu.

J'ai prie saint Eloi de me faire un calice;
Le roi mage Gaspard, pour le saint sacrifice,
M'a donne le cinname et le charbon de feu.

Le peuple est a genoux, le chapelain s'affuble
Du brocart radieux de la lourde chasuble;
L'eglise est toute prete; y viendrez-vous, mon Dieu?

LA COMEDIE DE LA MORT.

LA VIE DANS LA MORT.

I.

C'etait le jour des morts: Une froide bruine
Au bord du ciel raye, comme une trame fine,
Tendait ses filets gris;
Un vent de nord sifflait; quelques feuilles rouillees
Quittaient en frissonnant les cimes depouillees
Des ormes rabougris;

Et chacun s'en allait dans le grand cimetiere,
Morne, s'agenouiller sur le coin de la pierre
Qui recouvre les siens,
Prier Dieu pour leur ame, et, par des fleurs nouvelles,
Remplacer en pleurant les pales immortelles
Et les bouquets anciens.

Moi, qui ne connais pas cette douleur amere,
D'avoir couche la-bas ou mon pere ou ma mere
Sous les gazons fletris,
Je marchais au hasard, examinant les marbres,
Ou, par une echappee, entre les branches d'arbres,
Les domes de Paris;

Et, comme je voyais bien des croix sans couronne,
Bien des fosses dont l'herbe etait haute, ou personne
Pour prier ne venait,
Une pitie me prit, une pitie profonde
De ces pauvres tombeaux delaisses, dont au monde
Nul ne se souvenait.

Pas un seul brin de mousse a tous ces mausolees,
Cependant, et des noms de veuves desolees,
D'epoux desesperes,
Sans qu'un gramen voilat leurs majuscules noires
Etalaient hardiment leurs mensonges notoires
A tous les yeux livres.

Ce spectacle me fit sourdre au coeur une idee
Dont j'ai, depuis ce temps, toujours l'ame obsedee.
Si c'etait vrai, les morts
Tordraient leurs bras noueux de rage dans leur biere
Et feraient pour lever leurs couvercles de pierre
D'incroyables efforts!

Peut-etre le tombeau n'est-il pas un asile
Ou, sur son chevet dur, on puisse enfin tranquille
Dormir l'eternite,
Dans un oubli profond de toute chose humaine,
Sans aucun sentiment de plaisir ou de peine
D'etre ou d'avoir ete.

Peut-etre n'a-t-on pas sommeil! Et quand la pluie
Filtre jusques a vous, l'on a froid, l'on s'ennuie

Dans sa fosse tout seul.
Oh! que l'on doit rever tristement dans ce gite
Ou pas un mouvement, pas une onde n'agite
Les plis droits du linceul!

Peut-etre aux passions qui nous brulaient, emue,
La cendre de nos coeurs vibre encore et remue
Par-dela le tombeau,
Et qu'un ressouvenir de ce monde dans l'autre,
D'une vie autrefois enlacee a la notre,
Traine quelque lambeau.

Ces morts abandonnes sans doute avaient des femmes,
Quelque chose de cher et d'intime; des ames
Pour y verser la leur;
S'ils etaient eveilles au fond de cette tombe,
Ou jamais une larme avec des fleurs ne tombe,
Quelle affreuse douleur!

Sentir qu'on a passe sans laisser plus de marque
Qu'au dos de l'ocean le sillon d'une barque;
Que l'on est mort pour tous;
Voir que vos mieux aimes si vite vous oublient,
Et qu'un saule pleureur aux longs bras qui se plient
Seul se plaigne sur vous.

Au moins, si l'on pouvait, quand la lune blafarde,
Ouvrant ses yeux sereins aux cils d'argent regarde
Et jette un reflet bleu
Autour du cimetiere, entre les tombes blanches,
Avec le feu follet dans l'herbe et sous les branches,
Se promener un peu!

S'en revenir chez soi, dans la maison, theatre
De sa premiere vie, et frileux, pres de l'atre,
S'asseoir dans son fauteuil,
Feuilleter ses bouquins et fouiller son pupitre
Jusqu'au moment ou l'aube illuminant la vitre,
Vous renvoie au cercueil.

Mais non; il faut rester sur son lit mortuaire,
N'ayant pour se couvrir que le lin du suaire,
N'entendant aucun bruit,
Sinon le bruit du ver qui se traine et chemine
Du cote de sa proie, ouvrant sa sourde mine,
Ne voyant que la nuit.

Puis, s'ils etaient jaloux, les morts, tout ce que Dante
A place de tourments dans sa spirale ardente
Pres des leurs seraient doux.
Amants, vous qui savez ce qu'est la jalousie,
Ce qu'on souffre de maux a cette frenesie,
Un cadavre jaloux!

Impuissance et fureur! Etre la, dans sa fosse,
Quand celle qu'on aimait de tout son amour, fausse
Aux beaux serments jures,
En se raillant de vous, dans d'autres bras repete
Ce qu'elle vous disait, rouge et penchant la tete

Avec des mots sacres.

Et ne pouvoir venir, quelque nuit de decembre,
Pendant qu'elle est au bal, se tapir dans sa chambre,
Et lorsque, de retour,
Rieuse, elle defait au miroir sa toilette,
Dans le cristal profond reflechir son squelette
Et sa poitrine a jour,

Riant affreusement, d'un rire sans gencive,
Marbrer de baisers froids sa gorge convulsive,
Et, tenaillant sa main,
Sa main blanche et rosee avec sa main osseuse,
Faire raler ces mots d'une voix caverneuse
Qui n'a plus rien d'humain:

"Femme, vous m'avez fait des promesses sans nombre.
Si vous oubliez, vous, dans ma demeure sombre,
Moi je me ressouviens.
Vous avez dit a l'heure ou la mort me vint prendre,
Que vous me suivriez bientot; lasse d'attendre,
Pour vous chercher je viens!"

Dans un repli de moi, cette pensee etrange
Est la comme un cancer qui m'use et qui me mange;
Mon oeil en devient creux;
Sur mon front nuager de nouveaux plis se fouillent,
De cheveux et de chair mes tempes se depouillent,
Car ce serait affreux!

La mort ne serait plus le remede supreme;
L'homme, contre le sort, dans la tombe elle-meme
N'aurait pas de recours,
Et l'on ne pourrait plus se consoler de vivre,
Par l'espoir tant fete du calme qui doit suivre
L'orage de nos jours.

II.

Dans le fond de mon ame, agitant ma pensee,
Je restais la reveur et la tete baissee
Debout contre un tombeau.
C'etait un marbre neuf, et sur la blanche epaule
D'un genie eplore, les longs cheveux d'un saule
Tombaient comme un manteau.

La bise feuille a feuille emportait la couronne
Dont les debris jonchaient le fut de la colonne;
On aurait dit les pleurs
Que sur la jeune fille, au printemps moissonnee,
Pauvre fleur du matin, avant midi fanee,
Versaient les autres fleurs.

La lune entre les ifs faisait luire sa corne;
De grands nuages noirs couraient sur le ciel morne
Et passaient par devant;

Les feux follets valsaient autour du cimetiere,
Et le saule pleureur secouait sa criniere
Eparpillee au vent.

On entendait des bruits venus de l'autre monde,
Des soupirs de terreur et d'angoisse profonde,
Des voix qui demandaient
Quand donc a leurs tombeaux l'on mettrait des fleurs neuves,
Comment allait la terre, et pourquoi donc leurs veuves
Aussi longtemps tardaient?

Tout a coup... j'ose a peine en croire mon oreille,
Sous le marbre entr'ouvert, o terreur! o merveille!
J'entendis qu'on parlait.
C'etait un dialogue, et, du fond de la fosse,
A la premiere voix, une voix aigre et fausse
Par instant se melait.

Le froid me prit. Mes dents d'epouvante claquerent;
Mes genoux chancelants sous moi s'entrechoquerent.
Je compris que le ver
Consommait son hymen avec la trepassee,
Eveillee en sursaut dans sa couche glacee,
Par cette nuit d'hiver.

LA TREPASSEE.

Est-ce une illusion? Cette nuit tant revee,
La nuit du mariage elle est donc arrivee?
C'est le lit nuptial.
Voici l'heure ou l'epoux, jeune et parfume, cueille
La beaute de l'epouse, et sur son front effeuille
L'oranger virginal.

LE VER.

Cette nuit sera longue, o blanche trepassee,
Avec moi, pour toujours, la mort t'a fiancee;
Ton lit c'est le tombeau.
Voici l'heure ou le chien contre la lune aboie,
Ou le pale vampire erre et cherche sa proie,
Ou descend le corbeau.

LA TREPASSEE.

Mon bien-aime, viens donc! l'heure est deja passee
Oh! tiens-moi sur ton coeur, entre tes bras pressee.
J'ai bien peur, j'ai bien froid.
Rechauffe a tes baisers ma bouche qui se glace.
Oh! viens, je tacherai de te faire une place
Car le lit est etroit!

LE VER.

Cinq pieds de long sur deux de large. La mesure

Est prise exactement; cette couche est trop dure,
L'epoux ne viendra pas.
Il n'entend pas tes cris. Il rit dans quelque fete.
Allons, sur ton chevet repose en paix ta tete
Et recroise tes bras.

LA TREPASSEE.

Quel est donc ce baiser humide et sans haleine,
Cette bouche sans levres est-ce une bouche humaine,
Est-ce un baiser vivant?
O prodige! A ma droite, a ma gauche, personne.
Mes os craquent d'horreur, toute ma chair frissonne
Comme un tremble au grand vent.

LE VER.

Ce baiser c'est le mien: je suis le ver de terre;
Je viens pour accomplir le solennel mystere.
J'entre en possession;
Me voila ton epoux, je te serai fidele.
Le hibou tout joyeux fouettant l'air de son aile
Chante notre union.

LA TREPASSEE.

Oh! si quelqu'un passait aupres du cimetiere!
J'ai beau heurter du front les planches de ma biere,
Le couvercle est trop lourd!
Le fossoyeur dort mieux que les morts qu'il enterre.
Quel silence profond! la route est solitaire;
L'echo lui-meme est sourd.

LE VER.

A moi tes bras d'ivoire, a moi ta gorge blanche,
A moi tes flancs polis avec ta belle hanche
A l'ondoyant contour;
A moi tes petits pieds, ta main douce et ta bouche,
Et ce premier baiser que ta pudeur farouche
Refusait a l'amour.

LA TREPASSEE.

C'en est fait! c'en est fait! Il est la! sa morsure
M'ouvre au flanc une lame et profonde blessure;
Il me ronge le coeur.
Quelle torture! O Dieu, quelle angoisse cruelle!
Mais que faites-vous donc lorsque je vous appelle,
O ma mere, o ma soeur?

LE VER.

Dans leur ame deja ta memoire est fanee,
Et pourtant sur ta fosse, o pauvre abandonnee,
L'oranger est tout frais.
La tenture funebre a peine repliee,
Comme un songe d'hier elles t'ont oubliee,
Oubliee a jamais.

LA TREPASSEE.

L'herbe pousse plus vite au coeur que sur la fosse;
Une pierre, une croix, le terrain qui se hausse,
Disent qu'un mort est la.
Mais quelle croix fait voir une tombe dans l'ame!
Oubli! seconde mort, neant que je reclame,
Arrivez, me voila!

LE VER.

Console-toi.--La mort donne la vie.--Eclose
A l'ombre d'une croix l'eglantine est plus rose
Et le gazon plus vert.
La racine des fleurs plongera sous tes cotes;
A la place ou tu dors les herbes seront hautes;
Aux mains de Dieu tout sert!

Un mort qu'ils reveillaient les pria de se taire;
Un pale eclair parti non du ciel mais de terre
Me fit dans leurs tombeaux
Voir tous les trepasses cadavres ou squelettes,
Avec leurs os jaunis ou leurs chairs violettes,
S'en allant par lambeaux;

Les jeunes et les vieux, peuple du cimetiere,
Pauvres morts oublies n'entendant sur leur pierre
Gemir que l'ouragan,
Et devores d'ennui dans leur froide demeure,
De leurs yeux sans regard cherchant a savoir l'heure
A l'eternel cadran.

Puis tout devint obscur, et je repris ma route,
Pale d'avoir tant vu, plein d'horreur et de doute,
L'esprit et le corps las;
Et me suivant partout, mille cloches felees,
Comme des voix de mort me jetaient par volees
Les ralements du glas.

III.

Et je rentrai chez moi.--De lugubres pensees
Tournaient devant mes yeux sur leurs ailes glacees
Et me rasaient le front.
Comme on voit sur le soir autour des cathedrales,
Des essaims de corbeaux derouler leurs spirales

Et voltiger en rond.

Dans ma chambre, ou tremblait une jaune lumiere,
Tout prenait une forme horrible et singuliere,
Un aspect effrayant.
Mon lit etait la biere et ma lampe le cierge,
Mon manteau deploye le drap noir qu'on asperge
Sous la porte en priant.

Dans son cadre terni, le pale Christ d'ivoire
Cloue les bras en croix sur son etoffe noire,
Redoublait de paleur;
Et comme au Golgotha, dans sa dure agonie,
Les muscles en relief de sa face jaunie
Se tordaient de douleur.

Les tableaux ravivant leurs nuances eteintes
Aux reflets du foyer prenaient d'etranges teintes,
Et, d'un air curieux,
Comme des spectateurs aux loges d'un theatre,
Vieux portraits enfumes, pastels aux tons de platre,
Ouvraient tout grands leurs yeux.

Une tete de mort sur nature moulee
Se detachait en blanc, grimacante et pelee,
Sous un rayon blafard.
Je la vis s'avancer au bord de la console;
Ses machoires semblaient rechercher leur parole
Et ses yeux leur regard.

De ses orbites noirs ou manquaient les prunelles,
Jaillirent tout a coup de fauves etincelles
Comme d'un oeil vivant.
Une haleine passa par ses dents dechaussees...
Les rideaux a plis droits tombaient sur les croisees;
Ce n'etait pas le vent.

Faible comme ces voix que l'on entend en reve,
Triste comme un soupir des vagues sur la greve
J'entendis une voix.
Or, comme ce jour-la j'avais vu tant de choses,
Tant d'effets merveilleux dont j'ignorais les causes,
J'eus moins peur cette fois.

RAPHAEL.

Je suis le Raphael, le Sanzio, le grand maitre!
O frere, dis-le-moi, peux-tu me reconnaitre
Dans ce crane hideux?
Car je n'ai rien parmi ces platres et ces masques,
Tous ces cranes luisants, polis comme des casques,
Qui me distingue d'eux.

Et pourtant c'est bien moi! Moi, le divin jeune homme,
Le roi de la beaute, la lumiere de Rome,
Le Raphael d'Urbin!
L'enfant aux cheveux bruns qu'on voit aux galeries,
Mollement accoude, suivre ses reveries,

La tete dans sa main.

O ma Fornarina! ma blanche bien aimee,
Toi qui dans un baiser pris mon ame pamee
Pour la remettre au ciel;
Voila donc ton amant, le beau peintre au nom d'ange,
Cette tete qui fait une grimace etrange:
Eh bien, c'est Raphael!

Si ton ombre endormie au fond de la chapelle
S'eveillait et venait a ma voix qui t'appelle,
Oh! je te ferais peur!
Que le marbre entr'ouvert sur ta tete retombe.
Ne viens pas! ne viens pas et garde dans ta tombe
Le reve de ton coeur.

Analyseurs damnes, abominable race,
Hyenes qui suivez le cortege a la trace
Pour deterrer le corps;
Aurez-vous bientot fait de declouer les bieres,
Pour mesurer nos os et peser nos poussieres;
Laissez dormir les morts!

Mes maitres, savez-vous, qui donc a pu le dire?
Ce qu'on sent quand la scie avec ses dents dechire
Nos lambeaux palpitants.
Savez-vous si la mort n'est pas une autre vie,
Et si quand leur depouille a la tombe est ravie
Les aieux sont contents?

Ah! vous venez fouiller de vos ongles profanes
Nos tombeaux violes, pour y prendre nos cranes,
Vous etes bien hardis.
Ne craignez vous donc pas qu'un beau jour, pale et bleme,
Un trepasse se leve et vous dise: Anatheme!
Comme je vous le dis.

Vous imaginez donc, dans cette pourriture,
Surprendre les secrets de la mere nature
Et le travail de Dieu?
Ce n'est pas par le corps qu'on peut comprendre l'ame.
Le corps n'est que l'autel, le genie est la flamme;
Vous eteignez le feu!

O mes Enfants-Jesus! O mes brunes madones!
O vous qui me devez vos plus fraiches couronnes,
Saintes du paradis!
Les savants font rouler mon crane sur la terre,
Et vous souffrez cela sans prendre le tonnerre,
Sans frapper ces maudits!

Il est donc vrai! Le ciel a perdu sa puissance.
Le Christ est mort, le siecle a pour Dieu, la science,
Pour foi, la liberte.
Adieu les doux parfums de la rose mystique;
Adieu l'amour; adieu la poesie antique;
Adieu sainte beaute!

Vos peintres auront beau, pour voir comme elle est faite,

Tourner entre leurs mains et retourner ma tete,
Mon secret est a moi.
Ils copieront mes tons, ils copieront mes poses,
Mais il leur manquera ce que j'avais, deux choses,
L'amour avec la foi!

Dites qui d'entre vous, fils de ce siecle infame,
Peut rendre saintement la beaute de la femme;
Aucun, helas! aucun.
Pour vos petits boudoirs, il faut des priapees;
Qui vous jette un regard, o mes vierges drapees,
O mes saintes! Pas un.

L'aiguille a fait son tour. Votre tache est finie,
Comme un pale vieillard le siecle a l'agonie
Se lamente et se tord.
L'ange du jugement embouche la trompette
Et la voix va crier: Que justice soit faite,
Le genre humain est mort!

Je n'entendis plus rien. L'aube aux levres d'opale,
Tout endormie encor, sur le vitrage pale
Jetait un froid rayon,
Et je vis s'envoler, comme on voit quelque orfraye,
Que sous l'arceau gothique une lueur effraye,
L'etrange vision!

LA MORT DANS LA VIE.

IV.

La mort est multiforme, elle change de masque
Et d'habit plus souvent qu'une actrice fantasque;
Elle sait se farder,
Et ce n'est pas toujours cette maigre carcasse,
Qui vous montre les dents et vous fait la grimace
Horrible a regarder.

Ses sujets ne sont pas tous dans le cimetiere,
Ils ne dorment pas tous sur des chevets de pierre
A l'ombre des arceaux;
Tous ne sont pas vetus de la pale livree,
Et la porte sur tous n'est pas encor muree
Dans la nuit des caveaux.

Il est des trepasses de diverse nature,
Aux uns la puanteur avec la pourriture,
Le palpable neant,
L'horreur et le degout, l'ombre profonde et noire,
Et le cercueil avide entr'ouvrant sa machoire
Comme un monstre beant.

Aux autres, que l'on voit sans qu'on s'en epouvante
Passer et repasser dans la cite vivante
Sous leur linceul de chair,
L'invisible neant, la mort interieure
Que personne ne sait, que personne ne pleure,
Meme votre plus cher.

Car, lorsque l'on s'en va dans les villes funebres
Visiter les tombeaux inconnus ou celebres,
De marbre ou de gazon;
Qu'on ait ou qu'on n'ait pas quelque paupiere amie
Sous l'ombrage des ifs a jamais endormie,
Qu'on soit en pleurs ou non,

On dit: Ceux-la sont morts. La mousse etend son voile
Sur leurs noms effaces; le ver file sa toile
Dans le trou de leurs yeux;
Leurs cheveux ont perce les planches de la biere,
A cote de leurs os, leur chair tombe en poussiere
Sur les os des aieux.

Leurs heritiers, le soir, n'ont plus peur qu'ils reviennent;
C'est a peine a present si leurs chiens s'en souviennent.
Enfumes et poudreux,
Leurs portraits adores trainent dans les boutiques,
Leurs jaloux d'autrefois font leurs panegyriques;
Tout est fini pour eux.

L'ange de la douleur, sur leur tombe en priere,
Est seul a les pleurer de ses larmes de pierre.
Comme le ver leur corps,
L'oubli ronge leur nom avec sa lune sourde;
Ils ont pour draps de lit six pieds de terre lourde.
Ils sont morts! et bien morts!

Et peut-etre une larme a votre ame echappee
Sur leur cendre, de pluie et de neige trempee,
Filtre insensiblement.
Qui les va rejouir dans leur triste demeure;
Et leur coeur desseche, comprenant qu'on les pleure,
Retrouve un battement.

Mais personne ne dit, voyant un mort de l'ame:
Paix et repos sur toi! L'on refuse a la lame
Ce qu'on donne au fourreau;
L'on pleure le cadavre et l'on panse la plaie,
L'ame se brise et meurt sans que nul s'en effraie
Et lui dresse un tombeau.

Et cependant il est d'horribles agonies
Qu'on ne saura jamais; des douleurs infinies
Que l'on n'apercoit pas.
Il est plus d'une croix au calvaire de l'ame
Sans l'aureole d'or, et sans la blanche femme
Echevelee au bas.

Toute ame est un sepulcre ou gisent mille choses;
Des cadavres hideux dans des figures roses
Dorment ensevelis.

On retrouve toujours les larmes sous le rire,
Les morts sous les vivants, et l'homme est a vrai dire
Une Necropolis.

Les tombeaux deterres des vieilles cites mortes,
Les chambres et les puits de la Thebe aux cent portes
Ne sont pas si peuples,
On n'y rencontre pas de plus affreux squelettes,
Un plus vaste fouillis d'ossements et de tetes
Aux ruines meles.

L'on en voit qui n'ont pas d'epitaphe a leurs tombes,
Et de leurs trepasses font comme aux catacombes
Un grand entassement;
Dont le coeur est un champ uni, sans croix ni pierres,
Et que l'aveugle Mort de diverses poussieres
Remplit confusement.

D'autres, moins oublieux, ont des caves funebres
Ou sont ranges leurs morts, comme celles des Guebres
Ou des Egyptiens;
Tout autour de leur coeur sont debout les momies,
Et l'on y reconnait les figures blemies
De leurs amours anciens.

Dans un pur souvenir chastement embaumee
Ils gardent au fond d'eux l'ame qu'ils ont aimee;
Triste et charmant tresor!
La mort habite en eux au milieu de la vie;
Ils s'en vont poursuivant la chere ombre ravie
Qui leur sourit encor.

Ou ne trouve-t-on pas, en fouillant, un squelette?
Quel foyer reunit la famille complete
En cercle chaque soir?
Et quel seuil, si riant et si beau qu'il puisse etre,
Pour ne pas revenir n'a vu sortir le maitre
Avec un manteau noir?

Cette petite fleur, qui, toute rejouie,
Fait baiser au soleil sa bouche epanouie,
Est fille de la mort.
En plongeant sous le sol, peut-etre sa racine,
Dans quelque cendre chere a pris l'odeur divine
Qui vous charme si fort.

O fiances d'hier, encore amants, l'alcove
Ou nichent vos amours, a quelque vieillard chauve
A servi comme a vous;
Avant vos doux soupirs elle a redit son rale,
Et son souvenir mele une odeur sepulcrale
A vos parfums d'epoux!

Ou donc poser le pied qu'on ne foule une tombe?
Ah! lorsque l'on prendrait son aile a la colombe,
Ses pieds au daim leger;
Qu'on irait demander au poisson sa nageoire,
On trouvera partout l'hotesse blanche et noire
Prete a vous heberger.

Cessez donc, cessez donc, o vous, les jeunes meres
Bercant vos fils aux bras des riantes chimeres,
De leur rever un sort;
Filez-leur un suaire avec le lin des langes.
Vos fils, fussent-ils purs et beaux comme les anges,
Sont condamnes a mort!

V.

A travers les soupirs les plaintes et le rale
Poursuivons jusqu'au bout la funebre spirale
De ses detours maudits.
Notre guide n'est pas Virgile le poete,
La Beatrix vers nous ne penche pas la tete
Du fond du paradis.

Pour guide nous avons une vierge au teint pale
Qui jamais ne recut le baiser d'or du hale
Des levres du soleil.
Sa joue est sans couleur et sa bouche bleuatre,
Le bouton de sa gorge est blanc comme l'albatre
Au lieu d'etre vermeil.

Un souffle fait plier sa taille delicate,
Ses bras, plus transparents que le jaspe ou l'agate,
Pendent languissamment;
Sa main laisse echapper une fleur qui se fane,
Et, ployee a son dos, son aile diaphane
Reste sans mouvement.

Plus sombres que la nuit, plus fixes que la pierre,
Sous leur sourcil d'ebene et leur longue paupiere
Luisent ses deux grands yeux,
Comme l'eau du Lethe qui va muette et noire,
Ses cheveux debordes baignent sa chair d'ivoire
A flots silencieux.

Des feuilles de cigue avec des violettes
Se melent sur son front aux blanches bandelettes,
Chaste et simple ornement;
Quant au reste, elle est nue, et l'on rit et l'on tremble
En la voyant venir; car elle a tout ensemble
L'air sinistre et charmant.

Quoiqu'elle ait mis le pied dans tous les lits du monde
Sous sa blanche couronne elle reste infeconde
Depuis l'eternite.
L'ardent baiser s'eteint sur la levre fatale
Et personne n'a pu cueillir la rose pale
De sa virginite.

C'est par elle qu'on pleure et qu'on se desespere:
C'est elle qui ravit au giron de la mere
Son doux et cher souci;
C'est elle qui s'en va se coucher, la jalouse,

Entre les deux amants, et qui veut qu'on l'epouse
A son tour elle aussi.

Elle est amere et douce, elle est mechante et bonne;
Sur chaque front illustre elle met la couronne
Sans peur ni passion.
Amere aux gens heureux et douce aux miserables,
C'est la seule qui donne aux grands inconsolables
Leur consolation.

Elle prete des lits a ceux qui, sur le monde,
Comme le Juif errant, font nuit et jour leur ronde
Et n'ont jamais dormi.
A tous les parias elle ouvre son auberge,
Et recoit aussi bien la Phryne que la vierge,
L'ennemi que l'ami.

Sur les pas de ce guide au visage impassible,
Nous marchons en suivant la spirale terrible
Vers le but inconnu,
Par un enfer vivant sans caverne ni gouffre,
Sans bitume enflamme, sans mers aux flots de soufre,
Sans Belzebuth cornu.

Voici contre un carreau comme un reflet de lampe
Avec l'ombre d'un homme. Allons, montons la rampe,
Approchons et voyons.
Ah! c'est toi, docteur Faust! Dans la meme posture
Du sorcier de Rembrandt sur la noire peinture
Aux flamboyants rayons.

Quoi! tu n'as pas brise tes fioles d'alchimiste,
Et tu penches toujours ton grand front chauve et triste
Sur quelque manuscrit!
Dans ton livre, aux lueurs de ce soleil mystique,
Quoi! tu cherches encor le mot cabalistique
Qui fait venir l'Esprit.

Eh bien! Scientia, ta maitresse adoree
A tes chastes desirs s'est-elle enfin livree?
Ou, comme au premier jour,
N'en es-tu qu'a baiser sa robe ou sa pantoufle,
Ta poitrine asthmatique a-t-elle encor du souffle
Pour un soupir d'amour?

Quel sable, quel corail a ramene ta sonde?
As-tu touche le fond des sagesses du monde?
En puisant a ton puits,
Nous as-tu dans ton seau fait monter toute nue
La blanche Verite jusqu'ici meconnue?
Arbre, ou sont donc tes fruits?

FAUST.

J'ai plonge dans la mer sous le dome des ondes;
Les grands poissons jetaient leurs ondes vagabondes
Jusques au fond des eaux;
Leviathan fouettait l'abime de sa queue,

Les Syrenes peignaient leur chevelure bleue
Sur les bancs de coraux.

La seiche horrible a voir, le polype difforme,
Tendaient leurs mille bras, le caiman enorme
Roulait ses gros yeux verts;
Mais je suis remonte, car je manquais d'haleine;
C'est un manteau bien lourd pour une epaule humaine
Que le manteau des mers!

Je n'ai pu de mon puits tirer que de l'eau claire;
Le Sphinx interroge continue a se taire;
Si chauve et si casse,
Helas! j'en suis encore a peut-etre, et que sais-je?
Et les fleurs de mon front ont fait comme une neige
Aux lieux ou j'ai passe.

Malheureux que je suis d'avoir sans defiance
Mordu les pommes d'or de l'arbre de science!
La science est la mort.
Ni l'upa de Java, ni l'euphorbe d'Afrique,
Ni le mancenilier au sommeil magnetique.
N'ont un poison plus fort.

Je ne crois plus a rien. J'allais, de lassitude,
Quand vous etes venus, renoncer a l'etude
Et briser mes fourneaux.
Je ne sens plus en moi palpiter une fibre,
Et comme un balancier seulement mon coeur vibre
A mouvements egaux.

Le neant! Voila donc ce que l'on trouve au terme!
Comme une tombe, un mort, ma cellule renferme
Un cadavre vivant.
C'est pour arriver la que j'ai pris tant de peine,
Et que j'ai sans profit, comme on fait d'une graine,
Seme mon ame au vent.

Un seul baiser, o douce et blanche Marguerite,
Pris sur ta bouche en fleur, si fraiche et si petite,
Vaut mieux que tout cela.
Ne cherchez pas un mot qui n'est pas dans le livre;
Pour savoir comme on vit n'oubliez pas de vivre.
Aimez, car tout est la!

VI.

La spirale sans fin dans le vide s'enfonce;
Tout autour, n'attendant qu'une fausse reponse
Pour vous pomper le sang,
Sur leurs grands piedestaux semes d'hieroglyphes,
Des Sphinx aux seins pointus, aux doigts armes de griffes,
Roulent leur oeil luisant.

En passant devant eux, a chaque pas l'on cogne
Des os demi ronges, des restes de charogne,

Des cranes sonnant creux.
On voit de chaque trou sortir des jambes raides,
Des apparitions monstrueusement laides
Fendent l'air tenebreux.

C'est ici que l'enigme est encor sans Oedipe,
Et qu'on attend toujours le rayon qui dissipe
L'antique obscurite.
C'est ici que la mort propose son probleme,
Et que le voyageur, devant sa face bleme
Recule epouvante.

Ah que de nobles coeurs et que d'ames choisies,
Vainement, a travers toutes les poesies,
Toutes les passions,
Ont poursuivi le mot de la page fatale
Dont les os gisent la sans pierre sepulcrale
Et sans inscriptions!

Combien, don Juans obscurs, ont leurs listes remplies
Et qui cherchent encor! Que de levres palies
Sous les plus doux baisers,
Et qui n'ont jamais pu se joindre a leur chimere!
Que de desirs au ciel sont remontes de terre
Toujours inapaises!

Il est des ecoliers qui voudraient tout connaitre,
Et qui ne trouvent pas pour valet et pour maitre
De Mephistopheles.
Dans les greniers, il est des Faust sans Marguerite
Dont l'enfer ne veut pas et que Dieu desherite;
Tous ceux-la, plaignez-les!

Car ils souffrent un mal, helas! inguerissable;
Ils melent une larme a chaque grain de sable
Que le temps laisse choir.
Leur coeur, comme un orfraie au fond d'une ruine,
Rale piteusement dans leur maigre poitrine
L'hymne du desespoir.

Leur vie est comme un bois a la fin de l'automne,
Chaque souffle qui passe arrache a leur couronne
Quelque reste de vert.
Et leurs reves en pleurs s'en vont fendant les nues,
Silencieux, pareils a des files de grues
Quand approche l'hiver.

Leurs tourments ne sont point redits par le poete;
Martyrs de la pensee, ils n'ont pas sur leur tete
L'aureole qui luit;
Par les chemins du monde ils marchent sans cortege,
Et sur le sol glace tombent comme la neige
Qui descend dans la nuit.

Comme je m'en allais, ruminant ma pensee,
Triste, sans dire mot, sous la voute glacee,
Par le sentier etroit;
S'arretant tout a coup, ma compagne blafarde
Me dit en etendant sa main frele: Regarde

Du cote de mon doigt.

C'etait un cavalier avec un grand panache,
De longs cheveux boucles, une noire moustache
Et des eperons d'or;
Il avait le manteau, la rapiere et la fraise,
Ainsi qu'un raffine du temps de Louis treize,
Et semblait jeune encor.

Mais en regardant bien, je vis que sa perruque
Sous ses faux cheveux bruns laissait pres de sa nuque
Passer des cheveux blancs;
Son front, pareil au front de la mer soucieuse,
Se ridait a longs plis; sa joue etait si creuse
Que l'on comptait ses dents.

Malgre le fard epais dont elle etait platree,
Comme un marbre couvert d'une gaze pourpree
Sa paleur transpercait;
A travers le carmin qui colorait sa levre,
Sous son rire d'emprunt on voyait que la fievre
Chaque nuit le baisait.

Ses yeux sans mouvement semblaient des yeux de verre
Ils n'avaient rien des yeux d'un enfant de la terre,
Ni larmes ni regard.
Diamant enchasse dans sa morne prunelle
Brillait d'un eclat fixe, une froide etincelle.
C'etait bien un vieillard!

Comme l'arche d'un pont son dos faisait la voute,
Ses pieds endoloris, tout gonfles par la goutte.
Chancelaient sous son poids.
Ses mains pales tremblaient; ainsi tremblent les vagues,
Sous les baisers du Nord, et laissaient fuir leurs bagues
Trop larges pour ses doigts.

Tout ce luxe, ce fard sur cette face creuse,
Formait une alliance etrange et monstrueuse.
C'etait plus triste a voir
Et plus laid, qu'un cercueil chez des filles de joie,
Qu'un squelette pare d'une robe de soie,
Qu'une vieille au miroir.

Confiant a la nuit son amoureuse plainte,
Il attendait devant une fenetre eteinte,
Sous un balcon desert.
Nul front blanc ne venait s'appuyer au vitrage,
Nul soleil de beaute ne montrait son visage
Au fond du ciel ouvert.

Dis, que fais-tu donc la, vieillard, dans les tenebres,
Par une de ces nuits ou les essaims funebres
S'envolent des tombeaux?
Que vas-tu donc chercher si loin, si tard, a l'heure
Ou l'Ange de minuit au beffroi chante et pleure
Sans page et sans flambeaux?

Tu n'as plus l'age ou tout vous rit et vous accueille,

Ou la vierge repand a vos pieds, feuille a feuille,
La fleur de sa beaute.
Et ce n'est plus pour toi que s'ouvrent les fenetres;
Tu n'es bon qu'a dormir aupres de tes ancetres
Sous un marbre sculpte.

Entends-tu le hibou qui jette ses cris aigres?
Entends-tu dans les bois hurler les grands loups maigres?
O vieillard sans raison!
Rentre, c'est le moment ou la lune reveille
Le vampire blafard sur sa couche vermeille;
Rentre dans ta maison.

Le vent moqueur a pris ta chanson sur son aile,
Personne ne t'ecoute, et ta cape ruisselle
Des pleurs de l'ouragan...
Il ne me repond rien; dites quel est cet homme
O mort, et savez-vous le nom dont on le nomme!
Cet homme, c'est don Juan.

VII.

DON JUAN.

Heureux adolescents, dont le coeur s'ouvre a peine
Comme une violette a la premiere haleine
Du printemps qui sourit,
Ames couleurs de lait, frais buissons d'aubepine
Ou, sous le pur rayon, dans la pluie argentine
Tout gazouille et fleurit.

O vous tous qui sortez des bras de votre mere
Sans connaitre la vie et la science amere,
Et qui voulez savoir,
Poetes et reveurs, plus d'une fois, sans doute,
Aux lisieres des bois, en suivant votre route
Dans la rougeur du soir,

A l'heure enchanteresse, ou sur le bout des branches
On voit se becqueter les tourterelles blanches
Et les bouvreuils au nid,
Quand la nature lasse en s'endormant soupire,
Et que la feuille au vent vibre comme une lyre
Apres le chant fini;

Quand le calme et l'oubli viennent a toutes choses
Et que le sylphe rentre au pavillon des roses
Sous les parfums plie;
Emus de tout cela, pleins d'ardeurs inquietes
Vous avez souhaite ma liste et mes conquetes;
Vous m'avez envie

Les festins, les baisers sur les epaules nues,
Toutes ces voluptes a votre age inconnues,
Aimable et cher tourment!
Zerbine, Elvire, Anna, mes Romaines jalouses,

Mes beaux lis d'Albion, mes brunes Andalouses,
Tout mon troupeau charmant.

Et vous vous etes dit par la voix de vos ames:
Comment faisais-tu donc pour avoir plus de femmes
Que n'en a le sultan?
Comment faisais-tu donc, malgre verroux et grilles,
Pour te glisser au lit des belles jeunes filles,
Heureux, heureux don Juan!

Conquerant oublieux, une seule de celles
Que tu n'inscrivais pas, une entre tes moins belles
Ta plus modeste fleur,
Oh! combien et longtemps nous l'eussions adoree!
Elle aurait embelli, dans une urne doree,
L'autel de notre coeur.

Elle aurait parfume, cette humble paquerette
Dont sous l'herbe ton pied a fait ployer la tete,
Notre pale printemps;
Nous l'aurions recueillie, et de nos pleurs trempee,
Cette etoile aux yeux bleus, dans le bal echappee
A tes doigts inconstants.

Adorables frissons de l'amoureuse fievre,
Ramiers qui descendez du ciel sur une levre,
Baisers acres et doux,
Chutes du dernier voile, et vous cascades blondes,
Cheveux d'or, inondant un dos brun de vos ondes
Quand vous connaitrons-nous?

Enfant, je les connais tous ces plaisirs qu'on reve;
Autour du tronc fatal l'antique serpent d'Eve
Ne s'est pas mieux tordu.
Aux yeux mortels, jamais dragon a tete d'homme
N'a d'un plus vif eclat fait reluire la pomme
De l'arbre defendu.

Souvent, comme des nids de fauvettes farouches,
Tout prets a s'envoler, j'ai surpris sur des bouches
Des nids d'aveux tremblants,
J'ai serre dans mes bras de ravissants fantomes,
Bien des vierges en fleur m'ont verse les purs baumes
De leurs calices blancs.

Pour en avoir le mot, courtisanes rusees,
J'ai presse, sous le fard, vos levres plus usees
Que le gres des chemins.
Egouts impurs, ou vont tous les ruisseaux du monde,
J'ai plonge sous vos flots; et toi, debauche immonde,
J'ai vu tes lendemains.

J'ai vu les plus purs fronts rouler apres l'orgie
Parmi les flots de vin, sur la nappe rougie;
J'ai vu les fins de bal
Et la sueur des bras, et la paleur des tetes
Plus mornes que la mort sous leurs boucles defaites
Au soleil matinal.

Comme un mineur qui suit une veine infeconde,
J'ai fouille nuit et jour l'existence profonde
Sans trouver le filon.
J'ai demande la vie a l'amour qui la donne,
Mais vainement; je n'ai jamais aime personne
Ayant au monde un nom.

J'ai brule plus d'un coeur dont j'ai foule la cendre,
Mais je restai toujours comme la Salamandre,
Froid au milieu du feu.
J'avais un ideal frais comme la rosee,
Une vision d'or, une opale irisee
Par le regard de Dieu;

Femme, comme jamais sculpteur n'en a petrie,
Type reunissant Cleopatre et Marie,
Grace, pudeur, beaute;
Une rose mystique, ou nul ver ne se cache,
Les ardeurs du volcan et la neige sans tache
De la virginite!

Au carrefour douteux, Y grec de Pythagore,
J'ai pris la branche gauche et je chemine encore
Sans arriver jamais.
Trompeuse volupte, c'est toi que j'ai suivie,
Et peut-etre, o vertu! l'enigme de la vie;
C'est toi qui la savais.

Que n'ai-je, comme Faust, dans ma cellule sombre,
Contemple sur le mur la tremblante penombre
Du microcosme d'or!
Que n'ai-je, feuilletant cabales et grimoires,
Aupres de mon fourneau, passe les heures noires
A chercher le tresor!

J'avais la tete forte, et j'aurais lu ton livre
Et bu ton vin amer, Science, sans etre ivre
Comme un jeune ecolier.
J'aurais contraint Isis a relever son voile;
Et du plus haut des cieux fait descendre l'etoile
Dans mon noir atelier.

N'ecoutez pas l'amour car c'est un mauvais maitre;
Aimer, c'est ignorer, et vivre c'est connaitre.
Apprenez, apprenez;
Jetez et rejetez a toute heure la sonde;
Et plongez plus avant sous cette mer profonde
Que n'ont fait vos aines.

Laissez Leviathan souffler par ses narines,
Laissez le poids des mers au fond de vos poitrines
Presser votre poumon.
Fouillez les noirs ecueils qu'on n'a pu reconnaitre,
Et dans son coffre d'or vous trouverez peut-etre
L'anneau de Salomon!

VIII.

Ainsi parla don Juan, et sous la froide voute,
Las, mais voulant aller jusqu'au bout de la route,
Je repris mon chemin.
Enfin je debouchai dans une plaine morne
Qu'un ciel en feu fermait a l'horizon sans borne,
D'un cercle de carmin.

Le sol de cette plaine etait d'un blanc d'ivoire,
Un fleuve la coupait comme un ruban de moire
Du rouge le plus vif.
Tout etait ras; ni bois, ni clocher, ni tourelle,
Et le vent ennuye la balayait de l'aile
Avec un ton plaintif.

J'imaginai d'abord que cette etrange teinte,
Cette couleur de sang dont cette onde etait peinte,
N'etait qu'un vain reflet;
Que la craie et le tuf formaient ce blanc d'ivoire,
Mais je vis que c'etait (me penchant pour y boire)
Du vrai sang qui coulait.

Je vis que d'os blanchis la terre etait couverte,
Froide neige de morts, ou nulle plante verte,
Nulle fleur ne germait;
Que ce sol n'etait fait que de poussiere d'homme,
Et qu'un peuple a remplir Thebes, Palmyre et Rome
Etait la qui dormait.

Une ombre, dos voute, front penche, dans la brise
Passa. C'etait bien LUI, la redingote grise
Et le petit chapeau.
Un aigle d'or planait sur sa tete sacree,
Cherchant, pour s'y poser, inquiete effaree,
Un baton de drapeau.

Les squelettes tachaient de rajuster leurs tetes,
Le spectre du tambour agitait ses baguettes
A son pas souverain;
Une immense clameur volait sur son passage,
Et cent mille canons lui chantaient dans l'orage
Leur fanfare d'airain.

Lui ne paraissait pas entendre ce tumulte,
Et, comme un Dieu de marbre, insensible a son culte,
Marchait silencieux;
Quelquefois seulement, comme a la derobee,
Pour retrouver au ciel son etoile tombee
Il relevait les yeux

Mais le ciel empourpre d'un reflet d'incendie,
N'avait pas une etoile, et la flamme agrandie
Montait, montait toujours.
Alors, plus pale encor qu'aux jours de Sainte-Helene,
Il refermait ses bras sur sa poitrine pleine
De gemissements sourds.

Quand il fut devant nous: Grand empereur, lui dis-je,

Ce mot mysterieux que mon destin m'oblige
A chercher ici-bas,
Ce mot perdu que Faust demandait a son livre,
Et don Juan a l'amour, pour mourir ou pour vivre,
Ne le sauriez-vous pas?

O malheureux enfant! dit l'ombre imperiale,
Retourne-t'en la-haut, la bise est glaciale
Et je suis tout transi.
Tu ne trouverais pas, sur la route, d'auberge
Ou rechauffer tes pieds, car la mort seule heberge
Ceux qui passent ici.

Regarde... C'en est fait. L'etoile est eclipsee,
Un sang noir pleut du flanc de mon aigle blessee
Au milieu de son vol.
Avec les blancs flocons de la neige eternelle,
Du haut du ciel obscur, les plumes de son aile
Descendent sur le sol.

Helas! je ne saurais contenter ton envie;
J'ai vainement cherche le mot de cette vie,
Comme Faust et don Juan,
Je ne sais rien de plus, qu'au jour de ma naissance,
Et pourtant je faisais dans ma toute-puissance,
Le calme et l'ouragan.

Pourtant l'on me nommait par excellence, L'HOMME:
L'on portait devant moi l'aigle et les faisceaux, comme
Aux vieux Cesars romains:
Pourtant j'avais dix rois pour me tenir ma robe,
J'etais un Charlemagne emprisonnant le globe
Dans une de mes mains.

Je n'ai rien vu de plus du haut de la colonne
Ou ma gloire, arc-en-ciel tricolore, rayonne
Que vous autres d'en bas.
En vain de mon talon j'eperonnais le monde,
Toujours le bruit des camps et du canon qui gronde,
Des assauts, des combats.

Toujours des plats d'argent avec des clefs de villes,
Un concert de clairons et de hurrahs serviles,
Des lauriers, des discours;
Un ciel noir, dont la pluie etait de la mitraille,
Des morts a saluer sur tout champ de bataille.
Ainsi passaient mes jours.

Que ton doux nom de miel, Laetitia ma mere,
Mentait cruellement a ma fortune amere!
Que j'etais malheureux!
Je promenais partout ma peine vagabonde,
J'avais reve l'empire, et la boule du monde
Dans ma main sonnait creux.

Ah! le sort des bergers, et le hetre ou Tytire
Dans la chaleur du jour a l'ecart se retire
Et chante Amaryllis,
Le grelot qui resonne et le troupeau qui bele,

Le lait pur ruisselant d'une blanche mamelle
Entre des doigts de lys!

Le parfum du foin vert et l'odeur de l'etable,
Le pain bis des pasteurs, quelques noix sur la table,
Une ecuelle de bois;
Une flute a sept trous jointe avec de la cire,
Et six chevres, voila tout ce que je desire,
Moi, le vainqueur des rois.

Une peau de mouton couvrira mes epaules,
Galathee en riant s'enfuira sous les saules
Et je l'y poursuivrai:
Mes vers seront plus doux que la douce ambroisie,
Et Daphnis deviendra pale de jalousie
Aux airs que je jouerai.

Ah! je veux m'en aller de mon ile de Corse,
Par le bois dont la chevre en passant mord l'ecorce,
Par le ravin profond,
Le long du sentier creux ou chante la cigale,
Suivre nonchalamment en sa marche inegale
Mon troupeau vagabond.

Le Sphinx est sans pitie pour quiconque se trompe,
Imprudent, tu veux donc qu'il t'egorge et te pompe
Le pur sang de ton coeur;
Le seul qui devina cette enigme funeste
Tua Laius son pere et commit un inceste:
Triste prix du vainqueur!

IX.

Me voila revenu de ce voyage sombre,
Ou l'on n'a pour flambeaux et pour astre dans l'ombre
Que les yeux du hibou;
Comme apres tout un jour de labourage, un buffle
S'en retourne a pas lents, morne et baissant le muffle,
Je vais ployant le cou.

Me voila revenu du pays des fantomes;
Mais je conserve encor loin des muets royaumes,
Le teint pale des morts.
Mon vetement pareil au crepe funeraire
Sur une urne jete, de mon dos jusqu'a terre,
Pend au long de mon corps.

Je sors d'entre les mains d'une mort plus avare
Que celle qui veillait au tombeau de Lazare;
Elle garde son bien:
Elle lache le corps mais elle retient l'ame;
Elle rend le flambeau, mais elle eteint la flamme,
Et Christ n'y pourrait rien.

Je ne suis plus, helas! que l'ombre de moi-meme,
Que la tombe vivante ou git tout ce que j'aime,

Et je me survis seul,
Je promene avec moi les depouilles glacees
De mes illusions, charmantes trepassees
Dont je suis le linceul.

Je suis trop jeune encor, je veux aimer et vivre,
O mort... et je ne puis me resoudre a te suivre
Dans le sombre chemin;
Je n'ai pas eu le temps de batir la colonne
Ou la gloire viendra suspendre ma couronne;
O mort, reviens demain!

Vierge aux beaux seins d'albatre, epargne ton poete,
Souviens-toi que c'est moi qui le premier t'ai faite
Plus belle que le jour;
J'ai change ton teint vert en paleur diaphane,
Sous de beaux cheveux noirs j'ai cache ton vieux crane,
Et je t'ai fait la cour.

Laisse-moi vivre encor, je dirai tes louanges,
Pour orner tes palais, je sculpterai des anges,
Je forgerai des croix;
Je ferai dans l'eglise et dans le cimetiere
Fondre le marbre en pleurs et se plaindre la pierre
Comme au tombeau des rois!

Je te consacrerai mes chansons les plus belles:
Pour toi j'aurai toujours des bouquets d'immortelles
Et des fleurs sans parfum.
J'ai plante mon jardin, o mort, avec tes arbres;
L'if, le buis, le cypres y croisent sur les marbres
Leurs rameaux d'un vert brun.

J'ai dit aux belles fleurs, doux honneur du parterre,
Au lis majestueux ouvrant son blanc cratere,
A la tulipe d'or,
A la rose de mai que le rossignol anime,
J'ai dit au dahlia, j'ai dit au chrysantheme,
A bien d'autres encor.

Ne croissez pas ici! cherchez une autre terre,
Frais amours du printemps; pour ce jardin austere
Votre eclat est trop vif:
Le houx vous blesserait de ses pointes aigues,
Et vous boiriez dans l'air le poison des cigues,
L'odeur acre de l'if.

Ne m'abandonne pas, o ma mere, o nature,
Tu dois une jeunesse a toute creature,
A toute ame un amour;
Je suis jeune et je sens le froid de la vieillesse,
Je ne puis rien aimer. Je veux une jeunesse,
N'eut-elle qu'un seul jour.

Ne me sois pas maratre, o nature cherie,
Redonne un peu de seve a la plante fletrie
Qui ne veut pas mourir;
Les torrents de mes yeux ont noye sous leur pluie
Son bouton tout ronge que nul soleil n'essuie,

Et qui ne peut s'ouvrir.

Air vierge, air de cristal, eau principe du monde,
Terre qui nourris tout, et toi flamme feconde,
Rayon de l'oeil de Dieu,
Ne laissez pas mourir, vous qui donnez la vie,
La pauvre fleur qui penche et qui n'a d'autre envie
Que de fleurir un peu!

Etoiles, qui d'en haut voyez valser les mondes,
Faites pleuvoir sur moi, de vos paupieres blondes,
Vos pleurs de diamant;
Lune, lis de la nuit, fleur du divin parterre,
Verse-moi tes rayons, o blanche solitaire,
Du fond du firmament!

Oeil ouvert sans repos au milieu de l'espace,
Perce, soleil puissant, ce nuage qui passe!
Que je te voie encor;
Aigles, vous qui fouettez le ciel a grands coups d'ailes:
Griffons, au vol de feu, rapides hirondelles,
Pretez-moi votre essor!

Vents, qui prenez aux fleurs leurs ames parfumees
Et les aveux d'amour aux bouches bien aimees,
Air sauvage des monts,
Encor tout impregne des senteurs du meleze,
Brise de l'Ocean ou l'on respire a l'aise,
Emplissez mes poumons!

Avril, pour m'y coucher, m'a fait un tapis d'herbe;
Le lilas sur mon front s'epanouit en gerbe,
Nous sommes au printemps.
Prenez-moi dans vos bras, doux reves du poete,
Entre vos seins polis, posez ma pauvre tete
Et bercez-moi longtemps.

Loin de moi, cauchemars, spectres des nuits! Les roses,
Les femmes, les chansons, toutes les belles choses
Et tous les beaux amours,
Voila ce qu'il me faut. Salut, o muse antique,
Muse au frais laurier vert, a la blanche tunique
Plus jeune tous les jours!

Brune aux yeux de lotus, blonde a paupiere noire,
O Grecque de Milet, sur l'escabeau d'ivoire
Pose tes beaux pieds nus,
Que d'un nectar vermeil la coupe se couronne!
Je bois a ta beaute d'abord, blanche Theone,
Puis aux dieux inconnus.

Ta gorge est plus lascive et plus souple que l'onde;
Le lait n'est pas si pur et la pomme est moins ronde.
Allons, un beau baiser,
Hatons-nous, hatons-nous. Notre vie, o Theone,
Est un cheval aile que le temps eperonne;
Hatons-nous d'en user.

Chantons Io, Pean! Mais quelle est cette femme

Si pale sous son voile? Ah! c'est toi, vieille infame,
Je vois ton crane ras;
Je vois tes grands yeux creux, prostituee immonde,
Courtisane eternelle environnant le monde
Avec tes maigres bras!

FIN DE LA COMEDIE DE LA MORT

LE NUAGE.

Dans son jardin la sultane se baigne,
Elle a quitte son dernier vetement;
Et delivres des morsures du peigne
Ses grands cheveux baisent son dos charmant.

Par son vitrail le sultan la regarde,
Et caressant sa barbe avec sa main,
Il dit: L'eunuque en sa tour fait la garde
Et nul hors moi ne la voit dans son bain.

Moi je la vois, lui repond, chose etrange!
Sur l'arc du ciel un nuage accoude;
Je vois son sein vermeil comme l'orange
Et son beau corps de perles inonde.

Ahmed devint bleme comme la lune,
Prit son kandjar au manche cisele
Et poignarda sa favorite brune...
Quant au nuage, il s'etait envole!

LES COLOMBES.

GHAZEL.

Sur le coteau, la-bas ou sont les tombes,
Un beau palmier, comme un panache vert
Dresse sa tete, ou le soir les colombes
Viennent nicher et se mettre a couvert.

Mais le matin elles quittent les branches,
Comme un collier qui s'egraine, on les voit
S'eparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon ame est l'arbre ou tous les soirs comme elles
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieux, en palpitant des ailes,
Pour s'envoler des les premiers rayons.

PANTOUM.

Les papillons couleur de neige
Volent par essaims sur la mer;
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je
Prendre le bleu chemin de l'air?

Savez-vous, o belle des belles,
Ma bayadere aux yeux de jais,
S'ils me pouvaient preter leurs ailes,
Dites, savez-vous ou j'irais?

Sans prendre un seul baiser aux roses
A travers vallons et forets,
J'irais a vos levres mi-closes,
Fleur de mon ame, et j'y mourrais.

TENEBRES.

Taisez-vous, o mon coeur! taisez-vous, o mon ame!
Et n'allez plus chercher de querelles au sort;
Le neant vous appelle et l'oubli vous reclame.

Mon coeur, ne battez plus, puisque vous etes mort;
Mon ame, repliez le reste de vos ailes,
Car vous avez tente votre supreme effort.

Vos deux linceuls sont prets, et vos fosses jumelles
Ouvrent leur bouche sombre au flanc de mon passe,
Comme au flanc d'un guerrier, deux blessures mortelles.

Couchez-vous tout du long dans votre lit glace;
Puisse avec vos tombeaux, que va recouvrir l'herbe,
Votre souvenir etre a jamais efface!

Vous n'aurez pas de croix ni de marbre superbe,
Ni d'epitaphe d'or, ou quelque saule en pleurs
Laisse les doigts du vent eparpiller sa gerbe.

Vous n'aurez ni blasons, ni chants, ni vers, ni fleurs;
On ne repandra pas les larmes argentees
Sur le funebre drap, noir manteau des douleurs.

Votre convoi muet, comme ceux des athees,
Sur le triste chemin rampera dans la nuit:
Vos cendres sans honneur seront au vent jetees.

La pierre qui s'abime en tombant fait son bruit;
Mais vous, vous tomberez sans que l'onde s'emeuve,
Dans ce gouffre sans fond ou le remords nous suit.

Vous ne ferez pas meme un seul rond sur le fleuve,
Nul ne s'apercevra que vous soyez absens,
Aucune ame ici-bas ne se sentira veuve.

Et le chaste secret du reve de vos ans
Perira tout entier sous votre tombe obscure
Ou rien n'attirera le regard des passants.

Que voulez-vous? helas! notre mere nature,
Comme toute autre mere, a ses enfants gates,
Et pour les malvenus elle est avare et dure.

Aux uns tous les bonheurs et toutes les beautes!
L'occasion leur est toujours bonne et fidele:
Ils trouvent au desert des palais enchantes;

Ils tettent librement la feconde mamelle;
La chimere a leur voix s'empresse d'accourir,
Et tout l'or du Pactole entre leurs doigts ruisselle;

Les autres moins aimes, ont beau tordre et petrir
Avec leurs maigres mains la mamelle tarie,
Leur frere a bu le lait qui les devait nourrir.

S'il eclot quelque chose au milieu de leur vie,
Une petite fleur sous leur pale gazon,
Le sabot du vacher l'aura bientot fletrie,

Un rayon de soleil, brille a leur horizon:
Il fait beau dans leur ame; a coup sur un nuage
Avec un flot de pluie eteindra le rayon.

L'espoir le mieux fonde, le projet le plus sage,
Rien ne leur reussit; tout les trompe et leur ment:
Ils se perdent en mer sans quitter le rivage.

L'aigle, pour le briser, du haut du firmament,
Sur leur front decouvert lachera la tortue,
Car ils doivent perir inevitablement.

L'aigle manque son coup; quelque vieille statue,
Sans tremblement de terre, on ne sait pas pourquoi,
Quitte son piedestal, les ecrase et les tue.

Le coeur qu'ils ont choisi ne garde pas sa foi;
Leur chien meme les mord et leur donne la rage;
Un ami jurera qu'ils ont trahi le roi.

Fils du Danube, ils vont se noyer dans le Tage,
D'un bout du monde a l'autre ils courent a leur mort:
Ils auraient pu du moins s'epargner le voyage.

Si dur qu'il soit, il faut qu'ils remplissent leur sort;
Nul n'y peut resister, et le genou d'Hercule,

Pour un pareil athlete est a peine assez fort.

Apres la vie obscure une mort ridicule;
Apres le dur grabat un cercueil sans repos
Au bord d'un carrefour ou la foule circule.

Ils tombent inconnus de la mort des heros
Et quelque ambitieux, pour se hausser la taille,
Se fait effrontement un socle de leurs os.

Sur son trone d'airain, le destin qui s'en raille,
Imbibe leur eponge avec du fiel amer,
Et la necessite les tord dans sa tenaille.

Tout buisson trouve un dard pour dechirer sa chair,
Tout beau chemin pour eux cache une chausse-trappe,
Et les chaines de fleurs leur sont chaines de fer.

Si le tonnerre tombe, entre mille il les frappe,
Pour eux l'aveugle nuit semble prendre des yeux,
Tout plomb vole a leur coeur et pas un seul n'echappe.

La tombe vomira leur fantome odieux.
Vivants, ils ont servi de bouc expiatoire;
Morts, ils seront bannis de la terre et des cieux.

Cette histoire sinistre est votre propre histoire;
O mon ame! o mon coeur! peut-etre meme, helas!
La votre est-elle encor plus sinistre et plus noire.

C'est une histoire simple ou l'on ne trouve pas
De grands evenements et des malheurs de drame,
Une douleur qui chante et fait un grand fracas;

Quelques fils bien communs en composent la trame,
Et cependant elle est plus triste et sombre a voir
Que celle qu'un poignard denoue avec sa lame.

Puisque rien ne vous veut, pourquoi donc tout vouloir
Quand il vous faut mourir, pourquoi donc vouloir vivre
Vous qui ne croyez pas et n'avez pas d'espoir?

O vous que nul amour et que nul vin n'enivre!
Freres desesperes, vous devez etre prets
Pour descendre au neant ou mon corps vous doit suivre!

Le neant a des lits et des ombrages frais.
La mort fait mieux dormir que son frere Morphee,
Et les pavots devraient jalouser les cypres.

Sous la cendre a jamais, dors, o flamme etouffee!
Orgueil, courbe ton front jusque sur tes genoux,
Comme un Scythe captif qui supporte un trophee.

Cesse de te raidir contre le sort jaloux,
Dans l'eau du noir Lethe plonge de bonne grace,
Et laisse a ton cercueil planter les derniers clous.

Le sable des chemins ne garde pas ta trace,

L'echo ne redit pas ta chanson, et le mur
Ne veut pas se charger de ton ombre qui passe.

Pour y graver un nom ton airain est bien dur;
O Corinthe! et souvent froide et blanche Carrare,
Le ciseau ne mord pas sur ton marbre si pur.

Il faut un grand genie avec un bonheur rare
Pour faire jusqu'au ciel monter son monument,
Et de ce double don le destin est avare.

Helas! et le poete est pareil a l'amant,
Car ils ont tous les deux leur maitresse ideale,
Quelque reve cheri caresse chastement.

Eldorado lointain, pierre philosophale
Qu'ils poursuivent toujours sans l'atteindre jamais,
Un astre imperieux, une etoile fatale.

L'etoile fuit toujours, ils lui courent apres;
Et, le matin venu, la lueur poursuivie,
Quand ils la vont saisir, s'eteint dans un marais.

C'est une belle chose et digne qu'on l'envie
Que de trouver son reve au milieu du chemin,
Et d'avoir devant soi le desir de sa vie.

Quel plaisir quand on voit briller le lendemain
Le baiser du soleil aux freles colonnades
Du palais que la nuit eleva de sa main!

Il est beau, qu'un plongeur, comme dans les ballades,
Descende au gouffre amer chercher la coupe d'or,
Et perce triomphant les vitreuses arcades!

Il est beau d'arriver ou tendait votre essor,
De trouver sa beaute, d'aborder a son monde,
Et quand on a fouille, d'exhumer un tresor.

De faire, du plus creux de votre ame profonde,
Jaillir votre pensee ou votre passion,
D'etre l'oiseau qui chante et la foudre qui gronde;

D'unir heureusement le reve a l'action,
D'aimer et d'etre aime, de gagner quand on joue,
Et de donner un trone a son ambition;

D'arreter, quand on veut, la fortune et sa roue,
Et de sentir, la nuit, quelque baiser royal
Se suspendre en tremblant aux fleurs de votre joue.

Ceux-la sont peu nombreux dans notre age fatal;
Polycrate aujourd'hui pourrait garder sa bague:
Nul bonheur insolent n'ose appeler le mal.

L'eau s'avance et nous gagne, et pas a pas la vague,
Montant les escaliers qui menent a nos tours,
Mele aux chants du festin son chant confus et vague.

Les phoques monstrueux, trainant leurs ventres lourds
Viennent jusqu'a la table, et leurs larges machoires
S'ouvrent avec des cris et des grognements sourds.

Sur les autels deserts des basiliques noires,
Les saints desesperes, et reniant leur Dieu,
S'arrachent a pleins poings, l'or chevelu des gloires.

Le soleil desole, penchant son oeil de feu,
Pleure sur l'univers une larme sanglante;
L'ange dit a la terre un eternel adieu.

Rien ne sera sauve, ni l'homme, ni la plante;
L'eau recouvrira tout: la montagne et la tour;
Car la vengeance vient, quoique boiteuse et lente.

Les plumes s'useront aux ailes du vautour,
Sans qu'il trouve une place ou rebatir son aire,
Et du monde vingt fois il refera le tour.

Puis il retombera dans cette eau solitaire
Ou le rond de sa chute ira s'elargissant:
Alors tout sera dit pour cette pauvre terre.

Rien ne sera sauve, pas meme l'innocent.
Ce sera, cette fois, un deluge sans arche;
Les eaux seront les pleurs des hommes et leur sang.

Plus de mont Ararat ou se pose, en sa marche,
Le vaisseau d'avenir qui cache en ses flancs creux
Les trois nouveaux Adams et le grand patriarche.

Entendez-vous la-haut ces craquements affreux?
Le vieil Atlas lasse retire son epaule
Au lourd entablement de ce ciel tenebreux.

L'essieu du monde ploie ainsi qu'un brin de saule;
La terre ivre a perdu son chemin dans le ciel;
L'aimant deconcerte ne trouve plus son pole.

Le Christ, d'un ton railleur, tord l'eponge de fiel
Sur les levres en feu du monde a l'agonie,
Et Dieu, dans son Delta, rit d'un rire cruel.

Quand notre passion sera-t-elle finie?
Le sang coule avec l'eau de notre flanc ouvert;
La sueur rouge teint notre face jaunie.

Assez comme cela nous avons trop souffert.
De nos levres, Seigneur, detournez ce calice,
Car pour nous racheter votre fils s'est offert.

Christ n'y peut rien: il faut que le sort s'accomplisse;
Pour sauver ce vieux monde il faut un Dieu nouveau,
Et le pretre demande un autre sacrifice.

Voici bien deux mille ans que l'on saigne l'agneau;
Il est mort a la fin, et sa gorge epuisee
N'a plus assez de sang pour teindre le couteau.

Le Dieu ne viendra pas. L'Eglise est renversee.

THEBAIDE.

Mon reve le plus cher et le plus caresse,
Le seul qui rie encor a mon coeur oppresse,
C'est de m'ensevelir au fond d'une chartreuse,
Dans une solitude inabordable, affreuse;
Loin, bien loin, tout la-bas, dans quelque Sierra
Bien sauvage, ou jamais voix d'homme ne vibra,
Dans la foret de pins, parmi les apres roches,
Ou n'arrive pas meme un bruit lointain de cloches;
Dans quelque Thebaide, aux lieux les moins hantes,
Comme en cherchaient les saints pour leurs austerites;
Sous la grotte ou grondait le lion de Jerome,
Oui, c'est la que j'irais pour respirer ton baume
Et boire la rosee a ton calice ouvert,
O frele et chaste fleur, qui crois dans le desert
Aux fentes du tombeau de l'Esperance morte!
De non coeur depeuple je fermerais la porte
Et j'y ferais la garde, afin qu'un souvenir
Du monde des vivants n'y put pas revenir;
J'effacerais mon nom de ma propre memoire;
Et de tous ces mots creux: Amour, Science et Gloire
Qu'aux jours de mon avril mon ame en fleur revait,
Pour y dormir ma nuit j'en ferais un chevet;
Car je sais maintenant que vaut cette fumee
Qu'au-dessus du neant pousse une renommee.
J'ai regarde de pres et la science et l'art:
J'ai vu que ce n'etait que mensonge et hasard;
J'ai mis sur un plateau de toile d'araignee
L'amour qu'en mon chemin j'ai recue et donnee:
Puis sur l'autre plateau deux grains du vermillon
Impalpable, qui teint l'aile du papillon,
Et j'ai trouve l'amour leger dans la balance.
Donc, recois dans tes bras, o douce somnolence,
Vierge aux pales couleurs, blanche soeur de la mort,
Un pauvre naufrage des tempetes du sort!
Exauce un malheureux qui te prie et t'implore,
Egraine sur son front le pavot inodore,
Abrite-le d'un pan de ton grand manteau noir,
Et du doigt clos ses yeux qui ne veulent plus voir.
Vous, esprits du desert, cependant qu'il sommeille,
Faites taire les vents et bouchez son oreille,
Pour qu'il n'entende pas le retentissement
Du siecle qui s'ecroule, et ce bourdonnement
Qu'en s'en allant au but ou son destin la mene
Sur le chemin du temps fait la famille humaine!

Je suis las de la vie et ne veux pas mourir;
Mes pieds ne peuvent plus ni marcher ni courir;
J'ai les talons uses de battre cette route
Qui ramene toujours de la science au doute.
Assez, je me suis dit, voila la question.

Va, pauvre reveur, cherche une solution
Claire et satisfaisante a ton sombre probleme,
Tandis qu'Ophelia te dit tout haut: Je t'aime;
Mon beau prince danois marche les bras croises,
Le front dans la poitrine et les sourcils fronces,
D'un pas lent et pensif arpente le theatre,
Plus pale que ne sont ces figures d'albatre,
Pleurant pour les vivants sur les tombeaux des morts;
Epuise ta vigueur en steriles efforts,
Et tu n'arriveras, comme a fait Ophelie,
Qu'a l'abrutissement ou bien a la folie.
C'est a ce degre-la que je suis arrive.
Je sens ployer sous moi mon genie enerve;
Je ne vis plus; je suis une lampe sans flamme,
Et mon corps est vraiment le cercueil de mon ame.

Ne plus penser, ne plus aimer, ne plus hair,
Si dans un coin du coeur il eclot un desir,
Lui couper sans pitie ses ailes de colombe,
Etre comme est un mort, etendu sous la tombe,
Dans l'immobilite savourer lentement,
Comme un philtre endormeur, l'aneantissement:
Voila quel est mon voeu, tant j'ai de lassitude,
D'avoir voulu gravir cette cote apre et rude,
Brocken mysterieux, ou des sommets nouveaux
Surgissent tout a coup sur de nouveaux plateaux,
Et qui ne laisse voir de ses plus hautes cimes
Que l'esprit du vertige errant sur les abimes.

C'est pourquoi je m'assieds au revers du fosse,
Desabuse de tout, plus voute, plus casse
Que ces vieux mendiants que jusques a la porte
Le chien de la maison en grommelant escorte.
C'est pourquoi, fatigue d'errer et de gemir,
Comme un petit enfant, je demande a dormir;
Je veux dans le neant renouveler mon etre,
M'isoler de moi-meme et ne plus me connaitre;
Et comme en un linceul, sans y laisser un seul pli,
Rester enveloppe dans mon manteau d'oubli.

J'aimerais que ce fut dans une roche creuse,
Au penchant d'une cote escarpee et pierreuse,
Comme dans les tableaux de _Salvator Rosa_,
Ou le pied d'un vivant jamais ne se posa;
Sous un ciel vert, zebre de grands nuages fauves,
Dans des terrains galeux clairsemes d'arbres chauves,
Avec un horizon sans couronne d'azur,
Bornant de tous cotes le regard comme un mur,
Et dans les roseaux secs pres d'une eau noire et plate
Quelque maigre heron debout sur une patte.
Sur la caverne, un pin, ainsi qu'un spectre en deuil
Qui tend ses bras voiles au-dessus d'un cercueil,
Tendrait ses bras en pleurs, et du haut de la voute
Un maigre filet d'eau suintant goutte a goutte,
Marquerait par sa chute aux sons intermittents
Le battement egal que fait le coeur du temps.
Comme la Niobe qui pleurait sur la roche,
Jusqu'a ce que le lierre autour de moi s'accroche,

Je demeurerais la les genoux au menton,
Plus ploye que jamais, sous l'angle d'un fronton,
Ces Atlas accroupis gonflant leurs nerfs de marbre;
Mes pieds prendraient racine et je deviendrais arbre;
Les faons aupres de moi tondraient le gazon ras,
Et les oiseaux de nuit percheraient sur mes bras.

C'est la ce qu'il me faut plutot qu'un monastere;
Un couvent est un port qui tient trop a la terre;
Ma nef tire trop d'eau pour y pouvoir entrer
Sans en toucher le fond et sans s'y dechirer.
Dut sombrer le navire avec toute sa charge,
J'aime mieux errer seul sur l'eau profonde et large.
Aux barques de pecheur l'anse a l'abri du vent,
Aux simples naufrages de l'ame, le couvent.
A moi la solitude effroyable et profonde,
par dedans, par dehors!

Un couvent, c'est un monde;
On y pense, on y reve, on y prie, on y croit:
La mort n'est que le seuil d'une autre vie; on voit
Passer au long du cloitre une forme angelique;
La cloche vous murmure un chant melancolique;
La Vierge vous sourit, le bel enfant Jesus
Vous tend ses petits bras de sa niche; au-dessus
De vos fronts inclines, comme un essaim d'abeilles,
Volent les Cherubins en legions vermeilles.
Vous etes tout espoir, tout joie et tout amour,
A l'escalier du ciel vous montez chaque jour;
L'extase vous remplit d'ineffables delices,
Et vos coeurs parfumes sont comme des calices;
Vous marchez entoures de celestes rayons
Et vos pieds apres vous laissent d'ardents sillons!

Ah! grands voluptueux, sybarites du cloitre,
Qui passez votre vie a voir s'ouvrir et croitre
Dans le jardin fleuri de la mysticite,
Les petales d'argent du lis de purete,
Vrais libertins du ciel, devots Sardanapales,
Vous, vieux moines chenus, et vous, novices pales,
Foyers couverts de cendre, encensoirs ignores,
Quel don Juan a jamais sous ses lambris dores
Senti des voluptes comparables aux votres!
Aupres de vos plaisirs, quels plaisirs sont les notres!
Quel amant a jamais, a l'age ou l'oeil reluit,
Dans tout l'enivrement de la premiere nuit,
Pousse plus de soupirs profonds et pleins de flamme,
Et baise les pieds nus de la plus belle femme
Avec la meme ardeur que vous les pieds de bois
Du cadavre insensible allonge sur la croix!
Quelle bouche fleurie et d'ambroisie humide,
Vaudrait la bouche ouverte a son cote livide!
Notre vin est grossier; pour vous, au lieu de vin,
Dans un calice d'or perle le sang divin;
Nous usons notre levre au seuil des courtisanes,
Vous autres, vous aimez des saintes diaphanes,
Qui se parent pour vous des couleurs des vitreaux
Et sur vos fronts tondus, au detour des arceaux,
Laissent flotter le bout de leurs robes de gaze:

Nous n'avons que l'ivresse et vous avez l'extase.
Nous, nos contentements dureront peu de jours,
Les votres, bien plus vifs, doivent durer toujours.
Calculateurs prudents, pour l'abandon d'une heure,
Sur une terre ou nul plus d'un jour ne demeure,
Vous achetez le ciel avec l'eternite.
Malgre ta regle etroite et ton austerite,
Maigre et jaune Rance, tes moines taciturnes
S'entr'ouvrent a l'amour comme des fleurs nocturnes,
Une tete de mort grimacante pour nous
Sourit a leur chevet du rire le plus doux;
Ils creusent chaque jour leur fosse au cimetiere,
Ils jeunent et n'ont pas d'autre lit qu'une biere,
Mais ils sentent vibrer sous leur suaire blanc,
Dans des transports divins, un coeur chaste et brulant;
Ils se baignent aux flots de l'ocean de joie,
Et sous la volupte leur ame tremble et ploie,
Comme fait une fleur sous une goutte d'eau,
Ils sont dignes d'envie et leur sort est tres-beau;
Mais ils sont peu nombreux dans ce siecle incredule
Creux qui font de leur ame une lampe qui brule,
Et qui peuvent, baisant la blessure du Christ,
Croire que tout s'est fait comme il etait ecrit.
Il en est qui n'ont pas le don des saintes larmes,
Qui veillent sans lumiere et combattent sans armes;
Il est des malheureux qui ne peuvent prier
Et dont la voix s'eteint quand ils veulent crier;
Tous ne se baignent pas dans la pure piscine
Et n'ont pas meme part a la table divine:
Moi, je suis de ce nombre, et comme saint Thomas,
Si je n'ai dans la plaie un doigt, je ne crois pas.

Aussi je me choisis un antre pour retraite
Dans une region detournee et secrete
D'ou l'on n'entende pas le rire des heureux
Ni le chant printanier des oiseaux amoureux,
L'antre d'un loup creve de faim ou de vieillesse,
Car tout son m'importune et tout rayon me blesse,
Tout ce qui palpite, aime ou chante, me deplait,
Et je hais l'homme autant et plus que ne le hait
Le buffle a qui l'on vient de percer la narine.
De tous les sentiments croules dans la ruine,
Du temple de mon ame, il ne reste debout
Que deux piliers d'airain, la haine et le degout.
Pourtant je suis a peine au tiers de ma journee;
Ma tete de cheveux n'est pas decouronnee;
A peine vingt epis sont tombes du faisceau:
Je puis derriere moi voir encor mon berceau.
Mais les soucis amers de leurs griffes arides
M'ont fouille dans le front d'assez profondes rides
Pour en faire une fosse a chaque illusion.
Ainsi me voila donc sans foi ni passion,
Desireux de la vie et ne pouvant pas vivre,
Et des le premier mot sachant la fin du livre.
Car c'est ainsi que sont les jeunes d'aujourd'hui:
Leurs meres les ont faits dans un moment d'ennui.
Et qui les voit aupres des blancs sexagenaires
Plutot que les enfants les estime les peres;
Ils sont venus au monde avec des cheveux gris;

Comme ces arbrisseaux freles et rabougris
Qui, des le mois de mai, sont pleins de feuilles mortes,
Ils s'effeuillent au vent, et vont devant leurs portes
Se chauffer au soleil a cote de l'aieul,
Et du jeune et du vieux, a coup sur, le plus seul,
Le moins accompagne sur la route du monde,
Helas! c'est le jeune homme a tete brune ou blonde
Et non pas le vieillard sur qui l'age a neige;
Celui dont le navire est le plus allege
D'esperance et d'amour, lest divin dont on jette
Quelque chose a la mer chaque jour de tempete,
Ce n'est pas le vieillard, dont le triste vaisseau
Va bientot echouer a l'ecueil du tombeau.
L'univers decrepit devient paralytique,
La nature se meurt, et le spectre critique
Cherche en vain sous le ciel quelque chose a nier.
Qu'attends-tu donc, clairon du jugement dernier?
Dis-moi, qu'attends-tu donc, archange a bouche ronde
Qui dois sonner la-haut la fanfare du monde?
Toi, sablier du temps, que Dieu tient dans sa main,
Quand donc laisseras-tu tomber ton dernier grain?

ROCAILLE.

Connaissez-vous dans le parc de Versailles,
Une Naiade, oeil vert et sein gonfle;
La belle habite un chateau de rocaille
D'ordre toscan et tout vermicule.

Sur les coraux et sur les madrepores,
Toute l'annee elle dort dans les joncs;
Dans le bassin, les grenouilles sonores,
Chantent en choeur et font mille plongeons.

La fete vient; la coquette Naiade
S'eveille en hate et rajuste ses noeuds,
Se peigne et met ses habits de parade
Et des roseaux plus frais dans ses cheveux.

Elle descend l'escalier, et sa queue
En flots d'argent sur les marches la suit,
La raide etoffe a trame blanche et bleue,
A chaque pas derriere elle bruit.

PASTEL.

J'aime a vous voir en vos cadres ovales,
Portraits jaunis des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pales,
Comme il convient a des fleurs de cent ans.

Le vent d'hiver en vous touchant la joue
A fait mourir vos oeillets et vos lis,
Vous n'avez plus que des mouches de boue
Et sur les quais vous gisez tout salis.

Il est passe le doux regne des belles;
La Parabere avec la Pompadour
Ne trouveraient que des sujets rebelles,
Et sous leur tombe est enterre l'amour.

Vous, cependant, vieux portraits qu'on oublie,
Vous respirez vos bouquets sans parfums,
Et souriez avec melancolie
Au souvenir de vos galants defunts.

VATTEAU.

Devers Paris, un soir, dans la campagne,
J'allais suivant l'orniere d'un chemin,
Seul avec moi, n'ayant d'autre compagne
Que ma douleur qui me donnait la main.

L'aspect des champs etait severe et morne,
En harmonie avec l'aspect des cieux,
Rien n'etait vert sur la plaine sans borne,
Hormis un parc plante d'arbres tres-vieux.

Je regardai bien longtemps par la grille,
C'etait un parc dans le gout de Vatteau;
Ormes fluets, ifs noirs, verte charmille,
Sentiers peignes et tires au cordeau.

Je m'en allai, l'ame triste et ravie,
En regardant j'avais compris cela,
Que j'etais pres du reve de ma vie,
Que mon bonheur etait enferme la.

LE TRIOMPHE DE PLUTARQUE.

A Louis Boulanger.

Il faisait nuit dans moi, nuit sans lune, nuit sombre;
Je marchais en aveugle et tatant le chemin,
Les deux bras en avant, le long des murs, dans l'ombre.

Mon conducteur celeste avait quitte ma main,
J'avais beau me tourner vers l'etoile polaire,
Un nuage eteignait ses prunelles d'or fin.

La bella, la diva, celle qui m'a su plaire,
La noble dame a qui j'ai donne mon amour,
Helas! m'avait ote son appui tutelaire.

Beatrix, dans les cieux, avait fui sans retour,
Et moi, reste tout seul au seuil du purgatoire,
Je ne pouvais voler aux lieux d'ou vient le jour.

A coup sur tu n'auras aucune peine a croire
Quel deuil j'avais au coeur et quel chagrin amer
D'etre ainsi confine dans la demeure noire.

Sur ma tete pesait la coupole de fer,
Et je sentais partout, comme une mer glacee,
Autour de mon essor prendre et se durcir l'air.

Mes efforts etaient vains, et ma triste pensee,
Comme fait dans sa cage un captif impuissant,
Fouettait le mur d'airain de son aile brisee.

Je montai l'escalier d'un pas lourd et pesant,
Et quand s'ouvrit la porte, un torrent de lumiere
M'inonda de splendeur, tel qu'un flot jaillissant.

Sur mon oeil ebloui palpitait ma paupiere
Comme une aile d'oiseau quand il va pour voler;
On m'eut pris, a me voir, pour un homme de pierre.

Je demeurai longtemps sans pouvoir te parler,
Plongeant mes yeux ravis au fond de ta peinture
Qu'un rayon de soleil faisait etinceler.

Comme sur un balcon, une riche tenture
Pendait du haut du ciel, un beau ton d'outremer
Plus vif que nul saphir dans l'ecrin de nature.

Quelques nuages chauds, sous les frissons de l'air,
Se crepaient mollement et faisaient une frange,
Aussi blonde que l'or au manteau de l'ether.

Sur le sable eclatant, plus jaune que l'orange,
Les grands pins balancant leur large parasol
Avec l'ombre agitaient leur silhouette etrange.

Une grele de fleurs jonchait partout le sol,
Et l'on eut dit, au bout de leurs tiges pliantes,
Des papillons peureux suspendus dans leur vol.

Sous leurs robes d'azur aux lignes ondoyantes,
Le ciel et l'horizon dans un baiser charmant,
Fondaient avec amour leurs levres souriantes.

Le printemps parfume, beau comme un jeune amant,
Avec ses bras de lis environnant la terre,
Aux avances des fleurs repondait doucement.

Afin de celebrer le solennel mystere,
La nature avait mis son plus riche manteau.
Les elements joyeux faisaient treve a leur guerre.

O miracle de l'art! o puissance du beau!
Je sentais dans mon coeur se redresser mon ame
Comme au troisieme jour le Christ dans son tombeau.

L'ombre se dissipait. La belle et noble dame,
Tendant ses blanches mains du fond des cieux ouverts,
M'engageait a monter par l'escalier de flamme.

Les bouvreuils rejouis sifflaient leurs plus beaux airs,
Tout riait, tout chantait, tout palpitait des ailes,
Et les echos charmes disaient des fins de vers.

Beau cygne italien, roi des amours fideles,
Poete aux rimes d'or, dont le chant triste et doux
Semble un roucoulement de blanches tourterelles.

Figure a l'air pensif, et toujours a genoux;
Les mains jointes devant ton idole muette,
Te voila donc vivante et revenue a nous!

Je te reconnais bien; oui, c'est bien toi, poete,
Le camail ecarlate encadre ton front pur
Et marque austerement l'ovale de ta tete.

Tes yeux semblent chercher dans le fluide azur,
Les yeux clairs et luisants de ta maitresse blonde,
Pour en faire un soleil qui rende l'autre obscur.

Car tu n'as qu'une idee et qu'un amour au monde;
Tout l'univers pour toi pivote sur un nom
Et le reste n'est rien que boue et fange immonde.

Sous le laurier mystique et le divin rayon,
Tu t'avances traine par l'eclatant quadrige,
Entre la reverie et l'inspiration.

Un choeur harmonieux autour de toi voltige,
C'est la chaste Uranie avec son globe bleu,
Penchant son front reveur comme un lis sur sa tige,

Euterpe, Polymnie, un sein nu, l'oeil en feu,
C'est Clio belle et simple en son manteau severe;
Tout le sacre troupeau qui te suit comme un dieu.

Les Graces, denouant leur ceinture legere,
Dansent derriere toi, sur le char triomphal;
A l'egal d'un Cesar le monde te revere.

A ta suite l'on voit l'orgueilleux cardinal,
Comme un pavot qui brille a travers l'or des gerbes,
D'ecarlate et d'hermine inonder son cheval.

Rien n'y manque... Seigneurs blasonnes et superbes,
Pretres, marchands, soldats, professeurs, ecoliers,
Les vieillards tout chenus, et les pages imberbes;

De beaux jeunes garcons et de blonds ecuyers,
Soufflent allegrement aux bouches des trompettes

Et suspendent leurs bras aux crins blancs des coursiers.

Sur le devant du char les filles les mieux faites,
Les plus charmantes fleurs du jardin de beaute,
Font de leurs doigts de lis pleuvoir les violettes.

Tu viens du Capitole ou Cesar est monte;
Cependant tu n'as pas, o bon Francois Petrarque,
Mis pour ceinture au monde un fleuve ensanglante.

Tu n'as pas, de tes dents, pour y laisser ta marque,
Comme un enfant mauvais, mordu ta ville au sein.
Tu n'as jamais flatte, ni peuple ni monarque.

Jamais on ne te vit, en guise de tocsin,
Sur l'Italie en feu faire hurler tes rimes,
Ton role fut toujours pacifique et serein.

Loin des cites, l'auberge et l'atelier des crimes,
Tu regardes, couche sous les grands lauriers verts,
Des Alpes tout la bas bleuir les hautes cimes.

Et penchant tes doux yeux sur la source aux flots clairs
Ou flotte un blanc reflet de la robe de Laure;
Avec les rossignols tu gazouilles des vers.

Car toujours, dans ton coeur, vibre un echo sonore,
Et toujours sur ta bouche on entend palpiter
Quelque nid de sonnets eclos ou pres d'eclore.

Reveur harmonieux, tu fais bien de chanter,
C'est la le seul devoir que Dieu donne aux poetes,
Et le monde a genoux les devrait ecouter.

Lorsqu'Amphion chantait, du creux de leurs retraites,
Les tigres tachetes et les grands lions roux
Sortaient en balancant leurs monstrueuses tetes.

Les dragons s'en venaient d'un air timide et doux,
De leur langue d'azur lecher ses pieds d'ivoire,
Et les vents suspendaient leur vol et leur courroux.

Faire sortir les ours de leur caverne noire;
En agneaux caressants transformer les lions,
O poetes! voila la veritable gloire;

Et non pas de pousser a des rebellions
Tous ces mauvais instincts, betes fauves de l'ame,
Que l'on dechaine au jour des revolutions.

Sur l'autel ideal, entretenez la flamme,
Guidez le peuple au bien par le chemin du beau,
Par l'admiration et l'amour de la femme;

Comme un vase d'albatre ou l'on cache un flambeau,
Mettez l'idee au fond de la forme sculptee
Et d'une lampe ardente eclairez le tombeau;

Que votre douce voix, de Dieu meme ecoutee,

Au milieu du combat jetant des mots de paix,
Fasse tomber les flots de la foule irritee.

Que votre poesie, aux vers calmes et frais,
Soit pour les coeurs souffrants, comme ces cours d'eau vive
Ou vont boire les cerfs, dans l'ombre des forets.

Faites de la musique avec la voix plaintive
De la creation et de l'humanite,
De l'homme dans la ville et du flot sur la rive.

Puis, comme un beau symbole, un grand peintre vante
Vous representera dans une immense toile,
Sur un char triomphal par un peuple escorte.

Et vous aurez au front la couronne et l'etoile!

MELANCHOLIA.

J'aime les vieux tableaux de l'ecole allemande;
Les vierges sur fond d'or aux doux yeux en amande,
Pales comme le lis, blondes comme le miel,
Les genoux sur la terre, et le regard au ciel,
Sainte Agnes, sainte Ursule et sainte Catherine,
Croisant leurs blanches mains sur leur blanche poitrine,
Les cherubins joufflus au plumage d'azur,
Nageant dans l'outremer sur un filet d'eau pur;
Les grands anges tenant la couronne et la palme;
Tout ce peuple mystique au front grave, a l'oeil calme,
Qui prie incessamment dans les Missels ouverts,
Et rayonne au milieu des lointains bleus et verts.
Oui, le dessin est sec et la couleur mauvaise,
Et ce n'est pas ainsi que peint Paul Veronese:
Oui, le Sanzio pourrait plus gracieusement
Arrondir cette forme et ce lineament;
Mais il ne mettrait pas dans un si chaste ovale
Tant de simplicite pieuse et virginale;
Mais il ne prendrait pas, pour peindre ces beaux yeux,
Plus d'amour dans son coeur et plus d'azur aux cieux;
Mais il ne ferait pas sur ces tempes en ondes
Couler plus doucement l'or de ses tresses blondes.
Ses madones n'ont pas, empreint sur leur beaute,
Ce cachet de candeur et de serenite.
Leur bouche rit souvent d'un sourire profane,
Et parfois sous la vierge on sent la courtisane,
On sent que Raphael, lorsqu'il les dessina,
Avait, passe la nuit, chez la Fornarina.
Ces Allemands ont seuls fait de l'art catholique,
Ils ont parfaitement compris la Basilique;
Rien de grossier en eux, rien de materiel;
Leurs tableaux sont vraiment les purs miroirs du ciel.
Seuls ils ont le secret de ces divins sourires
Si frais, epanouis aux levres des martyres;
Seuls ils ont su trouver pour peupler les arceaux,
Pour les faire reluire aux mailles des vitraux,

Les vrais types chretiens. Depouillant le vieil homme,
Seuls ils ont abjure les idoles de Rome.
Aupres d'Albert Durer Raphael est paien:
C'est la beaute du corps, c'est l'art italien,
Cet enfant de l'art grec, sensuel et plastique,
Qui met entre les bras de la Venus antique,
Au lieu de Cupidon, le divin Bambino;
Aucun d'eux n'est chretien, ni Domenichino,
Ni le Caro Dolci, ni Correge, ni Guide,
L'antiquite profane est le fil qui les guide;
Apollon sert de type a l'ange saint Michel;
Le Jupiter tonnant devient Pere Eternel;
La tunique latine est taillee en etole,
Et l'on fait une eglise avec le Capitole.
J'en excepte pourtant Cimabue, Giotto,
Et les maitres Pisans du vieux Campo Santo.
Ceux-la ne peignaient pas en beaux pourpoints de soie,
Entre des cardinaux et des filles de joie;
Dans des villa de marbre, aux chansons des castrats,
Ceux-la n'epousaient point des nieces de prelats.
C'etaient des ouvriers qui faisaient leur ouvrage,
Du matin jusqu'au soir, avec force et courage;
C'etaient des gens pieux et pleins d'austerite,
Sachant bien qu'ici-bas tout n'est que vanite;
Leur atelier a tous etait le cimetiere,
Ils peignaient, pres des morts passant leur vie entiere.
Puis, quand leurs doigts raidis laissaient choir les pinceaux,
On leur dressait un lit sous les sombres arceaux.
Ils dormaient la, couches aupres de leur peinture,
Les mains jointes, tout droits, dans la meme posture
De contemplation extatique ou sont peints,
Sur les fresques du mur, leurs anges et leurs saints.
Ceux-la ne faisaient pas de l'art une debauche,
Et leur oeuvre toujours, quoique barbare et gauche,
Meme a nos yeux savants reluit d'une beaute
Toute jeune de charme et de naivete.
Sur tous ces fronts palis, sous cet air de souffrance
Brille ineffablement quelque haute esperance;
L'on voit que tout ce peuple agenouille n'attend
Pour revoler aux cieux que le supreme instant.
Dans ces tableaux, partout l'ame glorifiee
Foule d'un pied vainqueur la chair mortifiee;
L'ombre remplit le bas, le haut rayonne seul,
Et chaque draperie a l'aspect d'un linceul.
C'est que la vie alors de croyance etait pleine,
C'est qu'on sentait passer dans l'air du soir l'haleine
De quelque ange attarde s'en retournant au ciel;
C'est que le sang du Christ teignait vraiment l'autel;
C'est qu'on etait au temps de saint Francois d'Assise,
Et que sur chaque roche une cellule assise
Cachait un fou sublime, insense de la Croix;
Le desert se peuplait de lueurs et de voix;
Dans toute obscurite rayonnait un mystere,
On aimait, et le ciel descendait sur la terre.
Gothique Albert Durer, oh! que profondement
Tu comprenais cela dans ton coeur d'Allemand!
Que de virginite, que d'onction divine
Dans ces pales yeux bleus, ou le ciel se devine!
Comme on sent que la chair n'est qu'un voile a l'esprit!

Comme sur tous ces fronts quelque chose est ecrit,
Que nos peintres sans foi ne sauraient pas y mettre,
Et qui se lit partout dans ton oeuvre, o grand maitre!
C'est que tu n'avais pas, lui faisant double part,
D'autre amour dans le coeur que celui de ton art;
C'est que l'on ne dit pas, voyant aux galeries
L'ovale gracieux de tes belles Maries,
O mon chaste poete! o mon peintre chretien!
Comme de Raphael et comme de Titien,
Voici la Fornarine, ou bien la Muranese.
Tout terrestre desir devant elle s'apaise,
Car tu ne t'en vas point, tout rempli de ton Dieu,
Emprunter ta madone a quelque mauvais lieu.
Tu ne t'accoudes pas sur les nappes rougies,
Tu ne fais pas souler dans de sales orgies,
L'art, cet enfant du ciel sur le monde jete
Pour que l'on crut encore a la sainte beaute.
Tu n'avais ni chevaux, ni meute, ni maitresse;
Mais, le coeur inonde d'une austere tristesse,
Tu vivais pauvrement a l'ombre de la Croix,
En Allemand naif, en honnete bourgeois,
Tapi comme un grillon dans l'atre domestique;
Et ton talent cache, comme une fleur mystique,
Sous les regards de Dieu, qui seul le connaissait,
Repandait ses parfums et s'epanouissait.
Il me semble te voir au coin de ta fenetre
Etroite, a vitraux peints, dans ton fauteuil d'ancetre.
L'ogive encadre un fond bleuissant d'outremer,
Comme dans tes tableaux; o vieil Albert Durer!
Nuremberg sur le ciel dresse ses mille fleches,
Et decoupe ses toits aux silhouettes seches,
Toi, le coude au genou, le menton dans la main,
Tu reves tristement au pauvre sort humain:
Que pour durer si peu la vie est bien amere,
Que la science est vaine et que l'art est chimere,
Que le Christ, a l'eponge, a laisse bien du fiel,
Et que tout n'est pas fleurs dans le chemin du ciel;
Et l'ame d'amertume et de degout remplie,
Tu t'es peint, o Durer! dans ta melancolie,
Et ton genie en pleurs te prenant en pitie,
Dans sa creation t'a personnifie.
Je ne sais rien qui soit plus admirable au monde,
Plus plein de reverie et de douleur profonde
Que ce grand ange assis, l'aile ployee au dos,
Dans l'immobilite du plus complet repos.
Son vetement drape d'une facon austere,
Jusqu'au bout de son pied s'allonge avec mystere;
Son front est couronne d'ache et de nenuphar;
Le sang n'anime pas son visage blafard;
Pas un muscle ne bouge: on dirait que la vie
Dont on vit en ce monde a ce corps est ravie,
Et pourtant l'on voit bien que ce n'est pas un mort.
Comme un serpent blesse son noir sourcil se tord,
Son regard dans son oeil brille comme une lampe,
Et convulsivement sa main presse sa tempe.
Sans ordre autour de lui mille objets sont epars,
Ce sont des attributs de sciences et d'arts;
La regle et le marteau, le cercle emblematique,
Le sablier, la cloche et la table mystique,

Un mobilier de Faust, plein de choses sans nom;
Cependant c'est un ange et non pas un demon.
Ce gros trousseau de clefs qui pend a sa ceinture,
Lui sert a crocheter les secrets de nature.
Il a touche le fond de tout savoir humain;
Mais comme il a toujours, au bout de tout chemin,
Trouve les memes yeux qui flamboyaient dans l'ombre,
Qu'il a monte l'echelle aux echelons sans nombre,
Il est triste; et son chien, de le suivre lasse,
Dort a cote de lui, tout vieux et tout casse.
Dans le fond du tableau, sur l'horizon sans borne,
Le vieux pere Ocean leve sa face morne,
Et dans le bleu cristal de son profond miroir,
Reflechit les rayons d'un grand soleil tout noir.
Une chauve-souris, qui d'un donjon s'envole,
Porte ecrit dans son aile ouverte en banderolle:
MELANCOLIE. Au bas, sur une meule assis,
Est un enfant dont l'oeil, voile sous de longs cils,
Laisse le spectateur dans le doute s'il veille,
Ou si, berce d'un reve, en lui-meme il sommeille.
Voila comme Durer, le grand maitre allemand,
Philosophiquement et symboliquement,
Nous a represente, dans ce dessin etrange,
Le reve de son coeur sous une forme d'ange.
Notre melancolie, a nous, n'est pas ainsi;
Et nos peintres la font autrement. La voici:
--C'est une jeune fille et frele et maladive,
Penchant ses beaux yeux bleus au bord de quelque rive,
Comme un wergeis-mein-nicht que le vent a courbe;
Sa coiffure est defaite, et son peigne est tombe,
Ses blonds cheveux epars coulent sur son epaule,
Et se melent dans l'onde aux verts cheveux du saule;
Les larmes de ses yeux vont grossir le ruisseau,
Et troublent, en tombant, sa figure dans l'eau.
La brise a plis legers fait voler son echarpe,
Et vibrer en passant les cordes de sa harpe;
Un album, un roman pres d'elle sont ouverts:
Car la mode la suit jusque dans ses deserts.
Notre Melancolie est petite-maitresse,
Elle prend des grands airs, elle fait la princesse;
Elle met des gants blancs et des chapeaux d'Herbault;
Elle est nee, et ne voit que des gens comme il faut;
Son groom ne pese pas plus de soixante livres;
C'est une Philaminte, elle lit tous les livres,
Cause fort bien musique, et peinture pas mal;
Elle suit l'Opera, ne manque pas un bal;
Poitrinaire tout juste assez pour etre artiste,
Elle a toujours en main un mouchoir de batiste.
On ne la verra pas enterrer tristement
Dans quelque Sierra son teint pale et charmant,
Ses graces de malade et ses petites mines;
Ni sous les noirs arceaux d'un couvent en ruines,
Promener loin du bruit ses meditations:
Il faut a ses douleurs la rampe et les lampions,
Il faut que les journaux en puissent rendre compte;
Chaque pleur de ses yeux se cristallise en conte;
Avec chaque soupir elle souffle un roman;
Elle meurt; mais ce n'est que litterairement.
Un frais cottage anglais, voila sa Thebaide;

Et si son front de nacre est coupe d'une ride,
Ce n'est pas, croyez-moi, qu'elle songe a la mort:
Pour craindre quelque chose elle est trop esprit fort.
Mais c'est que de Paris une robe attendue
Arrive chiffonnee et de taches perdue.
Ah! quelle difference, et que pres de ces vieux
Nous paraissons mesquins! Le sang de nos aieux,
Comme un vin qui s'aigrit s'est tourne dans nos veines;
Rien ne vit plus en nous, nos amours et nos haines
Sont de pales vieillards sans force et sans vigueur,
Chez qui la tete semble avoir pompe le coeur.
La passion est morte avec la foi; la terre
Accomplit dans le ciel sa ronde solitaire,
Et se suspend encore aux levres du soleil;
Mais le soleil vieillit, son baiser moins vermeil
Glisse sans les chauffer sur nos fronts, et ses flammes,
Comme sur les glaciers, s'eteignent sur nos ames.
D'en-bas, le mont Gemmi vous parait tout en feu,
Il fume, il etincelle, il est rouge, il est bleu.
Montez, vous trouverez la neige froide et blanche,
Et l'hiver grelottant qui pousse l'avalanche.
Nous sommes le Gemmi, le reflet du passe
Brille encor sur nos fronts. Ce reflet efface,
Il ne restera plus qu'une neige incolore;
Demain, sur le Gemmi, se levera l'aurore,
Les glaciers de nouveau se mettront a fumer,
Et l'incendie eteint pourra se rallumer;
Mais, helas! il n'est pas pour nous d'aube nouvelle,
Et la nuit qui nous vient est la nuit eternelle.
De nos cieux depeuples il ne descendra pas
Un ange aux ailes d'or pour nous prendre en ses bras,
Et le siecle futur s'asseyant sur la pierre
De notre siecle, a nous, et la voyant entiere,
Joyeux, ne dira pas: il est ressuscite;
Et dans sa gloire au ciel, comme Christ remonte.

NIOBE.

Sur un quartier de roche, un fantome de marbre,
Le menton dans la main et le coude au genou,
Les pieds pris dans le sol, ainsi que des pieds d'arbre,
Pleure eternellement sans relever le cou.

Quel chagrin pese donc sur ta tete abattue?
A quel puits de douleur tes yeux puisent-ils l'eau?
Et que souffres-tu donc dans ton coeur de statue,
Pour que ton sein sculpte souleve ton manteau?

Tes larmes en tombant du coin de ta paupiere,
Goutte a goutte, sans cesse et sur le meme endroit,
Ont fait dans l'epaisseur de ta cuisse de pierre
Un creux ou le bouvreuil trempe son aile et boit.

O symbole muet de l'humaine misere,
Niobe sans enfants, mere des sept douleurs,

Assise sur l'Athos ou bien sur le Calvaire;
Quel fleuve d'Amerique est plus grand que tes pleurs?

CARIATIDES.

Un sculpteur m'a prete l'oeuvre de Michel-Ange,
La chapelle sixtine et le grand jugement;
Je restai stupefait a ce spectacle etrange
Et me sentis ployer sous mon etonnement.

Ce sont des corps tordus dans toutes les postures,
Des faces de lion avec des cols de boeuf,
Des chairs comme du marbre et des musculatures
A pouvoir d'un seul coup rompre un cable tout neuf.

Rien ne pese sur eux, ni coupole ni voutes,
Pourtant leurs nerfs d'acier s'epuisent en efforts,
La sueur de leurs bras semble pleuvoir en gouttes;
Qui donc les courbe ainsi puisqu'ils sont aussi forts?

C'est qu'ils portent un poids a fatiguer Alcide;
Ils portent ta pensee, o maitre, sur leurs dos,
Sous un entablement, jamais Cariatide
Ne tendit son epaule a de plus lourds fardeaux.

LA CHIMERE.

Une jeune chimere, aux levres de ma coupe,
Dans l'orgie, a donne le baiser le plus doux
Elle avait les yeux verts, et jusque sur sa croupe
Ondoyait en torrent l'or de ses cheveux roux.

Des ailes d'epervier tremblaient a son epaule;
La voyant s'envoler je sautai sur ses reins;
Et faisant jusqu'a moi ployer son cou de saule,
J'enfoncai comme un peigne une main dans ses crins.

Elle se demenait, hurlante et furieuse,
Mais en vain. Je broyais ses flancs dans mes genoux;
Alors elle me dit d'une voix gracieuse,
Plus claire que l'argent: Maitre, ou donc allons-nous?

Par-dela le soleil et par-dela l'espace,
Ou Dieu n'arriverait qu'apres l'eternite;
Mais avant d'etre au but ton aile sera lasse:
Car je veux voir mon reve en sa realite.

LA DIVA.

On donnait a Favart _Mose_. Tamburini,
Le basso cantante, le tenor Rubini,
Devaient jouer tous deux dans la piece; et la salle
Quand on l'eut elargie et faite colossale,
Grande comme Saint-Charle ou comme la Scala,
N'aurait pu contenir son public ce soir-la.
Moi, plus heureux que tous, j'avais tout a connaitre,
Et la voix des chanteurs et l'ouvrage du maitre.
Aimant peu l'opera, c'est hasard si j'y vais,
Et je n'avais pas vu le _Moise_ francais;
Car notre idiome, a nous, rauque et sans prosodie,
Fausse toute musique; et la note hardie,
Contre quelque mot dur se heurtant dans son vol,
Brise ses ailes d'or et tombe sur le sol.
J'etais la, les deux bras en croix sur la poitrine,
Pour contenir mon coeur plein d'extase divine;
Mes arteres chantant avec un sourd frisson,
Mon oreille tendue et buvant chaque son,
Attentif, comme au bruit de la grele fanfare,
Un cheval ombrageux qui palpite et s'effare;
Toutes les voix criaient, toutes les mains frappaient,
A force d'applaudir les gants blancs se rompaient;
Et la toile tomba. C'etait le premier acte.
Alors je regardai; plus nette et plus exacte,
A travers le lorgnon dans mes yeux moins distraits,
Chaque tete a son tour passait avec ses traits.
Certes, sous l'eventail et la grille doree,
Roulant, dans leurs doigts blancs la cassolette ambree,
Au reflet des joyaux, au feu des diamants,
Avec leurs colliers d'or et tous leurs ornements,
J'en vis plus d'une belle et meritant eloge,
Du moins je le croyais, quand au fond d'une loge
J'apercus une femme. Il me sembla d'abord,
La loge lui formant un cadre de son bord,
Que c'etait un tableau de Titien ou Giorgione,
Moins la fumee antique et moins le vernis jaune,
Car elle se tenait dans l'immobilite,
Regardant devant elle avec simplicite,
La bouche epanouie en un demi-sourire,
Et comme un livre ouvert son front se laissant lire;
Sa coiffure etait basse, et ses cheveux moires
Descendaient vers sa tempe en deux flots separes.
Ni plumes, ni rubans, ni gaze, ni dentelle;
Pour parure et bijoux, sa grace naturelle;
Pas d'oeillade hautaine ou de grand air vainqueur,
Rien que le repos d'ame et la bonte de coeur.
Au bout de quelque temps, la belle creature,
Se lassant d'etre ainsi, prit une autre posture:
Le col un peu penche, le menton sur la main,
De facon a montrer son beau profil romain,
Son epaule et son dos aux tons chauds et vivaces
Ou l'ombre avec le clair flottaient par larges masses.
Tout perdait son eclat, tout tombait a cote
De cette virginale et sereine beaute;
Mon ame tout entiere a cet aspect magique,
Ne se souvenait plus d'ecouter la musique,
Tant cette morbidezze et ce laisser-aller

Etait chose charmante et douce a contempler,
Tant l'oeil se reposait avec melancolie
Sur ce pale jasmin transplante d'Italie.
Moins epris des beaux sons qu'epris des beaux contours
Meme au _parlar Spiegar_, je regardai toujours;
J'admirais a part moi la gracieuse ligne
Du col se repliant comme le col d'un cygne,
L'ovale de la tete et la forme du front,
La main pure et correcte, avec le beau bras rond;
Et je compris pourquoi, s'exilant de la France,
Ingres fit si longtemps ses amours de Florence.
Jusqu'a ce jour j'avais en vain cherche le beau;
Ces formes sans puissance et cette fade peau
Sous laquelle le sang ne court, que par la fievre
Et que jamais soleil ne mordit de sa levre;
Ce dessin lache et mou, ce coloris blafard
M'avaient fait blasphemer la saintete de l'art.
J'avais dit: l'art est faux, les rois de la peinture
D'un habit ideal revetent la nature.
Ces tons harmonieux, ces beaux lineaments,
N'ont jamais existe qu'aux cerveaux des amants,
J'avais dit, n'ayant vu que la laideur francaise,
Raphael a menti comme Paul Veronese!
Vous n'avez pas menti, non, maitres; voila bien
Le marbre grec dore par l'ambre italien
L'oeil de flamme, le teint passionnement pale,
Blond comme le soleil, sous son voile de hale,
Dans la mate blancheur, les noirs sourcils marques,
Le nez severe et droit, la bouche aux coins arques,
Les ailes de cheveux s'abattant sur les tempes;
Et tous les nobles traits de vos saintes estampes,
Non, vous n'avez pas fait un reve de beaute,
C'est la vie elle-meme et la realite.
Votre Madone est la; dans sa loge elle pose,
Pres d'elle vainement l'on bourdonne et l'on cause;
Elle reste immobile et sous le meme jour,
Gardant comme un tresor l'harmonieux contour.
Artistes souverains, en copistes fideles,
Vous avez reproduit vos superbes modeles!
Pourquoi decourage par vos divins tableaux,
Ai-je, enfant paresseux, jete la mes pinceaux,
Et pris pour vous fixer le crayon du poete,
Beaux reves, obsesseurs de mon ame inquiete,
Doux fantomes berces dans les bras du desir,
Formes que la parole en vain cherche a saisir!
Pourquoi lasse trop tot dans une heure de doute,
Peinture bien-aimee, ai-je quitte ta route!
Que peuvent tous nos vers pour rendre la beaute,
Que peuvent de vains mots sans dessin arrete,
Et l'epithete creuse et la rime incolore.
Ah! combien je regrette et comme je deplore
De ne plus etre peintre, en te voyant ainsi
A _Mose_, dans ta loge, o Julia Grisi!

APRES LE BAL.

Adieu, puisqu'il le faut; adieu, belle nuit blanche,
Nuit d'argent, plus sereine et plus douce qu'un jour!
Ton page noir est la, qui, le poing sur la hanche,
Tient ton cheval en bride et t'attend dans la cour.

Aurora, dans le ciel que brunissaient tes voiles,
Entr'ouvre ses rideaux avec ses doigts roses;
O nuit, sous ton manteau tout parseme d'etoiles,
Cache tes bras de nacre au vent froid exposes.

Le bal s'en va finir. Renouez, heures brunes,
Sur vos fronts parfumes vos longs cheveux de jais,
N'entendez-vous pas l'aube aux rumeurs importunes,
Qui halete a la porte et souffle son air frais.

Le bal est enterre. Cavaliers et danseuses,
Sur la tombe du bal, jetez a pleines mains
Vos colliers defiles, vos parures soyeuses,
Vos dahlias fletris et vos pales jasmins.

Maintenant c'est le jour. La veille apres le reve;
La prose apres les vers: c'est le vide et l'ennui;
C'est une bulle encor qui dans les mains nous creve,
C'est le plus triste jour de tous; c'est aujourd'hui.

O Temps! que nous voulons tuer et qui nous tues,
Vieux porte-faux, pourquoi vas-tu trainant le pied,
D'un pas lourd et boiteux, comme vont les tortues,
Quand sur nos fronts blemis le spleen anglais s'assied.

Et lorsque le bonheur nous chante sa fanfare,
Vieillard malicieux, dis-moi, pourquoi cours-tu
Comme devant les chiens court un cerf qui s'effare,
Comme un cheval que fouille un eperon pointu?

Hier, j'etais heureux. J'etais. Mot doux et triste!
Le bonheur est l'eclair qui fuit sans revenir.
Helas! et pour ne pas oublier qu'il existe,
Il le faut embaumer avec le souvenir.

J'etais. Je ne suis plus. Toute la vie humaine
Resumee en deux mots, de l'onde et puis du vent.
Mon Dieu! n'est-il donc pas de chemin qui ramene
Au bonheur d'autrefois regrette si souvent.

Derriere nous le sol se crevasse et s'effondre.
Nul ne peut retourner. Comme un maigre troupeau
Que l'on mene au boucher, ne pouvant plus le tondre,
La vieille Mob nous pousse a grand train au tombeau.

Certe, en mes jeunes ans, plus d'un bal doit eclore,
Plein d'or et de flambeaux, de parfums et de bruit,
Et mon coeur effeuille peut refleurir encore;
Mais ce ne sera pas mon bal de l'autre nuit.

Car j'etais avec toi. Tous deux seuls dans la foule,
Nous faisant dans notre ame une chaste Oasis,
Et, comme deux enfants au bord d'une eau qui coule,

Voyant onder le bal, l'un contre l'autre assis.

Je ne pouvais savoir, sous le satin du masque,
De quelle passion ta figure vivait,
Et ma pensee, au vol amoureux et fantasque,
Realisait, en toi, tout ce qu'elle revait.

Je nuancais ton front des paleurs de l'agate,
Je posais sur ta bouche un sourire charmant,
Et sur ta joue en fleur, la pourpre delicate
Qu'en s'envolant au ciel laisse un baiser d'amant.

Et peut-etre qu'au fond de ta noire prunelle,
Une larme brillait au lieu d'eclair joyeux,
Et, comme sous la terre une onde qui ruisselle,
S'ecoulait sous le masque invisible a mes yeux.

Peut-etre que l'ennui tordait ta levre aride,
Et que chaque baiser avait mis sur ta peau,
Au lieu de marque rose, une tache livide
Comme on en voit aux corps qui sont dans le tombeau.

Car si la face humaine est difficile a lire,
Si deja le front nu ment a la passion,
Qu'est-ce donc, quand le masque est double? Comment dire
Si vraiment la pensee est soeur de l'action?

Et cependant, malgre cette pensee amere,
Tu m'as laisse, cher bal, un souvenir charmant;
Jamais reve d'ete, jamais blonde chimere,
Ne m'ont entre leurs bras berce plus mollement.

Je crois entendre encor tes rumeurs etouffees,
Et voir devant mes yeux, sous ta blanche lueur,
Comme au sortir du bain, les peris et les fees,
Luire des seins d'argent et des cols en sueur.

Et je sens sur ma bouche une amoureuse haleine,
Passer et repasser comme une aile d'oiseau,
Plus suave en odeur que n'est la marjolaine
Ou le muguet des bois, au temps du renouveau.

O nuit! aimable nuit! soeur de Luna la blonde,
Je ne veux plus servir qu'une deesse au ciel,
Endormeuse des maux et des soucis du monde,
J'apporte a ta chapelle un pavot et du miel.

Nuit, mere des festins, mere de l'allegresse,
Toi qui pretes le pan de ton voile a l'amour,
Fais-moi, sous ton manteau, voir encor ma maitresse,
Et je brise l'autel d'Apollo, dieu du jour.

TOMBEE DU JOUR.

Le jour tombait, une pale nuee,

Du haut du ciel laissait nonchalamment
Dans l'eau du fleuve a peine remuee,
Tremper les plis de son blanc vetement.

La nuit parut, la nuit morne et sereine,
Portant le deuil de son frere le jour,
Et chaque etoile a son trone de reine,
En habits d'or s'en vint faire sa cour.

On entendait pleurer les tourterelles,
Et les enfants rever dans leurs berceaux,
C'etait dans l'air comme un frolement d'aile,
Comme le bruit d'invisibles oiseaux.

Le ciel parlait a voix basse a la terre,
Comme au vieux temps ils parlaient en hebreu,
Et repetaient un acte du mystere;
Je n'y compris qu'un seul mot: c'etait Dieu.

LA DERNIERE FEUILLE.

Dans la foret chauve et rouillee,
Il ne reste plus au rameau
Qu'une pauvre feuille oubliee,
Rien qu'une feuille et qu'un oiseau.

Il ne reste plus dans mon ame
Qu'un seul amour pour y chanter,
Mais le vent d'automne qui brame,
Ne permet pas de l'ecouter.

L'oiseau s'en va, la feuille tombe,
L'amour s'eteint, car c'est l'hiver;
Petit oiseau, viens sur ma tombe,
Chanter, quand l'arbre sera vert!

LE TROU DU SERPENT.

Au long des murs, quand le soleil y donne,
Pour rechauffer mon vieux sang engourdi;
Avec les chiens, aupres du lazarrone,
Je vais m'etendre a l'heure de midi.

Je reste la sans reve et sans pensee,
Comme un prodigue a son dernier ecu,
Devant ma vie, aux trois quarts depensee,
Deja vieillard et n'ayant pas vecu.

Je n'aime rien, parce que rien ne m'aime,
Mon ame usee abandonne mon corps,
Je porte en moi le tombeau de moi-meme,

Et suis plus mort que ne sont bien des morts.

Quand le soleil s'est cache sous la nue,
Devers mon trou, je me traine en rampant,
Et jusqu'au fond de ma peine inconnue,
Je me retire aussi froid qu'un serpent.

LES VENDEURS DU TEMPLE.

I.

Il est par les faubourgs, un ramas de maisons
Dont les murs verts ont l'air de suer des poisons
Et dont les pieds baignes d'eau croupie et de boue
Passent en puanteur l'odeur de la gadoue.
Rien n'est plus triste a voir, dans ce vilain Paris,
Entre le ciel tout jaune et le pave tout gris,
Que ne sont ces maisons laides et rechignees.
Les carreaux y sont faits de toiles d'araignees;
Le toit pleure toujours comme un oeil chassieux,
Les murs batis d'hier semblent deja tout vieux;
Pas un seul pan d'aplomb, pas une pierre egale,
Ils sont tout bourgeonnes, pleins de lepre et de gale,
Pareils a des vieillards de debauche pourris,
Ruines sans grandeur et dignes de mepris.
Un baton, comme un bras que la maigreur decharne,
Un lange sale au poing sort de chaque lucarne.
Ce ne sont sur le bord des fenetres, que pots,
Matelas a secher, guenilles et drapeaux,
Si que chaque maison, depassant ses murailles,
A l'air d'un ventre ouvert dont coulent les entrailles.

Des hommes vivent la, dans leur fange abrutis,
Leurs femmes mettent bas et leur font des petits
Qui grouillent aussitot sous les pieds de leurs peres,
Comme sous un fumier grouille un noeud de viperes.
Dans la plus noire ordure, au milieu des ruisseaux,
On les voit barbotter pareils a des pourceaux;
On les voit scrophuleux, noues et culs-de-jattes,
Comme un crapaud blesse qui saute sur trois pattes,
Descendre en trebuchant quelque raide escalier
Ou suivre tout en pleurs un coin de tablier.
D'autres, en vagissant d'une bouche fletrie,
Sucent une mamelle epuisee et tarie,
Et les meres s'en vont chantant d'une aigre voix
Un ignoble refrain en ignoble patois.
Quant aux hommes, ils sont partis a la maraude,
A peine verrez-vous quelque fievreux qui rode,
Le corps entortille dans un pale lambeau,
Plus jaune et plus osseux qu'un mort sous le tombeau.
Aucun soleil jamais ne dore ces fronts haves,
Nul rayon ne descend en ces affreuses caves
Et n'y jette a travers la noire humidite

Un blond fil de lumiere aux chauds jours de l'ete.
Une odeur de prison et de maladrerie,
Je ne sais quel parfum de vieille juiverie
Vous ecoeure en entrant et vous saisit au nez.
Des vivants comme nous sont pourtant condamnes
A respirer cet air aux miasmes mephitiques,
Ainsi qu'en exhalaient les avernes antiques;
Les belles fleurs de mai ne s'ouvrent pas pour eux,
C'est pour d'autres qu'en juin les cieux se font plus bleus,
Ils sont desherites de toute la nature,
Pour apanage ils n'ont que fange et pourriture.
Ces hommes, n'est-ce pas, ont le sort bien mauvais?
Tout malheureux qu'ils sont, moi pourtant je les hais
Et si j'ai fait jaillir de ma sombre palette,
Avec ses tons boueux cette ebauche incomplete;
Certes ce n'etait pas dans le dessein pieux
De secher votre bourse et de mouiller vos yeux.
Dieu merci! je n'ai pas tant de philanthropie
Et je dis anatheme, a cette race impie.

II.

Entrez dans leurs taudis. Parmi tous ces haillons,
Vous verrez s'allumer de flamboyants rayons.
Moins l'aile et le bec d'aigle ils sont en tout semblables
Aux avares griffons dont nous parlent les fables,
Et veillent accroupis sans cligner leurs yeux verts,
Sur de gros monceaux d'or de fumier recouverts
Pour y chercher de l'or, ils vous fendraient le ventre;
Pour l'or ils perceraient la terre jusqu'au centre,
Ils iraient dans le ciel, de leurs marteaux hardis,
Arracher vos clous d'or, portes du paradis!
Et pour les faire fondre en vos cavernes noires,
Anges et cherubins ils vous prendraient vos gloires.

Non que l'or soit pour eux ce qu'il serait pour nous,
Un moyen d'imposer ses volontes a tous,
Et de faire fleurir sa libre fantaisie
Comme un lotus qui s'ouvre au chaud pays d'Asie.
L'or, ce n'est pas pour eux des chateaux au soleil,
Un voyage lointain sous un ciel plus vermeil,
Un serail a choisir, de belles courtisanes,
Baignant de noirs cheveux leurs tempes diaphanes;
Des coureurs de pur sang, une meute de chiens,
Une collection de grands maitres anciens,
L'imperial tokay, cote a cote en sa cave,
Avec les pleurs de Christ sur leur natale lave.
L'or, ce n'est pas pour eux la clef de l'ideal,
L'anneau de Salomon, le talisman fatal,
Qui, forcant a venir les demons et les anges,
Fait les realites de nos reves etranges.
Ils aiment l'or pour l'or: c'est la leur passion;
Le seul bonheur pour eux c'est la possession;
Comme un vieil impuissant aime une jeune fille;
Quoiqu'ils n'en fassent rien, ils aiment l'or qui brille,
Et voudraient sous leurs dents, pour grossir leur tresor

Pouvoir, comme Midas, changer le pain en or.

Les choses de ce monde et les choses divines,
Les plus grands souvenirs, les plus saintes ruines,
Ils ne respectent rien et vont detruisant tout.
Ils jettent sans pitie dans le creuset qui bout,
Avec leurs cercueils peints et dores, les momies
Des generations dans le temps endormies.
Ils brulent le passe pour avoir ce peu d'or
Qu'aux plis de son manteau les ans laissaient encor.
Chandeliers de l'autel, vases du sacrifice,
Ouvrages merveilleux pleins d'art et de caprice,
Cadres et bas-reliefs aux fantasques dessins,
L'ange du tabernacle et les chasses des saints,
Les beaux lambris d'eglise et les stalles sculptees
Gisent au fond des cours a pleines charretees;
Pour cuire leur pature ils n'ont pas d'autre bois
Que des debris d'autel et des morceaux de croix.
C'est un bucher dore qui chauffe leur cuisine,
Cependant qu'accroupie au coin du feu Lesine,
Les yeux caves, le teint plus pale qu'un citron,
Tourne un maigre brouet au fond d'un grand chaudron;
L'epine de son dos est collee a son ventre,
Son epaule est convexe et sa poitrine rentre,
Elle a des sourcils gris meles de longs poils blancs;
Comme un bissac de pauvre a chacun de ses flancs,
Sa mamelle s'allonge et passe la ceinture;
On peut compter les fils de sa robe de bure,
Et quoiqu'elle soit riche a payer vingt palais;
Ses manches laissent voir ses coudes violets;
Elle claque du bec comme fait la cigogne,
Et quand elle remue et vaque a sa besogne,
On entend ses os secs a chaque mouvement,
Comme un gond mal graisse rendre un sourd grincement.

III.

Ah! race de corbeaux, ignoble bande noire,
Hyenes du passe, vrais chakals de l'histoire,
C'est vous qui disputez, dans les tombeaux ouverts,
Pour prendre leur linceul, les trepasses aux vers,
Et qui ne laissez pas debout une colonne
Sur la fosse d'un siecle ou pendre sa couronne.
Par la vie et la mort, par l'enfer et le ciel,
Par tout ce que mon coeur peut contenir de fiel.
Soyez maudits!

Jamais deluge de barbares,
Ni Huns, ni Visigoths, ni Russiens, ni Tartares,
Non, Genseric jamais; non, jamais Attila,
N'ont fait autant de mal que vous en faites la;
Quand ils eurent tue la ville aux sept collines,
Ils laisserent au corps son linceul de ruines.
Ils detruisaient, car telle etait leur mission,
Mais ne speculaient pas sur leur destruction.
C'est vous qui perdez l'art et par qui les statues,

Pres de leurs piedestaux moisissent abattues;
Destructeurs endiables, c'est vous dont le marteau
Laisse une cicatrice au front de tout chateau;

C'est vous qui decoiffez toutes nos metropoles,
Et, comme on prend un casque, enlevez leurs coupoles;
Vous qui deshabillez les saintes et les saints,
Qui, pour avoir le plomb, cassez les vitreaux peints
Et rompez les clochers, comme une jeune fille
Entre ses doigts distraits rompt une frele aiguille;
C'est a cause de vous que l'on dit des Francais:
Ils brisent leur passe: c'est un peuple mauvais.
Encor, si vous etiez la vieille bande noire!
Mais vous etes venus bien apres la victoire.
Vous becquetez le corps que d'autres ont tue;
Vous avez attendu que sa chair ait pue,
Avant que de tomber sur le geant a terre,
Vautours du lendemain! Dans le champ solitaire,
Par une nuit sans lune, ou le firmament noir,
N'avait pas un seul oeil entr'ouvert pour vous voir,
Vous avez abattu votre vol circulaire
Et porte tout joyeux la charogne a votre aire.
Les bons et braves chiens, lors que le cerf est mort,
S'en vont. Toute la meute arrive alors et mord,
Melant ses vils abois a la trompe de cuivre,
Le noble cerf dix cors, qu'a peine elle osait suivre;
Et les bassets trapus, arrives les derniers,
Ont de plus gros morceaux que n'en ont les premiers.
Vous etes les bassets. Vous mangez la curee;
Par les chiens courageux aux laches preparee.
Quand les guerriers ont fait, les goujats vont au corps,
Et derobent l'argent dans les poches des morts.

O fille de Satan, o toi, la vieille bande,
Comme ta mission, tu fus horrible et grande.
Je ne sais quelle rude et sombre majeste,
Drape sinistrement ta monstruosite;
Une fausse aureole autour de toi rayonne
Et ton bonnet sanglant luit comme une couronne.
Des nerfs herculeens se tordent a tes bras,
L'airain, comme un gravier, se creuse sous ton pas;
Sur le marbre, en courant, tu laisses des empreintes,
Et le monde ebranle craque dans tes etreintes.
C'est toi qui commenca ce perilleux duel
Du peuple avec le roi, de la terre et du ciel;
Et quand tu secouais de tes mains insensees,
Les croix sur les clochers, si pres de Dieu dressees;
On croyait que le Christ, par les pieds et le flanc,
En signe de douleur allait pleurer le sang;
On croyait voir s'ouvrir la bouche de sa plaie
Et reluire a son front une aureole vraie,
Et l'on fut bien surpris que ton bras et ton poing
Apres l'avoir frappe ne se sechassent point.
Tout le monde attendait un grand coup de tonnerre,
Comme au saint vendredi quand l'on baise la terre;
On ignorait comment Dieu prendrait tout cela,
Et quel foudre il gardait a ces insultes-la.
Nulle voix ne sortit du fond du tabernacle,
Le ciel pour se venger ne fit aucun miracle;

Et comme dans les bois fait un essaim d'oiseaux,
Les anges effares quitterent leurs arceaux;
Mais tu ne savais pas si dans les nefs desertes
Tu n'allais pas trouver, avec leurs plumes vertes,
Leur oeil de diamant et leurs lances de feu,
A cheval sur l'eclair, les milices de Dieu,
La premiere et sans peur tu mis la main sur l'arche,
Et tes enfants perdus allerent droit leur marche,
Sans savoir si le sol tout d'un coup sur leurs pas,
En entonnoir d'enfer ne se creuserait pas.
Tu fus la poesie et l'ideal du crime;
Tu detronais Jesus de son gibet sublime,
Comme Louis Capet de son fauteuil de roi.
La vieille monarchie avec la vieille foi
Ralait entre tes bras, toute bleue et livide,
Comme autrefois Anthee aux bras du grand Alcide.
Et le Christ et le roi sous tes puissants efforts,
Du trone et de l'autel tous deux sont tombes morts.
Au seul bruit de tes pas les noires basiliques
Tremblottaient de frayeur sous leurs chapes gothiques;
Leurs genoux de granit sous elles se ployaient,
Les tarasques sifflaient, les guivres aboyaient;
Le dragon se tordant au bout de la gouttiere,
Tachait de degager ses ailerons de pierre,
Les anges et les saints pleuraient dans les vitreaux;
Les morts se retournant au fond de leurs tombeaux,
Demandaient: "Qu'est-ce donc?" a leurs voisins plus blemes,
Et les cloches des tours se brisaient d'elles-memes.
Quand tu manquais de rois a jeter a tes chiens,
Tu forcais Saint-Denis a te rendre les siens;
Tu descendais sans peur sous les funebres porches;
Les spectres eblouis aux lueurs de tes torches,
Fuyaient echeveles en poussant des clameurs.
Troubles dans leur sommeil, tous ces pales dormeurs,
Revant d'eternite, pensaient l'heure venue,
Ou le Christ doit juger les hommes sur sa nue;
Et quand tu soulevais de ton doigt curieux
Leur paupiere embaumee afin de voir leurs yeux,
Certes ils pouvaient croire a ton rire sauvage,
A l'air fauve et cruel de ton hideux visage,
Qu'ils etaient bien damnes, et qu'un diable d'enfer
Venait les emporter dans ses griffes de fer.
L'epouvante crispait leur bouche violette,
Ils joignaient, pour prier, leurs deux mains de squelette,
Mais tu les retuais sans plus sentir d'effroi
Que pour guillotiner un veritable roi.
Tes reves n'etaient pas hantes de noirs fantomes,
Toutes les sommites, tetes de rois et domes,
Devaient fatalement tomber sous ton marteau,
Et tu n'avais pas plus de remords qu'un couteau;
Tu n'etais que le bras de la nouvelle idee,
Et le sang comme l'eau, sur ta robe inondee,
Coulait et te faisait une pourpre a ton tour.
O tueuse de rois, souveraine d'un jour!
Tes forfaits etaient noirs et grands comme l'abime,
Mais tu gardais au moins la majeste du crime,
Mais tu ne grattais pas la dorure des croix,
Et si tu profanais les cadavres des rois,
C'etait pour te venger et non pas pour leur prendre

Les anneaux de leurs doigts ni pour les aller vendre!

A UN JEUNE TRIBUN.

Ami, vous avez beau, dans votre austerite,
N'estimer chaque objet que par l'utilite,
Demander tout d'abord a quoi tendent les choses
Et les analyser dans leurs fins et leurs causes;
Vous avez beau vouloir vers ce pole commun
Comme l'aiguille au nord faire tourner chacun;
Il est dans la nature, il est de belles choses,
Des rossignols oisifs, de paresseuses roses,
Des poetes reveurs et des musiciens
Qui s'inquietent peu d'etre bons citoyens,
Qui vivent au hasard et n'ont d'autre maxime,
Sinon que tout est bien pourvu qu'on ait la rime,
Et que les oiseaux bleus, penchant leurs cols pensifs,
Ecoutent le recit de leurs amours naifs.
Il est de ces esprits qu'une facon de phrase,
Un certain choix de mots tient un jour en extase,
Qui s'enivrent de vers comme d'autres de vin
Et qui ne trouvent pas que l'art soit creux et vain;
D'autres seront epris de la beaute du monde,
Et du rayonnement de la lumiere blonde;
Ils resteront des mois assis devant des fleurs,
Tachant de s'impregner de leurs vives couleurs;
Un air de tete heureux, une forme de jambe,
Un reflet qui miroite, une flamme qui flambe,
Il ne leur faut pas plus pour les faire contents.
Qu'importent a ceux-la les affaires du temps
Et le grave souci des choses politiques!
Quand ils ont vu quels plis font vos blanches tuniques
Et comment sont coupes vos cheveux blonds ou bruns
Que leur font vos discours, magnanimes tribuns!
Vos discours sont tres-beaux, mais j'aime mieux des roses.
Les antiques Venus, aux gracieuses poses,
Que l'on voit, etalant leur sainte nudite,
Realiser en marbre un reve de beaute,
Ont plus fait, a mon sens, pour le bonheur du monde,
Que tous ces vains travaux ou votre orgueil se fonde;
Restez assis plutot que de perdre vos pas.
Le lis ne file pas et ne travaille pas;
Il lui suffit d'avoir la blancheur eclatante,
Il jette son parfum et cela le contente.
Dans sa coupe il reserve aux voyageurs du ciel,
Une perle de pluie, une goutte de miel,
Et la sylphide, au bal d'Oberon invitee,
Se taille dans sa feuille une robe argentee.
Qui de vous osera lui dire, paresseux!
Parce qu'il ne fait pas de chemises pour ceux
Qui grelotant de froid, et, les chairs toutes rouges,
Se cachent en hiver sous la paille des bouges,
Et qu'il ne petrit pas de ses doigts blancs du pain
A tous les malheureux qui vont criant la faim?
Qui donc dira cela: que toute chose belle,

Femme, musique ou fleur ne porte pas en elle
Et son enseignement et sa moralite?
Comment pourrons-nous croire a la divinite
Si nous n'ecoutons pas le rossignol qui chante,
Si nous n'en voyons pas une preuve touchante
Dans la suave odeur qu'envoie au ciel, le soir,
La fleur de la vallee avec son encensoir?
Qui douterait de Dieu devant de belles femmes?
Ah! veillons sur nos coeurs et fermons bien nos ames,
Laissons tourner le monde et les choses aller;
Sans que nous la poussions, la terre peut rouler,
Et nous pouvons fort bien retirer notre epaule,
Sans faire choir le ciel et deranger le pole;
Se croire le pivot de la creation
Est une erreur commune a toute ambition;
L'on est persuade qu'on est indispensable
Et l'on ne pese pas le poids d'un grain de sable
Aux balances d'airain des grands evenements.
L'on tombe chaque jour en des etonnements
A voir quel peu d'ecume, au torrent de l'abime,
Fait un homme jete de la plus haute cime,
Et comme en peu de temps pour grand qu'il ait passe,
Par le premier qui vient on le voit remplace.
Nos agitations ne laissent pas de trace:
C'est la bulle sur l'eau qui creve et qui s'efface;
En vain l'on se raidit. Toujours d'un flot egal,
Le fleuve a travers tout court au gouffre fatal,
Et dans l'eternite mysterieuse et noire
Entraine ce gravier que l'on nomme l'histoire.
Quand votre nom serait creuse dans le rocher,
L'intarissable flot qui semble le lecher,
Ainsi qu'un chien soumis qui veut flatter son maitre,
De sa langue d'azur le fera disparaitre,
Et, si profondement qu'ait fouille le ciseau,
Le rocher a coup sur durera moins que l'eau;
Et vous, mon jeune ami, tete sereine et blonde,
A la fleur de vos ans pourquoi tenter une onde
Qui jamais n'a rendu le vaisseau confie?
Ou retrouverez-vous le temps sacrifie,
Et ce qu'a de votre ame emporte sur son aile
Des revolutions la tempete eternelle?
Pourquoi, tout en sueur, sous le soleil de plomb,
Le siroco soufflant, suivre un chemin si long,
Et traverser a pied ce grand desert de prose,
Quand le ciel est d'un bleu d'outremer, quand la rose
Offre candidement sa bouche a vos baisers,
A l'age ou les bonheurs sont tellement aises,
Que c'en est un deja d'etre au monde et de vivre?
De ses parfums ambres le printemps vous enivre,
La fleur aux doux yeux bleus vous lorgne avec amour;
Les oiseaux de leurs nids vous donnent le bonjour,
Et la fee amoureuse, afin de vous seduire,
Se baigne devant vous dans la source, et fait luire
A travers les roseaux, sous le flot argentin,
Son epaule de nacre et son dos de satin.
Mais, sourd a tout cela comme un anachorete,
Vous foulez sans pitie la pauvre violette;
La fee en soupirant rattache ses cheveux,
Rouge d'avoir pour rien fait les premiers aveux,

Et reprend tristement ses habits sur les branches.
Si vous aviez voulu, quatre licornes blanches,
Au pays d'Avalon vous auraient emporte;
Dans les tourelles d'or d'un palais enchante
Vous auriez pu passer votre vie en doux reves;
Mais non; sur les cailloux, sur les sables des greves,
Sur les eclats de verre et les tessons casses,
A travers les debris des trones renverses,
Vous avez prefere, faussant votre nature,
Pieds nus et dans la nuit, marcher a l'aventure;
Vous avez oublie les sentiers d'autrefois,
Et vous ne suivez plus la reverie au bois:
Tout ce qui vous charmait vous semble choses vaines;
Vous fermez votre oreille au babil des fontaines
Et diriez volontiers: silence! au rossignol,
Le front tout soucieux et penche vers le sol,
Vous passez sans repondre au gai salut des merles;
Ou donc est-il ce temps ou vous comptiez les perles
Et les beaux diamants aux eclairs diapres,
Que repand le matin sur le velours des pres?
Avec un soin plus grand que pour des pierres fines,
Vous enleviez aux fleurs les gouttes argentines,
Et prenant pour cordon un brin de ce fil blanc,
Que la vierge des cieux laisse choir en filant,
Vous composiez avec, enfantines merveilles,
Des colliers a trois rangs et des pendants d'oreilles.
Quel crime ont donc commis ces chers coquelicots,
Qui, passant leur front rouge entre les bles egaux,
Au revers du sillon, de leurs petites langues,
Vous faisaient autrefois de si belles harangues?
De votre negligence ils sont tout attristes
Et se plaignent au vent de n'etre plus chantes.
C'est en vain que juillet les convie a sa fete;
Ainsi que des vieillards ils vont courbant la tete,
Et s'ils pouvaient noircir ils se mettraient en deuil.
Les bluets desoles ont tous la larme a l'oeil,
Car ils vous pensent mort et ne peuvent pas croire.
Que vous avez perdu si vite la memoire
Des entretiens naifs et des charmants amours
Que vous aviez ensemble au midi des beaux jours!
Ami, vous etiez fait pour chanter sous le hetre,
Comme le doux berger que Mantoue a vu naitre,
La blonde Amaryllis en couplets alternes.
De sauvages odeurs vos vers tout impregnes,
Sentent le serpolet, le thym et la frambroise;
A vos molles chansons le bouvreuil s'apprivoise,
Et, tout emerveille, du sommet des ormeaux,
Descend de branche en branche et vient sur vos pipeaux.
Ne faites pas sortir le tonnerre des Gracques,
D'une bouche formee aux chants elegiaques;
Laisser cette besogne aux orateurs braillards,
Qui, le pied sur la borne et les cheveux epars,
Jurent a six gredins, tout grouillants de vermine,
Qu'ils ont vraiment sauve Rome de la ruine.
Rome se sauvera toute seule, tres-bien;
Ses destins sont ecrits et nous n'y ferons rien;
Qui pourrait enrayer la fortune et sa roue?
Que le char de l'etat s'enfonce dans la boue,
Ou, par les rangs presses de ce betail humain,

S'ouvre, en les ecrasant, un plus large chemin;
Nous trouverons toujours dans l'ombre et sur la mousse
Quelque petit sentier, par une pente douce,
Regagnant le sommet d'un coteau separe,
D'ou l'oeil se perd au fond d'un lointain azure;
Et nous attendrons la que notre jour arrive,
Voyant de haut la mer se briser a la rive,
Et les vaisseaux la-bas palpiter sous le vent.
La mort n'a pas besoin que l'on aille au devant;
Marchands, hommes de guerre, orateurs et poetes,
La Mort, de tout cela, fait de pareils squelettes;
Pour sa gerbe elle prend l'epi comme la fleur,
Et ne respecte rien, ni forme, ni couleur;
Elle va, du coupant de sa courbe faucille,
Jetant bas le vieillard avec la jeune fille;
Elle fauche le champ de l'un a l'autre bout,
Et dans son grenier noir elle serre le tout.
A quoi bon s'efforcer jusques a perdre haleine,
Courir a droite, a gauche, et prendre tant de peine,
Quand peut-etre le fer, pres de notre sillon,
Se balance et fait luire un sinistre rayon.
Quelle chose est utile en ce monde ou nous sommes?
Et quand la vieille a mis en tas ses gerbes d'hommes,
Qui peut dire lequel etait Napoleon,
Ou l'obscur amoureux des roses du vallon?
Qui le decidera? L'existence est un songe
Ou rien n'est sur, sinon que le meme ver ronge
Le corps du citoyen utile et positif
Et le corps du reveur et du poete oisif.
Entre la fleur qui s'ouvre et le cerveau qui pense,
Entre neant et rien quelle est la difference?

CHOC DE CAVALIERS.

Hier il m'a semble, sans doute j'etais ivre,
Voir sur l'arche d'un point, un choc de cavaliers
Tout cuirasses de fer, tout imbriques de cuivre
Et caparaconnes de harnais singuliers.

Des dragons accroupis grommelaient sur leurs casques,
Des Meduses d'airain ouvraient leur yeux hagards
Dans leurs grands boucliers, aux ornements fantasque,
Et des noeuds de serpents ecaillaient leurs brassards.

Par moment, du rebord de l'arcade geante,
Un cavalier blesse, perdant son point d'appui;
Un cheval effare, tombait dans l'eau beante;
Gueule de crocodile entr'ouverte sous lui.

C'etait vous, mes desirs, c'etait vous, mes pensees,
Qui cherchiez a forcer le passage du pont,
Et vos corps tout meurtris, sous leurs armes faussees,
Dorment ensevelis dans le gouffre profond.

LE POT DE FLEURS.

Parfois un enfant trouve une petite graine,
Et tout d'abord, charme de ses vives couleurs,
Pour la planter il prend un pot de porcelaine,
Orne de dragons bleus et de bizarres fleurs.

Il s'en va. La racine en couleuvres s'allonge,
Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau;
Chaque jour, plus avant, son pied chevelu plonge
Tant qu'il fasse eclater le ventre du vaisseau.

L'enfant revient; surpris, il voit la plante grasse,
Sur les debris du pot brandir ses verts poignards,
Il la veut arracher, mais la tige est tenace;
Il s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux dards.

Ainsi germa l'amour dans mon ame surprise;
Je croyais ne semer qu'une fleur de printemps:
C'est un grand aloes dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins eclatants.

LE SPHINX.

Dans le Jardin Royal ou l'on voit les statues,
Une chimere antique entre toutes me plait;
Elle pousse en avant deux mamelles pointues,
Dont le marbre veine semble gonfle de lait.

Son visage de femme est le plus beau du monde,
Son col est si charnu que vous l'embrasseriez;
Mais quand on fait le tour, on voit sa croupe ronde.
On s'apercoit qu'elle a des griffes a ses pieds.

Les jeunes nourrissons qui passent devant elle,
Tendent leurs petits bras et veulent avec cris,
Coller leur bouche ronde a sa dure mamelle;
Mais quand ils l'ont touchee, ils reculent surpris.

C'est ainsi qu'il en est de toutes nos chimeres,
La face en est charmante et le revers bien laid.
Nous leur prenons le sein; mais ces mauvaises meres
N'ont pas pour notre levre une goutte de lait.

PENSEE DE MINUIT.

Une minute encor, madame, et cette annee
Commencee avec vous, avec vous terminee

Ne sera plus qu'un souvenir.
Minuit: voila son glas que la pendule sonne,
Elle s'en est allee en un lieu d'ou personne
Ne peut la faire revenir.

Quelque part, loin, bien loin, par dela les etoiles,
Dans un pays sans nom, ombreux et plein de voiles,
Sur le bord du neant jete;
Limbes de l'impalpable, invisible royaume
Ou va ce qui n'a pas de corps ni de fantome,
Ce qui n'est rien ayant ete;

Ou va le son, ou va le souffle; ou va la flamme,
La vision qu'en reve, on percoit avec l'ame,
L'amour de notre coeur chasse;
La pensee inconnue eclose en notre tete;
L'ombre qu'en s'y mirant dans la glace on projette;
Le present qui se fait passe.

Un a-compte d'un an pris sur les ans qu'a vivre
Dieu veut bien nous preter; une feuille du livre
Tournee avec le doigt du temps;
Une scene nouvelle a rajouter au drame;
Un chapitre de plus au roman dont la trame
S'embrouille d'instants en instants;

Un autre pas de fait dans cette route morne
De la vie et du temps, dont la derniere borne
Proche ou lointaine est un tombeau,
Ou l'on ne peut poser le pied qu'il ne s'enfonce,
Ou de votre bonheur toujours a chaque ronce,
Derriere vous reste un lambeau.

Du haut de cette annee avec labeur gravie,
Me tournant vers ce moi qui n'est plus dans ma vie
Qu'un souvenir presque efface,
Avant qu'il ne se plonge au sein de l'ombre noire,
Je contemple un moment, des yeux de la memoire,
Le vaste horizon du passe.

Ainsi le voyageur, du haut de la colline,
Avant que tout a fait le versant qui s'incline
Ne les derobe a son regard,
Jette un dernier coup d'oeil sur les campagnes bleues
Qu'il vient de parcourir, comptant combien de lieues
Il a fait depuis son depart.

Mes ans evanouis a mes pieds se deploient
Comme une plaine obscure ou quelques points chatoient
D'un rayon de soleil frappes.
Sur les plans eloignes qu'un brouillard d'oubli cache
Une epoque, un detail nettement se detache
Et revit a mes yeux trompes.

Ce qui fut moi jadis m'apparait: silhouette
Qui ne ressemble plus au moi qu'elle repete;
Portrait sans modele aujourd'hui;
Spectre dont le cadavre est vivant; ombre morte
Que le passe ravit au present qu'il emporte,

Reflet dont le corps s'est enfui.

J'hesite en me voyant devant moi reparaitre;
Helas! et j'ai souvent peine a me reconnaitre
Sous ma figure d'autrefois.
Comme un homme qu'on met tout a coup en presence
De quelque ancien ami dont l'age et dont l'absence
Ont change les traits et la voix.

Tant de choses depuis, par cette pauvre tete,
Ont passe; dans cette ame et ce coeur de poete,
Comme dans l'aire des aiglons,
Tant d'oeuvres que couva l'aile de ma pensee,
Se debattent heurtant leur coquille brisee,
Avec leurs ongles deja longs.

Je ne suis plus le meme, ame et corps tout differe,
Hors le nom, rien de moi n'est reste; mais qu'y faire?
Marcher en avant, oublier.
On ne peut sur le temps reprendre une minute,
Ni faire remonter un grain apres sa chute
Au fond du fatal sablier.

La tete de l'enfant n'est plus dans cette tete,
Maigre, decoloree, ainsi que me l'ont faite
L'etude austere et les soucis.
Vous n'en trouveriez rien sur ce front qui medite
Et dont quelque tourmente interieure agite
Comme deux serpents les sourcils.

Ma joue etait sans plis, toute rose, et ma levre
Aux coins toujours arques, riait; jamais la fievre
N'en avait noirci le corail.
Mes yeux, vierges de pleurs, avaient des etincelles
Qu'ils n'ont plus maintenant, et leurs claires prunelles,
Doublaient le ciel dans leur email.

Mon coeur avait mon age, il ignorait la vie,
Aucune illusion, amerement ravie,
Jeune, ne l'avait rendu vieux;
Il s'epanouissait a toute chose belle,
Et dans cette existence encor pour lui nouvelle,
Le mal etait bien, le bien mieux.

Ma poesie, enfant a la grace ingenue,
Les cheveux denoues, sans corset, jambe nue,
Un brin de folle avoine en main
Avec son collier fait de perles de rosee,
Sa robe prismatique au soleil irisee,
Allait chantant par le chemin.

Et puis l'age est venu qui donne la science,
J'ai lu Werther, Rene son frere d'alliance;
Ces livres, vrais poisons du coeur,
Qui deflorent la vie et nous degoutent d'elle,
Dont chaque mot vous porte une atteinte mortelle;
Byron et son don Juan moqueur.

Ce fut un dur reveil, ayant vu que les songes

Dont je m'etais berce n'etaient que des mensonges,
  Les croyances, des hochets creux.
Je cherchai la gangrene au fond de toute et comme
Je la trouvai toujours, je pris en haine l'homme
  Et je devins bien malheureux.

La pensee et la forme ont passe comme un reve;
Mais que fait donc le temps de ce qu'il nous enleve?
  Dans quel coin du chaos met-il
Ces aspects oublies comme l'habit qu'on change,
Tous ces moi du meme homme, et quel royaume etrange
  Leur sert de patrie ou d'exil?

Dieu seul peut le savoir, c'est un profond mystere;
Nous le saurons peut-etre a la fin, car la terre
  Que la pioche jette au cercueil
Avec sa sombre voix explique bien des choses,
Des effets, dans la tombe, on comprend mieux les causes.
  L'eternite commence au seuil.

L'on voit... mais veuillez bien me pardonner, madame,
De vous entretenir de tout cela. Mon ame,
  Ainsi qu'un vase trop rempli,
Deborde, laissant choir mille vagues pensees,
Et ces ressouvenirs d'illusions passees,
  Rembrunissent mon front pali.

Eh! que vous fait cela, dites-vous, tete folle,
De vous inquieter d'une ombre qui s'envole?
  Pourquoi donc vouloir retenir
Comme un enfant mutin sa mere par la robe,
Ce passe qui s'en va? de ce qu'il vous derobe,
  Consolez-vous par l'avenir.

Regardez; devant vous l'horizon est immense,
C'est l'aube de la vie et votre jour commence;
  Le ciel est bleu, le soleil luit.
La route de ce monde est pour vous une allee
Comme celle d'un parc, pleine d'ombre et sablee;
  Marchez ou le temps vous conduit.

Que voulez-vous de plus, tout vous rit, l'on vous aime:
Oh! vous avez raison, je me le dis moi-meme,
  L'avenir devrait m'etre cher;
Mais c'est en vain, helas! que votre voix m'exhorte;
Je reve, et mon baiser a votre front avorte,
  Et je me sens le coeur amer.

LA CHANSON DE MIGNON.

Ange de poesie, o vierge blanche et blonde,
Tu me veux donc quitter et courir par le monde;
Toi, qui, voyant passer du seuil de la maison
Les nuages du soir sur le rouge horizon,

Contente d'admirer leurs beaux reflets de cuivre,
Ne t'es jamais surprise a les desirer suivre;
Toi, meme au ciel d'ete, par le jour le plus bleu,
Frileuse Cendrillon, tapie au coin du feu,
Quel grand desir te prend, o ma folle hirondelle!
D'abandonner le nid et de deployer l'aile.

Ah! restons tous les deux pres du foyer assis,
Restons, je te ferai, petite, des recits,
Des contes merveilleux, a tenir ton oreille
Ouverte avec ton oeil tout le temps de la veille.

Le vent rale et se plaint comme un agonisant;
Le dogue reveille hurle au bruit du passant;
Il fait froid: c'est l'hiver; la grele a grand bruit fouette
Les carreaux palpitants; la rauque girouette,
Comme un hibou criaille au bord du toit pointu.
Ou veux-tu donc aller?

O mon maitre, sais-tu,
La chanson que Mignon chante a Wilhem dans Goethe:

"Ne la connais-tu pas la terre du poete,
La terre du soleil ou le citron murit,
Ou l'orange aux tons d'or dans les feuilles sourit;
C'est la, maitre, c'est la qu'il faut mourir et vivre,
C'est la qu'il faut aller, c'est la qu'il faut me suivre,

"Restons, enfant, restons: ce beau ciel toujours bleu,
Cette terre sans ombre et ce soleil de feu,
Bruleraient ta peau blanche et ta chair diaphane.
La pale violette au vent d'ete se fane;
Il lui faut la rosee et le gazon epais,
L'ombre de quelque saule, au bord d'un ruisseau frais.
C'est une fleur du nord, et telle est sa nature.
Fille du nord comme elle, o frele creature!
Que ferais-tu la-bas sur le sol etranger?
Ah! la patrie est belle et l'on perd a changer.
Crois-moi, garde ton reve.

"Italie! Italie!
Si riche et si doree; oh! comme ils t'ont salie!
Les pieds des nations ont battu tes chemins;
Leur contact a lime tes vieux angles romains,
Les faux dilettanti s'erigeant en artistes,
Les milords ennuyes et les rimeurs touristes,
Les petits lords Byrons fondent de toutes parts
Sur ton cadavre a terre, o mere de Cesars;
Ils s'en vont mesurant la colonne et l'arcade;
L'un se pame au rocher et l'autre a la cascade:
Ce sont, a chaque pas, des admirations,
Des yeux leves en l'air et des contorsions:
Au moindre bloc informe et devore de mousse,
Au moindre pan de mur ou le lentisque pousse,
On pleure d'aise, on tombe en des ravissements
A faire de pitie rire les monuments.
L'un avec son lorgnon collant le nez aux fresques,
Tache de trouver beaux tes damnes gigantesques,
O pauvre Michel-Ange, et cherche en son cahier

Pour savoir si c'est la qu'il doit s'extasier;
L'autre, plus amateur de ruines antiques,
Ne reve que frontons, corniches et portiques,
Baise chaque pave de la Via-Lata,
Ne croit qu'en Jupiter et jure par Vesta.
De mots italiens fardant leurs rimes blemes,
Ceux-ci vont arrangeant leur voyage en poemes,
Et sur de grands tableaux font de petits sonnets:
Artistes et dandies, roturiers, baronnets,
Chacun te tire aux dents, belle Italie antique,
Afin de remporter un pan de ta tunique!

"Restons, car au retour on court risque souvent
De ne retrouver plus son vieux pere vivant,
Et votre chien vous mord ne sachant plus connaitre
Dans l'etranger bruni celui qui fut son maitre:
Les coeurs qui vous etaient ouverts se sont fermes,
D'autres en ont la clef, et dans vos mieux aimes,
Il ne reste de vous qu'un vain nom qui s'efface.
Lorsque vous revenez vous n'avez plus de place:
Le monde ou vous viviez s'est arrange sans vous,
Et l'on a divise votre part entre tous.
Vous etes comme un mort qu'on croit au cimetiere,
Et qui, rompant un soir le linceul et la biere,
Retourne a sa maison croyant trouver encor
Sa femme tout en pleurs et son coffre plein d'or;
Mais sa femme a deja comble la place vide,
Et son or est aux mains d'un heritier avide;
Ses amis sont changes, en sorte que le mort
Voyant qu'il a mal fait et qu'il est dans son tort,
Ne demandera plus qu'a rentrer sous la terre
Pour dormir sans reveil dans son lit solitaire.
C'est le monde. Le coeur de l'homme est plein d'oubli:
C'est une eau qui remue et ne garde aucun pli.
L'herbe pousse moins vite aux pierres de la tombe
Qu'un autre amour dans l'ame, et la larme qui tombe
N'est pas sechee encor, que la bouche sourit,
Et qu'aux pages du coeur un autre nom s'ecrit.

"Restons pour etre aimes, et pour qu'on se souvienne
Que nous sommes au monde; il n'est amour qui tienne
Contre une longue absence: oh! malheur aux absents!
Les absents sont des morts et comme eux impuissants,
Des qu'aux yeux bien aimes votre vue est ravie,
Rien ne reste de vous qui prouve votre vie;
Des que l'on n'entend plus le son de votre voix,
Que l'on ne peut sentir le toucher de vos doigts,
Vous etes mort; vos traits se troublent et s'effacent
Au fond de la memoire et d'autres les remplacent.
Pour qu'on lui soit fidele il faut que le ramier
Ne quitte pas le nid et vive au colombier.
Restons au colombier. Apres tout, notre France
Vaut bien ton Italie, et, comme dans Florence,
Rome, Naple ou Venise, on peut trouver ici
De beaux palais a voir et des tableaux aussi.
Nous avons des donjons, de vieilles cathedrales
Aussi haut que Saint-Pierre, elevant leurs spirales;
Notre-Dame, tendant ses deux grands bras en croix,
Saint Severin, dardant sa fleche entre les toits,

Et la Sainte-Chapelle aux minarets mauresques,
Et Saint-Jacques, hurlant sous ses monstres grotesques;
Nous avons de grands bois et des oiseaux chanteurs,
Des fleurs embaumant l'air de divines senteurs,
Des ruisseaux babillards dans de belles prairies,
Ou l'on peut suivre en paix ses cheres reveries;
Nous avons, nous aussi, des fruits blonds comme miel,
Des archipels d'argent aux flots de notre ciel;
Et, ce qui ne se trouve en aucun lieu du monde,
Ce qui vaut mieux que tout, o belle vagabonde,
Le foyer domestique, ineffable en douceurs,
Avec la mere au coin et les petites soeurs,
Et le chat familier qui se joue et se roule,
Et pour hater le temps, quand goutte a goutte il coule,
Quelques anciens amis causant de vers et d'art,
Qui viennent de bonne heure et ne s'en vont que tard."

ROMANCE.

I.

Au pays ou se fait la guerre,
Mon bel ami s'en est alle;
Il semble a mon coeur desole
Qu'il ne reste que moi sur terre!
En partant, au baiser d'adieu,
Il m'a pris mon ame a ma bouche.
Qui le tient si longtemps? mon Dieu!
Voila le soleil qui se couche,
Et moi, toute seule en ma tour,
J'attends encore son retour.

II.

Les pigeons, sur le toit, roucoulent,
Roucoulent amoureusement,
Avec un son triste et charmant;
Les eaux sous les grands saules coulent.
Je me sens tout pres de pleurer;
Mon coeur comme un lis plein s'epanche
Et je n'ose plus esperer.
Voici briller la lune blanche,
Et moi, toute seule en ma tour,
J'attends encore son retour.

III.

Quelqu'un monte a grands pas la rampe,
Serait-ce lui, mon doux amant?
Ce n'est pas lui, mais seulement
Mon petit page avec ma lampe.
Vents du soir, volez, dites-lui
Qu'il est ma pensee et mon reve,
Toute ma joie et mon ennui.
Voici que l'aurore se leve,
Et moi, toute seule en ma tour,
J'attends encore son retour.

LE SPECTRE DE LA ROSE.

Souleve ta paupiere close
Qu'effleure un songe virginal,
Je suis le spectre d'une rose
Que tu portais hier au bal.
Tu me pris encore emperlee
Des pleurs d'argent de l'arrosoir,
Et parmi la fete etoilee
Tu me promenas tout le soir.

O toi, qui de ma mort fus cause,
Sans que tu puisses le chasser,
Toutes les nuits mon spectre rose
A ton chevet viendra danser:
Mais ne crains rien, je ne reclame
Ni messe ni De Profundis;
Ce leger parfum est mon ame,
Et j'arrive du paradis.

Mon destin fut digne d'envie;
Pour avoir un trepas si beau,
Plus d'un aurait donne sa vie,
Car j'ai ta gorge pour tombeau,
Et sur l'albatre ou je repose
Un poete, avec un baiser,
Ecrivit: Ci-git une rose
Que tous les rois vont jalouser.

LAMENTO.

LA CHANSON DU PECHEUR.

Ma belle amie est morte,
Je pleurerai toujours;
Sous la tombe elle emporte
Mon ame et mes amours.
Dans le ciel, sans m'attendre,

Elle s'en retourna;
L'ange qui l'emmena
Ne voulut pas me prendre.
Que mon sort est amer;
Ah, sans amour, s'en aller sur la mer!

La blanche creature
Est couchee au cercueil;
Comme dans la nature
Tout me parait en deuil!
La colombe oubliee,
Pleure et songe a l'absent,
Mon ame pleure et sent
Qu'elle est depareillee.
Que mon sort est amer;
Ah, sans amour, s'en aller sur la mer!

Sur moi la nuit immense
S'etend comme un linceul;
Je chante ma romance
Que le ciel entend seul.
Ah! comme elle etait belle
Et comme je l'aimais!
Je n'aimerai jamais
Une femme autant qu'elle.
Que mon sort est amer;
Ah, sans amour, s'en aller sur la mer!

DEDAIN.

Une pitie me prend quand a part moi je songe
A cette ambition terrible qui nous ronge,
De faire parmi tous reluire notre nom,
De ne voir s'elever par-dessus nous personne,
D'avoir vivant encor le nimbe et la couronne,
D'etre salue grand comme Goethe ou Byron.

C'est la le grand souci qui tous, tant que nous sommes,
Dans cet age mauvais, austeres jeunes hommes,
Nous fait le teint livide et nous cave les yeux;
La passion du beau nous tient et nous tourmente,
La seve sans issue au fond de nous fermente,
Et de ceux d'aujourd'hui bien peu deviendront vieux.

De ces freles enfants, la terreur de leur mere,
Qui s'epuisent en vain a suivre leur chimere,
Combien deja sont morts, combien encor mourront!
Combien au beau moment, gloire, o froide statue,
Gloire que nous aimons et dont l'amour nous tue,
Pales, sur ton epaule, ont incline le front!

Ah! chercher sans trouver et suer sur un livre,
Travailler, oublier d'etre heureux et de vivre;
Ne pas avoir une heure a dormir au soleil;
A courir dans les bois sans arriere-pensee,

Gemir d'une minute au plaisir depensee,
Et faner dans sa fleur son beau printemps vermeil!

Jeter son ame au vent et semer sans qu'on sache
Si le grain sortira du sillon qui le cache,
Et si jamais l'ete dorera le ble vert;
Faire comme ces vieux qui vont plantant des arbres,
Entassant des tresors et rassemblant des marbres,
Sans songer qu'un tombeau sous leurs pieds est ouvert.

Et pourtant chacun n'a que sa vie en ce monde,
Et pourtant du cercueil la nuit est bien profonde,
Ni lune, ni soleil: c'est un sommeil bien long;
Le lit est dur et froid; les larmes que l'on verse
La terre les boit vite; et pas une ne perce,
Pour arriver a vous, le suaire et le plomb.

Dieu nous comble de biens, notre mere nature
Rit amoureusement a chaque creature;
Le spectacle du ciel est admirable a voir;
La nuit a des splendeurs qui n'ont pas de pareilles;
Des vents tout parfumes nous chantent aux oreilles;
Vivre est doux, et pour vivre il ne faut que vouloir.

Pourquoi ne vouloir pas? pourquoi? pour que l'on dise
Quand vous passez: "C'est lui." Pour que dans une eglise,
Saint-Denis, Westminster, sous un pave noirci,
On vous couche a cote de rois que le ver mange,
N'ayant pour vous pleurer qu'une figure d'ange
Et cette inscription: "Un grand homme est ici."

CE MONDE-CI ET L'AUTRE.

Vos premieres saisons a peine sont ecloses,
Enfant, et vous avez deja vu plus de choses
Qu'un vieillard qui trebuche au seuil de son tombeau;
Tout ce que la nature a de grand et de beau,
Tout ce que Dieu nous fit de sublimes spectacles,
Les deux mondes ensemble avec tout leurs miracles:
Que n'avez-vous pas vu? les montagnes, la mer,
La neige et les palmiers, le printemps et l'hiver,
L'Europe decrepite et la jeune Amerique:
Car votre peau cuivree aux ardeurs du tropique,
Sous le soleil en flamme et les cieux toujours bleus,
S'est faite presque blanche a nos etes frileux.
Votre enfance joyeuse, a passe comme un reve
Dans la verte savane et sur la blonde greve;
Le vent vous apportait des parfums inconnus;
Le sauvage Ocean baisait vos beaux pieds nus,
Et comme une nourrice, au seuil de sa demeure,
Chante et jette un hochet au nouveau-ne qui pleure,
Quand il vous voyait triste, il poussait devant vous
Ses coquilles de moire et son murmure doux.
Pour vous laisser passer, jam-roses et lianes
Ecartaient dans les bois leurs rideaux diaphanes;

Les tamaniers en fleurs vous pretaient des abris;
Vous aviez pour jouer des nids de colibris;
Les papillons dores vous eventaient de l'aile,
L'oiseau-mouche valsait avec la demoiselle;
Les magnolias penchaient la tete en souriant;
La fontaine au flot clair s'en allait babillant;
Les bengalis coquets, se mirant a son onde,
Vous chantaient leur romance, et, seule et vagabonde,
Vous marchiez sans savoir par les petits chemins,
Un refrain a la bouche et des fleurs dans les mains!
Aux heures du midi, nonchalante creole,
Vous aviez le hamac et la sieste espagnole,
Et la bonne negresse aux dents blanches qui rit,
Chassant les moucherons d'aupres de votre lit.
Vous aviez tous les biens, heureuse creature,
La belle liberte dans la belle nature:
Et puis un grand desir d'inconnu vous a pris,
Vous avez voulu voir et la France et Paris;
La brise a du vaisseau fait onder la banniere,
Le vieux monstre Ocean, secouant sa criniere,
Et courbant devant vous sa tete de lion
Sur son epaule bleue avec soumission,
Vous a jusques aux bords de la France vantee,
Sans rugir une fois, fidelement portee.
Apres celles de Dieu les merveilles de l'art
Ont etonne votre ame avec votre regard.
Vous avez vu nos tours, nos palais, nos eglises,
Nos monuments tout noirs et nos coupoles grises,
Nos beaux jardins royaux, ou, de Grece venus,
Etrangers comme vous, frissonnent les dieux nus,
Notre ciel morne et froid, notre horizon de brume,
Ou chaque maison dresse une gueule qui fume.
Quel spectacle pour vous, o fille du soleil!
Vous toute brune encor de son baiser vermeil.
La pluie a ruissele sur vos vitres jaunies,
Et triste entre vos soeurs au foyer reunies,
En entendant pleurer les buches dans le feu,
Vous avez regrette l'Amerique au ciel bleu,
Et la mer amoureuse avec ses tiedes lames,
Qui se brodent d'argent et chantent sous les rames;
Les beaux lataniers verts, les palmiers chevelus,
Les mangliers trainant leurs bras irresolus;
Toute cette nature orientale et chaude,
Ou chaque herbe flamboie et semble une emeraude,
Et vous avez souffert, votre coeur a saigne,
Vos yeux se sont leves vers ce ciel gris, baigne
D'une vapeur etrange et d'un brouillard de houille;
Vers ces arbres charges d'un feuillage de rouille,
Et vous avez compris, pale fleur du desert,
Que loin du sol natal votre arome se perd,
Qu'il vous faut le soleil et la blanche rosee
Dont vous etiez la-bas toute jeune arrosee;
Les baisers parfumes des brises de la mer,
La place libre au ciel, l'espace et le grand air,
Et pour s'y renouer, l'hymne saint des poetes,
Au fond de vous trouva des fibres toutes pretes;
Au choeur melodieux votre voix put s'unir;
Le prisme du regret dorant le souvenir
De cent petits details, de mille circonstances,

Les vers naissaient en foule et se groupaient par stances.
Chaque larme furtive echappee a vos yeux
Se condensait en perle, en joyau precieux;
Dans le rhythme profond, votre jeune pensee
Brillait plus savamment, chaque jour enchassee;
Vous avez penetre les mysteres de l'art;
Aussi, tout eploree, avant votre depart,
Pour vous baiser au front, la belle poesie
Vous a parmi vos soeurs avec amour choisie:
Pour dire votre coeur vous avez une voix,
Entre deux univers Dieu vous laissait le choix;
Vous avez pris de l'un, heureux sort que le votre!
De quoi vous faire aimer et regretter dans l'autre.

VERSAILLES.

SONNET.

Versailles, tu n'es plus qu'un spectre de cite;
Comme Venise au fond de son Adriatique,
Tu traines lentement ton corps paralytique,
Chancelant sous le poids de ton manteau sculpte.

Quel appauvrissement, quelle caducite!
Tu n'es que surannee et tu n'es pas antique,
Et nulle herbe pieuse, au long de ton portique,
Ne grimpe pour voiler ta pale nudite.

Comme une delaissee a l'ecart, sous ton arbre,
Sur ton sein douloureux, croisant tes bras de marbre,
Tu guettes le retour de ton royal amant.

Le rival du soleil dort sous son monument;
Les eaux de tes jardins a jamais se sont tues,
Et tu n'auras bientot qu'un peuple de statues.

LA CARAVANE.

SONNET.

La caravane humaine au Zaharah du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va trainant le pied, brulee aux feux du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.

Le grand lion rugit et la tempete gronde;
A l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour;

La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour,
Qui traverse le ciel cherchant sa proie immonde.

L'on avance toujours et voici que l'on voit
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt,
C'est un bois de cypres, seme de blanches pierres.

Dieu, pour vous reposer, dans le desert du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetieres.
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.

DESTINEE.

SONNET.

Comme la vie est faite, et que le train du monde
Nous pousse aveuglement en des chemins divers;
Pareil au juif maudit, l'un, par tout l'univers,
Promene sans repos sa course vagabonde;

L'autre, vrai docteur Faust, baigne d'ombre profonde,
Aupres de sa croisee etroite, a carreaux verts,
Poursuit de son fauteuil quelques reves amers,
Et dans l'ame sans fond laisse filer la sonde.

Eh bien! celui qui court sur la terre, etait ne
Pour vivre au coin du feu; le foyer, la famille,
C'etait son voeu; mais Dieu ne l'a pas couronne.

Et l'autre, qui n'a vu du ciel que ce qui brille
Par le trou du volet, etait le voyageur;
Ils ont passe tous deux a cote du bonheur.

NOTRE-DAME.

I.

Las de ce calme plat ou d'avance fanees,
Comme une eau qui s'endort, croupissent nos annees;
Las d'etouffer ma vie en un salon etroit,
Avec de jeunes fats et des femmes frivoles,
Echangeant sans profit de banales paroles;
Las de toucher toujours mon horizon du doigt.

Pour me refaire au grand et me relargir l'ame,
Ton livre dans ma poche, aux tours de Notre-Dame;
    Je suis alle souvent, Victor,

A huit heures, l'ete, quand le soleil se couche,
Et que son disque fauve, au bord des toits qu'il touche,
    Flotte comme un gros ballon d'or.

Tout chatoie et reluit; le peintre et le poete
Trouvent la des couleurs pour charger leur palette,
Et des tableaux ardents a vous bruler les yeux;
Ce ne sont que saphirs, cornalines, opales,
Tons a faire trouver Rubens et Titien pales;
Ithuriel repand son ecrin dans les cieux.

Cathedrales de brume aux arches fantastiques;
Montagnes de vapeurs, colonnades, portiques,
    Par la glace de l'eau doubles,
La brise qui s'en joue et dechire leurs franges,
Imprime, en les roulant, mille formes etranges
    Aux nuages echeveles.

Comme, pour son bonsoir, d'une plus riche teinte,
Le jour qui fuit revet la cathedrale sainte,
Ebauchee a grands traits a l'horizon de feu;
Et les jumelles tours, ces cantiques de pierre,
Semblent les deux grands bras que la ville en priere,
Avant de s'endormir, eleve vers son Dieu.

Ainsi que sa patronne, a sa tete gothique,
La vieille eglise attache une gloire mystique
    Faite avec les splendeurs du soir;
Les roses des vitraux, en rouges etincelles,
S'ecaillent brusquement, et comme des prunelles,
    S'ouvrent toutes rondes pour voir.

La nef epanouie, entre ses cotes minces,
Semble un crabe geant faisant mouvoir ses pinces,
Une araignee enorme, ainsi que des reseaux,
Jetant au front des tours, au flanc noir des murailles,
En fils aeriens, en delicates mailles,
Ses tulles de granit, ses dentelles d'arceaux.

Aux losanges de plomb du vitrail diaphane,
Plus frais que les jardins d'Alcine ou de Morgane,
    Sous un chaud baiser de soleil,
Bizarrement peuples de monstres heraldiques,
Eclosent tout d'un coup cent parterres magiques
    Aux fleurs d'azur et de vermeil.

Legendes d'autrefois, merveilleuses histoires
Ecrites dans la pierre, enfers et purgatoires,
Devotement tailles par de naifs ciseaux;
Piedestaux du portail, qui pleurent leurs statues,
Par les hommes et non par le temps abattues,
Licornes, loups-garous, chimeriques oiseaux,

Dogues hurlant au bout des gouttieres; tarasques,
Guivres et basilics, dragons et nains fantasques,
    Chevaliers vainqueurs de geants,
Faisceaux de piliers lourds, gerbes de colonnettes,
Myriades de saints roules en collerettes,
    Autour des trois porches beants.

Lancettes, pendentifs, ogives, trefles greles
Ou l'arabesque folle accroche ses dentelles
Et son orfevrerie, ouvree a grand travail;
Pignons troues a jour, fleches dechiquetees,
Aiguilles de corbeaux et d'anges surmontees,
La cathedrale luit comme un bijou d'email!

II.

Mais qu'est-ce que cela? lorsque l'on a dans l'ombre
Suivi l'escalier svelte aux spirales sans nombre
    Et qu'on revoit enfin le bleu,
Le vide par-dessus et par-dessous l'abime,
Une crainte vous prend, un vertige sublime
    A se sentir si pres de Dieu!

Ainsi que sous l'oiseau qui s'y perche, une branche
Sous vos pieds qu'elle fuit, la tour frissonne et penche,
Le ciel ivre chancelle et valse autour de vous;
L'abime ouvre sa gueule, et l'esprit du vertige,
Vous fouettant de son aile en ricanant voltige
Et fait au front des tours trembler les garde-fous,

Les combles anguleux, avec leurs girouettes,
Decoupent, en passant, d'etranges silhouettes
    Au fond de votre oeil ebloui,
Et dans le gouffre immense ou le corbeau tournoie,
Bete apocalyptique, en se tordant aboie,
    Paris eclatant, inoui!

Oh! le coeur vous en bat, dominer de ce faite,
Soi, chetif et petit, une ville ainsi faite;
Pouvoir, d'un seul regard, embrasser ce grand tout,
Debout, la-haut, plus pres du ciel que de la terre,
Comme l'aigle planant, voir au sein du cratere,
Loin, bien loin, la fumee et la lave qui bout!

De la rampe, ou le vent, par les trefles arabes,
En se jouant, redit les dernieres syllabes
    De l'hosanna du seraphin;
Voir s'agiter la-bas, parmi les brumes vagues,
Cette mer de maisons dont les toits sont les vagues;
    L'entendre murmurer sans fin;

Que c'est grand! que c'est beau! les freles cheminees,
De leurs turbans fumeux en tout temps couronnees,
Sur le ciel de safran tracent leurs profils noirs,
Et la lumiere oblique, aux aretes hardies,
Jetant de tous cotes de riches incendies
Dans la moire du fleuve enchasse cent miroirs.

Comme en un bal joyeux, un sein de jeune fille,
Aux lueurs des flambeaux s'illumine et scintille
    Sous les bijoux et les atours;
Aux lueurs du couchant, l'eau s'allume, et la Seine

Berce plus de joyaux, certes, que jamais reine
N'en porte a son col les grands jours.

Des aiguilles, des tours, des coupoles, des domes
Dont les fronts ardoises luisent comme des heaumes,
Des murs ecarteles d'ombre et de clair, des toits
De toutes les couleurs, des resilles de rues,
Des palais etouffes, ou, comme des verrues,
S'accrochent des etaux et des bouges etroits!

Ici, la, devant vous, derriere, a droite, a gauche,
Des maisons! des maisons! le soir vous en ebauche
Cent mille avec un trait de feu!
Sous le meme horizon, Tyr, Babylone et Rome,
Prodigieux amas, chaos fait de main d'homme,
Qu'on pourrait croire fait par Dieu!

III.

Et cependant, si beau que soit, o Notre-Dame,
Paris ainsi vetu de sa robe de flamme,
Il ne l'est seulement que du haut de tes tours.
Quand on est descendu tout se metamorphose,
Tout s'affaisse et s'eteint, plus rien de grandiose,
Plus rien, excepte toi, qu'on admire toujours.

Car les anges du ciel, du reflet de leurs ailes,
Dorent de tes murs noirs les ombres solennelles,
Et le Seigneur habite en toi.
Monde de poesie, en ce monde de prose,
A ta vue, on se sent battre au coeur quelque chose;
L'on est pieux et plein de foi!

Aux caresses du soir, dont l'or te damasquine,
Quand tu brilles au fond de ta place mesquine,
Comme sous un dais pourpre un immense ostensoir;
A regarder d'en bas ce sublime spectacle,
On croit qu'entre tes tours, par un soudain miracle,
Dans le triangle saint Dieu se va faire voir.

Comme nos monuments a tournure bourgeoise
Se font petits devant ta majeste gauloise,
Gigantesque soeur de Babel,
Pres de toi, tout la-haut, nul dome, nulle aiguille,
Les faites les plus fiers ne vont qu'a ta cheville,
Et, ton vieux chef heurte le ciel.

Qui pourrait preferer, dans son gout pedantesque,
Aux plis graves et droits de ta robe Dantesque,
Ces pauvres ordres grecs qui se meurent de froid,
Ces pantheons batards, decalques dans l'ecole,
Antique friperie empruntee a Vignole,
Et, dont aucun dehors ne sait se tenir droit.

O vous! macons du siecle, architectes athees,
Cervelles, dans un moule uniforme jetees,

Gens de la regle et du compas;
Batissez des boudoirs pour des agents de change,
Et des huttes de platre a des hommes de fange;
Mais des maisons pour Dieu, non pas!

Parmi les palais neufs, les portiques profanes,
Les parthenons coquets, eglises courtisanes,
Avec leurs frontons grecs sur leurs piliers latins,
Les maisons sans pudeur de la ville paienne;
On dirait, a te voir, Notre-Dame chretienne,
Une matrone chaste au milieu de catins!

MAGDALENA.

J'entrai dernierement dans une vieille eglise;
La nef etait deserte, et sur la dalle grise,
Les feux du soir, passant par les vitraux dores,
Voltigeaient et dansaient, ardemment colores.
Comme je m'en allais, visitant les chapelles,
Avec tous leurs festons et toutes leurs dentelles,
Dans un coin du jube j'apercus un tableau
Representant un Christ qui me parut tres-beau.
On y voyait saint Jean, Madeleine et la Vierge;
Leurs chairs, d'un ton pareil a la cire de cierge,
Les faisaient ressembler, sur le fond sombre et noir,
A ces fantomes blancs qui se dressent le soir,
Et vont croisant les bras sous leurs draps mortuaires;
Leurs robes a plis droits, ainsi que des suaires,
S'allongeaient tout d'un jet de leur nuque a leurs pieds;
Ainsi faits, l'on eut dit qu'ils fussent copies
Dans le campo-Santo sur quelque fresque antique,
D'un vieux maitre Pisan, artiste catholique,
Tant l'on voyait reluire autour de leur beaute,
Le nimbe rayonnant de la mysticite,
Et tant l'on respirait dans leur humble attitude,
Les parfums onctueux de la beatitude.

Sans doute que c'etait l'oeuvre d'un Allemand,
D'un eleve d'Holbein, mort bien obscurement,
A vingt ans, de misere et de melancolie,
Dans quelque bourg de Flandre, au retour d'Italie;
Car ses tetes semblaient, avec leur blanche chair,
Un reve de soleil par une nuit d'hiver.

Je restai bien longtemps dans la meme posture,
Pensif, a contempler cette pale peinture;
Je regardais le Christ sur son infame bois,
Pour embrasser le monde, ouvrant les bras en croix;
Ses pieds meurtris et bleus et ses deux mains clouees,
Ses chairs, par les bourreaux, a coups de fouets trouees,
La blessure livide et beante a son flanc;
Son front d'ivoire ou perle une sueur de sang;
Son corps blafard, raye par des lignes vermeilles,
Me faisaient naitre au coeur des pities nompareilles,
Et mes yeux debordaient en des ruisseaux de pleurs,

Comme dut en verser la Mere de Douleurs.
Dans l'outremer du ciel les cherubins fideles,
Se lamentaient en choeur, la face sous leurs ailes,
Et l'un d'eux recueillait, un ciboire a la main,
Le pur sang de la plaie ou boit le genre humain;
La sainte vierge, au bas, regardait: pauvre mere
Son divin fils en proie a l'agonie amere;
Madeleine et saint Jean, sous les bras de la croix
Mornes, echeveles, sans soupirs et sans voix,
Plus degouttants de pleurs qu'apres la pluie un arbre,
Etaient debout, pareils a des piliers de marbre.

C'etait, certe, un spectacle a faire reflechir,
Et je sentis mon cou, comme un roseau, flechir
Sous le vent que faisait l'aile de ma pensee,
Avec le chant du soir, vers le ciel elancee.
Je croisai gravement mes deux bras sur mon sein,
Et je pris mon menton dans le creux de ma main,
Et je me dis: "O Christ! tes douleurs sont trop vives;
Apres ton agonie au jardin des Olives,
Il fallait remonter pres de ton pere, au ciel,
Et nous laisser a nous l'eponge avec le fiel;
Les clous percent ta chair, et les fleurons d'epines
Entrent profondement dans tes tempes divines.
Tu vas mourir, toi, Dieu, comme un homme. La mort
Recule epouvantee a ce sublime effort;
Elle a peur de sa proie, elle hesite a la prendre,
Sachant qu'apres trois jours il la lui faudra rendre,
Et qu'un ange viendra, qui, radieux et beau,
Levera de ses mains la pierre du tombeau;
Mais tu n'en as pas moins souffert ton agonie,
Adorable victime entre toutes benie;
Mais tu n'en a pas moins avec les deux voleurs,
Etendu tes deux bras sur l'arbre de douleurs.

O rigoureux destin! une pareille vie,
D'une pareille mort si promptement suivie!
Pour tant de maux soufferts, tant d'absynthe et de fiel,
Ou donc est le bonheur, le vin doux et le miel?
La parole d'amour pour compenser l'injure,
Et la bouche qui donne un baiser par blessure?
Dieu lui-meme a besoin quand il est blaspheme,
Pour nous benir encor de se sentir aime,
Et tu n'as pas, Jesus, traverse cette terre,
N'ayant jamais presse sur ton coeur solitaire
Un coeur sincere et pur, et fait ce long chemin
Sans avoir une epaule ou reposer ta main,
Sans une ame choisie ou repandre avec flamme
Tous les tresors d'amour enfermes dans ton ame.

Ne vous alarmez pas, esprits religieux,
Car l'inspiration descend toujours des cieux,
Et mon ange gardien, quand vint cette pensee,
De son bouclier d'or ne l'a pas repoussee.
C'est l'heure de l'extase ou Dieu se laisse voir,
L'Angelus eplore tinte aux cloches du soir;
Comme aux bras de l'amant, une vierge pamee,
L'encensoir d'or exhale une haleine embaumee;
La voix du jour s'eteint, les reflets des vitraux,

Comme des feux follets, passent sur les tombeaux,
Et l'on entend courir, sous les ogives freles,
Un bruit confus de voix et de battements d'ailes;
La foi descend des cieux avec l'obscurite;
L'orgue vibre; l'echo repond: Eternite!
Et la blanche statue, en sa couche de pierre,
Rapproche ses deux mains et se met en priere.
Comme un captif, brisant les portes du cachot,
L'ame du corps s'echappe et s'elance si haut,
Qu'elle heurte, en son vol, au detour d'un nuage,
L'etoile echevelee et l'archange en voyage;
Tandis que la raison, avec son pied boiteux,
La regarde d'en-bas se perdre dans les cieux.
C'est a cette heure-la que les divins poetes,
Sentent grandir leur front et deviennent prophetes.

O mystere d'amour! o mystere profond!
Abime inexplicable ou l'esprit se confond;
Qui de nous osera, philosophe ou poete,
Dans cette sombre nuit plonger avant la tete?
Quelle langue assez haute et quel coeur assez pur,
Pour chanter dignement tout ce poeme obscur?
Qui donc ecartera l'aile blanche et doree,
Dont un ange abritait cette amour ignoree?
Qui nous dira le nom de cette autre Eloa?
Et quelle ame, o Jesus, a t'aimer se voua?

Murs de Jerusalem, venerables decombres,
Vous qui les avez vus et couverts de vos ombres,
O palmiers du Carmel! o cedres du Liban!
Apprenez-nous qui donc il aimait mieux que Jean?
Si vos troncs vermoulus et si vos tours minees,
Dans leur echo fidele, ont, depuis tant d'annees,
Parmi les souvenirs des choses d'autrefois,
Conserve leur memoire et le son de leur voix;
Parlez et dites-nous, o forets! o ruines!
Tout ce que vous savez de ces amours divines!
Dites quels purs eclairs dans leurs yeux reluisaient,
Et quels soupirs ardents de leurs coeurs s'elancaient!
Et toi, Jourdain, reponds, sous les berceaux de palmes,
Quand la lune trempait ses pieds dans tes eaux calmes,
Et que le ciel semait sa face de plus d'yeux,
Que n'en traine apres lui le paon tout radieux;
Ne les as-tu pas vus sur les fleurs et les mousses,
Glisser en se parlant avec des voix plus douces
Que les roucoulements des colombes de mai,
Que le premier aveu de celle que j'aimai;
Et dans un pur baiser, symbole du mystere,
Unir la terre au ciel et le ciel a la terre.

Les echos sont muets, et le flot du Jourdain
Murmure sans repondre et passe avec dedain;
Les morts de Josaphat, troubles dans leur silence,
Se tournent sur leur couche, et le vent frais balance
Au milieu des parfums dans les bras du palmier,
Le chant du rossignol et le nid du ramier.

Frere, mais voyez donc comme la Madeleine
Laisse sur son col blanc couler a flots d'ebene

Ses longs cheveux en pleurs, et comme ses beaux yeux,
Melancoliquement, se tournent vers les cieux!
Qu'elle est belle! Jamais, depuis Eve la blonde,
Une telle beaute n'apparut sur le monde;
Son front est si charmant, son regard est si doux,
Que l'ange qui la garde, amoureux et jaloux,
Quand le desir craintif rode et s'approche d'elle,
Fait luire son epee et le chasse a coups d'aile.

O pale fleur d'amour eclose au paradis!
Qui repands tes parfums dans nos deserts maudits,
Comment donc as-tu fait, o fleur! pour qu'il te reste
Une couleur si fraiche, une odeur si celeste?
Comment donc as-tu fait, pauvre soeur du ramier,
Pour te conserver pure au coeur de ce bourbier?
Quel miracle du ciel, sainte prostituee,
Que ton coeur, cette mer, si souvent remuee,
Des coquilles du bord et du limon impur,
N'ait pas, dans l'ouragan, souille ses flots d'azur,
Et qu'on ait toujours vu sous leur manteau limpide,
La perle blanche au fond de ton ame candide!
C'est que tout coeur aimant est rehabilite,
Qu'il vous vient une autre ame et que la purete
Qui remontait au ciel redescend et l'embrasse,
comme a sa soeur coupable une soeur qui fait grace;
C'est qu'aimer c'est pleurer, c'est croire, c'est prier;
C'est que l'amour est saint et peut tout expier.

Mon grand peintre ignore, sans en savoir les causes,
Dans ton sublime instinct tu comprenais ces choses,
Tu fis de ses yeux noirs ruisseler plus de pleurs;
Tu gonflas son beau sein de plus hautes douleurs;
La voyant si coupable et prenant pitie d'elle,
Pour qu'on lui pardonnat, tu l'as faite plus belle,
Et ton pinceau pieux, sur le divin contour,
A promene longtemps ses baisers pleins d'amour;
Elle est plus belle encor que la vierge Marie,
Et le pretre, a genoux, qui soupire et qui prie,
Dans sa pieuse extase, hesite entre les deux,
Et ne sait pas laquelle est la reine des cieux.

O sainte pecheresse! o grande repentante!
Madeleine, c'est toi que j'eusse pour amante
Dans mes reves choisie, et toute la beaute,
Tout le rayonnement de la virginite,
Montrant sur son front blanc la blancheur de son ame,
Ne sauraient m'emouvoir, o femme vraiment femme,
Comme font tes soupirs et les pleurs de tes yeux,
Ineffable rosee a faire envie aux cieux!
Jamais lis de Saron, divine courtisane,
Mirant aux eaux des lacs sa robe diaphane,
N'eut un plus pur eclat ni de plus doux parfums;
Ton beau front inonde de tes longs cheveux bruns,
Laisse voir, au travers de ta peau transparente,
Le reve de ton ame et ta pensee errante,
Comme un globe d'albatre eclaire par dedans!
Ton oeil est un foyer dont les rayons ardents
Sous la cendre des coeurs ressuscitent les flammes;
O la plus amoureuse entre toutes les femmes!

Les seraphins du ciel a peine ont dans le coeur,
Plus d'extase divine et de sainte langueur;
Et tu pourrais couvrir de ton amour profonde,
Comme d'un manteau d'or la nudite du monde!
Toi seule sais aimer, comme il faut qu'il le soit,
Celui qui t'a marquee au front avec le doigt,
Celui dont tu baignais les pieds de myrrhe pure,
Et qui pour s'essuyer avait ta chevelure;
Celui qui t'apparut au jardin, pale encor
D'avoir dormi sa nuit dans le lit de la mort;
Et, pour te consoler, voulut que la premiere
Tu le visses rempli de gloire et de lumiere.

En faisant ce tableau, Raphael inconnu,
N'est-ce pas? ce penser comme a moi t'est venu,
Et que ta reverie a sonde ce mystere,
Que je voudrais pouvoir a la fois dire et taire?
O poetes! allez prier a cet autel,
A l'heure ou le jour baisse, a l'instant solennel,
Quand d'un brouillard d'encens la nef est toute pleine.
Regardez le Jesus et puis la Madeleine;
Plongez-vous dans votre ame et revez au doux bruit
Que font en s'eployant les ailes de la nuit;
Peut-etre un cherubin detache de la toile,
A vos yeux, un moment, soulevera le voile,
Et dans un long soupir l'orgue murmurera
L'ineffable secret que ma bouche taira.

CHANT DU GRILLON.

Souffle, bise! tombe a flots, pluie!
Dans mon palais, tout noir de suie,
Je ris de la pluie et du vent;
En attendant que l'hiver fuie,
Je reste au coin du feu, revant.

C'est moi qui suis l'esprit de l'atre!
Le gaz, de sa langue bleuatre,
Leche plus doucement le bois;
La fumee, en filet d'albatre,
Monte et se contourne a ma voix.

La bouilloire rit et babille;
La flamme aux pieds d'argent sautille
En accompagnant ma chanson;
La buche de duvet s'habille;
La seve bout dans le tison.

Le soufflet au rale asthmatique,
Me fait entendre sa musique;
Le tourne-broche aux dents d'acier
Mele au concerto domestique
Le tic-tac de son balancier.

Les etincelles rejouies,

En etoiles epanouies,
vont et viennent, croisant dans l'air,
Les salamandres eblouies,
Au ricanement grele et clair.

Du fond de ma cellule noire,
Quand Berthe vous conte une histoire,
Le Chaperon ou l'_Oiseau bleu_,
C'est moi qui soutiens sa memoire,
C'est moi qui fais taire le feu.

J'etouffe le bruit monotone
du rouet qui grince et bourdonne;
J'impose silence au matou;
Les heures s'en vont, et personne
N'entend le timbre du coucou.

Pendant la nuit et la journee,
Je chante sous la cheminee;
Dans mon langage de grillon,
J'ai, des rebuts de son ainee,
Souvent console Cendrillon.

Le renard glapit dans le piege;
Le loup, hurlant de faim, assiege
La ferme au milieu des grands bois;
Decembre met, avec sa neige,
Des chemises blanches aux toits.

Allons, fagot, petille et flambe;
Courage, farfadet ingambe,
Saute, bondis plus haut encor;
Salamandre, montre ta jambe,
Leve, en dansant, ton jupon d'or.

Quel plaisir! prolonger sa veille,
Regarder la flamme vermeille
Prenant a deux bras le tison;
A tous les bruits preter l'oreille;
Entendre vivre la maison!

Tapi dans sa niche bien chaude,
Sentir l'hiver qui pleure et rode,
Tout bleme et le nez violet,
Tachant de s'introduire en fraude
Par quelque fente du volet.

Souffle, bise! tombe a flots, pluie!
Dans mon palais, tout noir de suie,
Je ris de la pluie et du vent;
En attendant que l'hiver fuie
Je reste au coin du feu, revant.

CHANT DU GRILLON.

Regardez les branches,
Comme elles sont blanches;
Il neige des fleurs!
Riant dans la pluie,
Le soleil essuie
Les saules en pleurs,
Et le ciel reflete
Dans la violette,
Ses pures couleurs.

La nature en joie
Se pare et deploie
Son manteau vermeil.
Le paon qui se joue,
Fait tourner en roue,
Sa queue au soleil.
Tout court, tout s'agite,
Pas un lievre au gite;
L'ours sort du sommeil.

La mouche ouvre l'aile,
Et la demoiselle
Aux prunelles d'or,
Au corset de guepe,
Depliant son crepe,
A repris l'essor.
L'eau gaiment babille,
Le goujon fretille,
Un printemps encor!

Tout se cherche et s'aime;
Le crapaud lui-meme,
Les aspics mechants;
Toute creature,
Selon sa nature:
La feuille a des chants;
Les herbes resonnent,
Les buissons bourdonnent;
C'est concert aux champs.

Moi seul je suis triste;
Qui sait si j'existe,
Dans mon palais noir?
Sous la cheminee,
Ma vie enchainee,
Coule sans espoir.
Je ne puis, malade,
Chanter ma ballade
Aux hotes du soir.

Si la brise tiede
Au vent froid succede;
Si le ciel est clair,
Moi, ma cheminee
N'est illuminee
Que d'un pale eclair;
Le cercle folatre
Abandonne l'atre:
Pour moi c'est l'hiver.

Sur la cendre grise,
La pincette brise
Un charbon sans feu.
Adieu les paillettes,
Les blondes aigrettes;
Pour six mois adieu
La maitresse buche,
Ou sous la peluche,
Sifflait le gaz bleu.

Dans ma niche creuse,
Ma natte boiteuse
Me tient en prison.
Quand l'insecte rode,
Comme une emeraude,
Sous le vert gazon,
Moi seul je m'ennuie;
Un mur, noir de suie,
Est mon horizon.

ABSENCE.

Reviens, reviens, ma bien-aimee,
Comme une fleur loin du soleil;
La fleur de ma vie est fermee,
Loin de ton sourire vermeil.

Entre nos coeurs tant de distance;
Tant d'espace entre nos baisers.
O sort amer! o dure absence!
O grands desirs inapaises!

D'ici la-bas, que de campagnes,
Que de villes et de hameaux,
Que de vallons et de montagnes,
A lasser le pied des chevaux!

Au pays qui me prend ma belle,
Helas! si je pouvais aller;
Et si mon corps avait une aile
Comme mon ame pour voler!

Par-dessus les vertes collines,
Les montagnes au front d'azur,
Les champs rayes et les ravines,
J'irai, d'un vol rapide et sur.

Le corps ne suit pas la pensee;
Pour moi, mon ame, va tout droit,
Comme une colombe blessee,
T'abattre au rebord de son toit.

Descends dans sa gorge divine,
Blonde et fauve comme de l'or,

Douce comme un duvet d'hermine,
Sa gorge, mon royal tresor;

Et dis, mon ame, a cette belle,
"Tu sais bien qu'il compte les jours,
O ma colombe! a tire d'aile,
Retourne au nid de nos amours."

AU SOMMEIL.

HYMNE ANTIQUE.

Sommeil, fils de la nuit et frere de la mort;
Ecoute-moi, Sommeil: lasse de sa veillee,
La lune, au fond du ciel, ferme l'oeil et s'endort
Et son dernier rayon, a travers la feuillee,
Comme un baiser d'adieu, glisse amoureusement,
Sur le front endormi de son bleuatre amant,
Par la porte d'ivoire et la porte de corne.
Les songes vrais ou faux de l'Erebe envoles,
Peuplent seuls l'univers silencieux et morne;
Les cheveux de la nuit, d'etoiles d'or meles,
Au long de son dos brun pendent tout deboucles;
Le vent meme retient son haleine, et les mondes,
Fatigues de tourner sur leurs muets pivots,
S'arretent assoupis et suspendent leurs rondes.

O jeune homme charmant! couronne de pavots,
Qui tenant sur la main une patere noire,
Pleine d'eau du Lethe, chaque nuit nous fais boire,
Mieux que le doux Bacchus, l'oubli de nos travaux;
Enfant mysterieux, hermaphrodite etrange,
Ou la vie, au trepas, s'unit et se melange,
Et qui n'as de tous deux que ce qu'ils ont de beau;
Sous les epais rideaux de ton alcove sombre,
Du fond de ta caverne inconnue au soleil;
Je t'implore a genoux, ecoute-moi, sommeil!

Je t'aime, o doux sommeil! et je veux a ta gloire,
Avec l'archet d'argent, sur la lyre d'ivoire,
Chanter des vers plus doux que le miel de l'Hybla;
Pour t'apaiser je veux tuer le chien obscene,
Dont le rauque aboiement si souvent te troubla,
Et verser l'opium sur ton autel d'ebene.
Je te donne le pas sur Phebus-Apollon,
Et pourtant c'est un dieu jeune, sans barbe et blond,
Un dieu tout rayonnant, aussi beau qu'une fille;
Je te prefere meme a la blanche Venus,
Lorsque, sortant des eaux, le pied sur sa coquille,
Elle fait au grand air baiser ses beaux seins nus,
Et laisse aux blonds anneaux de ses cheveux de soie
Se suspendre l'essaim des zephirs ingenus;
Meme au jeune Iacchus, le doux pere de joie,

A l'ivresse, a l'amour, a tout divin sommeil.

Tu seras bienvenu, soit que l'aurore blonde
Leve du doigt le pan de son rideau vermeil,
Soit, que les chevaux blancs qui trainent le soleil
Enfoncent leurs naseaux et leur poitrail dans l'onde,
Soit que la nuit dans l'air peigne ses noirs cheveux.
Sous les arceaux muets de la grotte profonde,
Ou les songes legers menent sans bruit leur ronde,
Recois benignement mon encens et mes voeux,
Sommeil, dieu triste et doux, consolateur du monde!

TERZA RIMA.

Quand Michel-Ange eut peint la chapelle Sixtine,
Et que de l'echafaud, sublime et radieux,
Il fut redescendu dans la cite latine,

Il ne pouvait baisser ni les bras ni les yeux;
Ses pieds ne savaient plus comment marcher sur terre;
Il avait oublie le monde dans les cieux.

Trois grands mois il garda cette attitude austere;
On l'eut pris pour un ange en extase devant
Le saint triangle d'or, au moment du mystere.

Frere, voila pourquoi les poetes, souvent,
Buttent a chaque pas sur les chemins du monde;
Les yeux fiches au ciel ils s'en vont en revant;

Les anges, secouant leur chevelure blonde,
Penchent leur front sur eux et leur tendent les bras,
Et les veulent baiser avec leur bouche ronde.

Eux marchent au hasard et font mille faux pas;
Ils cognent les passants, se jettent sous les roues,
Ou tombent dans des puits qu'ils n'apercoivent pas.

Que leur font les passants, les pierres et les boues;
Ils cherchent dans le jour le reve de leurs nuits,
Et le feu du desir leur empourpre les joues.

Ils ne comprennent rien aux terrestres ennuis,
Et quand ils ont fini leur chapelle Sixtine,
Ils sortent rayonnants de leurs obscurs reduits.

Un auguste reflet de leur oeuvre divine
S'attache a leur personne et leur dore le front,
Et le ciel qu'ils ont vu, dans leurs yeux se devine.

Les nuits suivront les jours et se succederont,
Avant que leurs regards et leurs bras ne s'abaissent,
Et leurs pieds, de longtemps, ne se raffermiront.

Tous nos palais sous eux s'eteignent et s'affaissent;

Leur ame, a la coupole, ou leur oeuvre reluit,
Revole, et ce ne sont que leurs corps qu'ils nous laissent.

Notre jour leur parait plus sombre que la nuit;
Leur oeil cherche toujours le ciel bleu de la fresque,
Et le tableau quitte les tourmente et les suit.

Comme Buonarotti, le peintre gigantesque,
Ils ne peuvent plus voir que les choses d'en haut,
Et que le ciel de marbre ou leur front touche presque.

Sublime aveuglement! magnifique defaut!

MONTEE SUR LE BROCKEN.

Lorsque l'on est monte jusqu'au nid des aiglons,
Et que l'on voit, sous soi, les plus fiers mamelons
Se fondre et s'effacer au flanc de la montagne,
Et, comme un lac, bleuir tout au fond la campagne,
On s'apercoit enfin qu'on grimperait mille ans,
Tant que la chair tiendrait a vos talons sanglants,
Sans approcher du ciel qui toujours se recule,
Et qu'on n'est, apres tout, qu'un Titan ridicule.
On n'est plus dans le monde, on n'est pas dans les cieux,
Et des fantomes vains dansent devant vos yeux.
Le silence est profond; la chanson de la terre
Ne vient pas jusqu'a vous, et la voix du tonnerre
Qui roule sous vos pieds, semble le baillement
Du Brocken, ennuye de son desoeuvrement.
Votre cri, sans trouver d'echo qui le repete,
S'eteint subitement sous la voute muette;
C'est un calme sinistre, on n'entend pas encor
Les violes d'amour et les cithares d'or,
Car le ciel est bien haut et l'echelle est petite;
Votre guide, effraye, redescend et vous quitte,
Et, roulant une larme au fond de son oeil bleu,
La derniere des fleurs vous jette son adieu.
La neige cependant descend silencieuse,
Et, sous ses fils d'argent, la lune soucieuse
Apparait a cote d'un soleil sans rayons;
Le ciel est tout raye de ses pales sillons,
Et la mort, dans ses doigts, tordant ce fil qui tombe,
Vous tisse un blanc linceul pour votre froide tombe.

LE PREMIER RAYON DE MAI.

Hier j'etais a table avec ma chere belle,
Ses deux pieds sur les miens, assis en face d'elle,
Dans sa petite chambre; ainsi que dans leur nid
Deux ramiers bienheureux que le bon Dieu benit.
C'etait un bruit charmant de verres, de fourchettes,

Comme des becs d'oiseaux, picotant les assiettes;
De sonores baisers et de propos joyeux.
L'enfant, pour etre a l'aise, et regaler mes yeux,
Avait ouvert sa robe, et sous la toile fine
On voyait les tresors de sa blanche poitrine;
Comme les seins d'Isis, aux contours ronds et purs,
Ses beaux seins se dressaient, etincelants et durs,
Et, comme sur des fleurs des abeilles posees,
Sur leurs pointes tremblaient des lumieres rosees;
Un rayon de soleil, le premier du printemps,
Dorait, sur son col brun, de reflets eclatants;
Quelques cheveux follets, et de mille paillettes
D'un verre de cristal allumant les facettes,
Enchassait un rubis dans la pourpre du vin.
Oh! le charmant repas! oh! le rayon divin!
Avec un sentiment de joie et de bien-etre
Je regardais l'enfant, le verre et la fenetre;
L'aubepine de mai me parfumait le coeur,
Et, comme la saison, mon ame etait en fleur;
Je me sentais heureux et plein de folle ivresse,
De penser qu'en ce siecle, envahi par la presse,
Dans ce Paris bruyant et sale a faire peur,
Sous le regne fumeux des bateaux a vapeur,
Malgre les deputes, la Charte et les ministres,
Les hommes du progres, les cafards et les cuistres,
On n'avait pas encor supprime le soleil,
Ni depouille le vin de son manteau vermeil;
Que la femme etait belle et toujours desirable,
Et qu'on pouvait encor, les coudes sur la table,
Aupres de sa maitresse, ainsi qu'aux premiers jours,
Celebrer le printemps, le vin et les amours.

LE LION DU CIRQUE.

Tout beau, fauve grondeur, demeure dans ton antre,
Il n'est pas temps encor; couche-toi sur le ventre;
De ta queue aux crins roux flagelle-toi les flancs,
Comme un sphinx accroupi dans les sables brulants,
Sur l'oreiller velu de tes pattes croisees
Pose ton mufle enorme, aux babines froncees;
Dors et prends patience, o lion du desert;
Demain, Cesar le veut, de ton cachot ouvert,
Demain tu sauteras dans la pleine lumiere,
Au beau milieu du Cirque, aux yeux de Rome entiere,
Et de tous les cotes les applaudissements
Repondront comme un choeur a tes grommelements.
On te tient en reserve une vierge chretienne,
Plus blanche mille fois que la Venus paienne;
Tu pourras a loisir, de tes griffes de fer,
Rayer ce dos d'ivoire et cette belle chair;
Tu boiras ce sang pur, vermeil comme la rose:
Ne frotte plus ton nez contre la grille close,
Songe, sous ta criniere, au plaisir de ronger
Un beau corps tout vivant, et de pouvoir plonger
Dans le goufre beant de ta gueule qui fume,

Une tete ou deja l'aureole s'allume.

Le Belluaire ainsi gourmande son lion,
Et le lion fait treve a sa rebellion.

Mais toi, sauvage amour, qui, la prunelle en flamme,
Rugis affreusement dans l'antre de mon ame,
Je n'ai pas de victime a promettre a ta faim,
Ni d'esclave chretienne a te jeter demain;
Tache de t'apaiser, ou je m'en vais te clore
Dans un lieu plus profond et plus sinistre encore;
A quoi bon te debattre et grincer et hurler?
Le temps n'est pas venu de te demuseler.
En attendant le jour de revoir la lumiere,
Silencieusement, a l'angle d'une pierre,
Ou contre les barreaux de ton noir souterrain,
Aiguise le tranchant de tes ongles d'airain.

LAMENTO.

Connaissez-vous la blanche tombe,
Ou flotte avec un son plaintif
    L'ombre d'un if?
Sur l'if, une pale colombe,
Triste et seule, au soleil couchant,
    Chante son chant.

Un air maladivement tendre,
A la fois charmant et fatal,
    Qui vous fait mal,
Et qu'on voudrait toujours entendre;
Un air, comme en soupire aux cieux
    L'ange amoureux.

On dirait que l'ame eveillee
Pleure sous terre, a l'unisson
    De la chanson,
Et, du malheur d'etre oubliee,
Se plaint dans un roucoulement
    Bien doucement.

Sur les ailes de la musique
On sent lentement revenir
    Un souvenir;
Une ombre de forme angelique
Passe dans un rayon tremblant,
    En voile blanc.

Les belles de nuit, demi-closes,
Jettent leur parfum faible et doux
    Autour de vous,
Et le fantome aux molles poses
Murmure en vous tendant les bras:
    Tu reviendras!

Oh! jamais plus, pres de la tombe
Je n'irai, quand descend le soir
    Au manteau noir,
Ecouter la pale colombe
Chanter, sur la branche de l'if,
    Son chant plaintif!

BARCAROLLE.

Dites, la jeune belle,
Ou voulez-vous aller?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler!

L'aviron est d'ivoire,
Le pavillon de moire,
Le gouvernail d'or fin;
J'ai pour lest une orange,
Pour voile, une aile d'ange;
Pour mousse, un seraphin.

Dites, la jeune belle,
Ou voulez-vous aller?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler!

Est-ce dans la Baltique?
Sur la mer Pacifique,
Dans l'ile de Java?
Ou bien dans la Norvege,
Cueillir la fleur de neige,
Ou la fleur d'Angsoka?

Dites, la jeune belle,
Ou voulez-vous aller?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler!

Menez-moi, dit la belle,
A la rive fidele
Ou l'on aime toujours.
--Cette rive, ma chere,
On ne la connait guere
Au pays des amours.

TRISTESSE.

Avril est de retour.
La premiere des roses,
De ses levres mi-closes,
Rit au premier beau jour;

La terre bienheureuse
S'ouvre et s'epanouit;
Tout aime, tout jouit.
Helas! j'ai dans le coeur une tristesse affreuse.

Les buveurs en gaite,
Dans leurs chansons vermeilles,
Celebrent sous les treilles
Le vin et la beaute;
La musique joyeuse,
Avec leur rire clair,
S'eparpille dans l'air.
Helas! j'ai dans le coeur une tristesse affreuse.

En deshabilles blancs,
Les jeunes demoiselles
S'en vont sous les tonnelles,
Au bras de leurs galants;
La lune langoureuse
Argente leurs baisers
Longuement appuyes.
Helas! j'ai dans le coeur une tristesse affreuse.

Moi, je n'aime plus rien,
Ni l'homme, ni la femme,
Ni mon corps, ni mon ame,
Pas meme mon vieux chien.
Allez dire qu'on creuse,
Sous le pale gazon,
Une fosse sans nom.
Helas! j'ai dans le coeur une tristesse affreuse.

QUI SERA ROI?

I.

BEHEMOT.

Moi, je suis Behemot, l'elephant, le colosse.
Mon dos prodigieux, dans la plaine, fait bosse
Comme le dos d'un mont.
Je suis une montagne animee et qui marche:
Au deluge, je fis presque chavirer l'arche,
Et quand j'y mis le pied, l'eau monta jusqu'au pont.

Je porte, en me jouant, des tours sur mon epaule;
Les murs tombent broyes sous mon flanc qui les frole
Comme sous un belier.
Quel est le bataillon que d'un choc je ne rompe?
J'enleve cavaliers et chevaux dans ma trompe,
Et je les jette en l'air sans plus m'en soucier!

Les piques, sous mes pieds, se couchent comme l'herbe

Je jette a chaque pas, sur la terre, une gerbe
De blesses et de morts.
Au coeur de la bataille, aux lieux ou la melee
Rugit plus furieuse et plus echevelee,
Comme un mortier sanglant, je vais gachant les corps.

Les fleches font sur moi le petillement grele,
Que par un jour d'hiver font les grains de la grele
Sur les tuiles d'un toit.
Les plus forts javelots, qui faussent les cuirasses,
Effleurent mon cuir noir sans y laisser de traces,
Et par tous les chemins je marche toujours droit.

Quand devant moi je trouve un arbre, je le casse;
A travers les bambous, je folatre et je passe
Comme un faon dans les bles.
Si je rencontre un fleuve en route, je le pompe,
Je desseche son urne avec ma grande trompe,
Et laisse sur le sec ses hotes ecailles.

Mes defenses d'ivoire eventreraient le monde,
Je porterais le ciel et sa coupole ronde
Tout aussi bien qu'Atlas.
Rien ne me semble lourd; pour soutenir le pole;
Je pourrais lui preter ma rude et forte epaule.
Je le remplacerai quand il sera trop las!

II.

Quand Behemot eut dit jusqu'au bout sa harangue,
Leviathan, ainsi, repondit, en sa langue.

III.

LEVIATHAN.

Taisez-vous, Behemot, je suis Leviathan;
Comme un enfant mutin je fouette l'Ocean
Du revers de ma large queue.
Mes vieux os sont plus durs que des barres d'airain,
Aussi Dieu m'a fait roi de l'univers marin,
Seigneur de l'immensite bleue.

Le requin endente d'un triple rang de dents,
Le dauphin monstrueux, aux longs fanons pendants,
Le kraken qu'on prend pour une ile,
L'orque immense et difforme et le lourd cachalot,
Tout le peuple squameux qui laboure le flot,
Du cetace jusqu'au nautile;

Le grand serpent de mer et le poisson Macar,
Les baleines du pole, a l'oeil rond et hagard,
Qui soufflent l'eau par la narine;

Le triton fabuleux, la sirene aux chants clairs,
Sur le flanc d'un rocher, peignant ses cheveux verts
Et montrant sa blanche poitrine;

Les oursons etoiles et les crabes hideux,
Comme des coutelas agitant autour d'eux
L'arsenal crochu de leurs pinces;
Tous, d'un commun accord, m'ont reconnu pour roi.
Dans leurs antres profonds, ils se cachent d'effroi
Quand je visite mes provinces.

Pour l'oeil qui peut plonger au fond du gouffre noir,
Mon royaume est superbe et magnifique a voir:
Des vegetations etranges,
Eponges, polypiers, madrepores, coraux,
Comme dans les forets, s'y courbent en arceaux,
S'y decoupent en vertes franges.

Le frisson de mon dos fait trembler l'Ocean,
Ma respiration souleve l'ouragan
Et se condense en noirs nuages;
Le souffle impetueux de mes larges naseaux,
Fait, comme un tourbillon, couler bas les vaisseaux
Avec les pales equipages.

Ainsi, vous avez tort de tant faire le fier;
Pour avoir une peau plus dure que le fer
Et renverse quelque muraille;
Ma gueule vous pourrait engloutir aisement.
Je vous ai regarde, Behemot, et vraiment
Vous etes de petite taille.

L'empire revient donc a moi, prince des eaux;
Qui mene chaque soir les difformes troupeaux
Paitre dans les moites campagnes;
Moi temoin du deluge et des temps disparus;
Moi qui noyai jadis avec mes flots accrus
Les grands aigles sur les montagnes!

IV.

Leviathan se tut et plongea sous les flots;
Ses flancs ronds reluisaient comme de noirs ilots.

V.

L'OISEAU ROCK.

La bas, tout la bas, il me semble
Que j'entends quereller ensemble
Behemot et Leviathan;
Chacun des deux rivaux aspire,
Ambition folle, a l'empire

De la terre et de l'Ocean.

Eh quoi! Leviathan l'enorme,
S'asseoirait, majeste difforme,
Sur le trone de l'univers!
N'a-t-il pas ses grottes profondes,
Son palais d'azur sous les ondes?
N'est-il pas roi des peuples verts?

Behemot, dans sa patte immonde,
Veut prendre le sceptre du monde
Et se poser en souverain.
Behemot, avec son gros ventre,
Veut faire venir a son antre,
L'Univers terrestre et marin.

La pretention est etrange
Pour ces deux petrisseurs de fange,
Qui ne sauraient quitter le sol.
C'est moi, l'oiseau Rock, qui dois etre,
De ce monde, seigneur et maitre,
Et je suis roi de par mon vol.

Je pourrais, dans ma forte serre,
Prendre la boule de la terre
Avec le ciel pour ecusson.
Creez deux mondes; je me flatte
D'en tenir un dans chaque patte,
Comme les aigles du blason.

Je nage en plein dans la lumiere,
Et ma prunelle sans paupiere
Regarde en face le soleil.
Lorsque, par les airs, je voyage,
Mon ombre, comme un grand nuage,
Obscurcit l'horizon vermeil.

Je cause avec l'etoile bleue
Et la comete a pale queue;
Dans la lune je fais mon nid;
Je perche sur l'arc d'une sphere;
D'un coup de mon aile legere,
Je fais le tour de l'infini.

VI.

L'HOMME.

Leviathan, je vais, malgre les deux cascades
Qui de tes noirs events jaillissent en arcades;
La mer qui se souleve a tes reniflements,
Et les glaces du pole et tous les elements,
Monte sur une barque entr'ouverte et disjointe,
T'enfoncer dans le flanc une mortelle pointe;
Car il faut un peu d'huile a ma lampe le soir,
Quant le soleil s'eteint et qu'on n'y peut plus voir.

Behemot, a genoux, que je pose la charge
Sur ta croupe arrondie et ton epaule large;
Je ne suis pas emu de ton enormite;
Je ferai de tes dents quelque hochet sculpte,
Et je te couperai tes immenses oreilles,
Avec leurs plis pendants, a des drapeaux pareilles
Pour en orner ma toque et gonfler mon chevet.
Oiseau Rock, prete-moi ta plume et ton duvet,
Mon plomb saura t'atteindre, et, l'aile fracassee,
Sans pouvoir achever la courbe commencee,
Des sommites du ciel, a mes pieds, sur le roc,
Tu tomberas tout droit, orgueilleux oiseau Rock.

COMPENSATION.

Il nait sous le soleil de nobles creatures,
Unissant ici-bas tout ce qu'on peut rever,
Corps de fer, coeur de flamme, admirables natures;

Dieu semble les produire afin de se prouver;
Il prend, pour les petrir, une argile plus douce,
Et souvent passe un siecle a les parachever.

Il met, comme un sculpteur, l'empreinte de son pouce
Sur leurs fronts rayonnants de la gloire des cieux,
Et l'ardente aureole en gerbes d'or y pousse.

Ces hommes-la s'en vont, calmes et radieux,
Sans quitter un instant leur pose solennelle,
Avec l'oeil immobile et le maintien des dieux.

Leur moindre fantaisie est une oeuvre eternelle,
Tout cede devant eux; les sables inconstants,
Gardent leurs pas empreints, comme un airain fidele.

Ne leur donnez qu'un jour ou donnez-leur cent ans,
L'orage ou le repos, la palette ou le glaive,
Ils meneront a bout, leurs destins eclatants.

Leur existence etrange est le reel du reve;
Ils executeront votre plan ideal,
Comme un maitre savant le croquis d'un eleve.

Vos desirs inconnus, sous l'arceau triomphal,
Dont votre esprit en songe, arrondissait la voute,
Passent assis en croupe au dos de leur cheval.

D'un pied sur, jusqu'au bout, ils ont suivi la route,
Ou, des les premiers pas, vous vous etes assis,
N'osant prendre une branche au carrefour du doute.

De ceux-la, chaque peuple en compte cinq ou six,
Cinq ou six, tout au plus, dans les siecles prosperes,
Types toujours vivants dont on fait des recits.

Nature avare; o toi! si feconde en viperes,
En serpents, en crapauds tout gonfles de venins;
Si prompte a repeupler tes immondes repaires;

Pour tant d'animaux vils, d'idiots et de nains,
Pour tant d'avortements et d'oeuvres imparfaites,
Tant de monstres impurs echappes de tes mains;

Nature, tu nous dois encor bien des poetes!

CHINOISERIE.

Ce n'est pas vous, non, madame, que j'aime,
Ni vous non plus, Juliette; ni vous,
Ophelia, ni Beatrix, ni meme
Laure la blonde, avec ses grands yeux doux.

Celle que j'aime, a present, est en Chine;
Elle demeure, avec ses vieux parents,
Dans une tour de porcelaine fine,
Au fleuve jaune ou sont les cormorans.

Elle a des yeux retrousses vers les tempes,
Un pied petit, a tenir dans la main,
Le teint plus clair que le cuivre des lampes,
Les ongles longs et rougis de carmin.

Par son treillis elle passe sa tete,
Que l'hirondelle, en volant, vient toucher;
Et, chaque soir, aussi bien qu'un poete,
Chante le saule et la fleur du pecher.

SONNET.

Pour veiner de son front la paleur delicate,
Le Japon a donne son plus limpide azur,
La blanche porcelaine est d'un blanc bien moins pur
Que son col transparent et ses tempes d'agate.

Dans sa prunelle humide un doux rayon eclate;
Le chant du rossignol pres de sa voix est dur,
Et quand elle se leve, a notre ciel obscur,
On dirait de la lune en sa robe d'ouate.

Ses yeux d'argent bruni roulent moelleusement;
Le caprice a taille son petit nez charmant;
Sa bouche a des rougeurs de peche et de framboise;

Ses mouvements sont pleins d'une grace chinoise,
Et pres d'elle, on respire autour de sa beaute,
Quelque chose de doux comme l'odeur du the.

A DEUX BEAUX YEUX.

Vous avez un regard singulier et charmant;
Comme la lune au fond du lac qui la reflete,
Votre prunelle, ou brille une humide paillette,
Au coin de vos doux yeux roule languissamment;

Ils semblent avoir pris ses feux au diamant;
Ils sont de plus belle eau qu'une perle parfaite,
Et vos grands cils emus, de leur aile inquiete,
Ne voilent qu'a demi leur vif rayonnement.

Mille petits amours, a leur miroir de flamme,
Se viennent regarder et s'y trouvent plus beaux,
Et les desirs y vont rallumer leurs flambeaux.

Ils sont si transparents, qu'ils laissent voir votre ame,
Comme une fleur celeste au calice ideal
Que l'on apercevrait a travers un cristal.

LE THERMODON.

I.

J'ai, dans mon cabinet, une bataille enorme
Qui s'agite et se tord comme un serpent difforme,
Et dont l'etrange aspect arrete l'oeil surpris;
On dirait qu'on entend, avec un sourd murmure,
La gravure sonner comme une vieille armure,
Et le papier muet semble jeter des cris.

Un pont, par ou se rue une foule en demence,
Arc-en-ciel de carnage, ouvre sa courbe immense,
Et, d'un cadre de pierre, entoure le tableau;
A travers l'arche, on voit une ville enflammee,
D'ou montent, en tournant, de longs flots de fumee,
Dont le rouge reflet brille et tremble sur l'eau.

Une barque, pareille a la barque des ombres,
Glisse sinistrement au dos des vagues sombres,
Portant, triste fardeau, des vaincus et des morts;
Une averse de sang pleut des tetes coupees;
Des mains, par l'agonie, eperdument crispees,
Avec leurs doigts noueux s'accrochent a ses bords.

Pour recevoir le corps, mort ou vivant, qui tombe,
Le grand fleuve a toujours toute prete une tombe;
Il le berce un moment, et puis il l'engloutit;

Les flots toujours beants, de leurs gueules voraces,
Devorent cavaliers, chevaux, casques, cuirasses,
Tout ce que le combat jette a leur appetit.

Ici c'est un cheval qui s'effare et se cabre,
Et se fait, dans sa chute, une blessure au sabre
Qu'un mourant tient encor dans son poing fracasse;
Plus loin, c'est un carquois plein de fleches, qui verse
Ses dards en pluie aigue, et dont chaque trait perce
Un cadavre deja de cent coups traverse.

C'est un rude combat! chevelures, crinieres,
Panaches et cimiers, enseignes et bannieres,
Au souffle des clairons volent echeveles;
Les lances, ces epis de la moisson sanglante,
S'inclinent a leur vent en tranche etincelante,
Comme sous une pluie on voit pencher des bles.

Les glaives denteles font d'affreuses morsures;
Le poignard altere, plongeant dans les blessures,
Comme dans une coupe, y boit a flots le sang;
Et les epieux, rompant les armes les plus fortes,
Pour le ciel ou l'enfer, ouvrent de larges portes
Aux ames qui des corps sortent en rugissant.

Quelle ferocite de dessin et de touche,
Quelle sauvagerie et quelle ardeur farouche!
Qui signa ce poeme etrange et vehement?
C'est toi, maitre supreme, a la main turbulente,
Peintre au non rouge, roi de la couleur brulante,
Divin Neerlandais, Michel-Ange flamand!

C'est toi, Rubens, c'est toi, dont la rage sublime,
Pencha cette bataille au bord de cet abime,
Qui joignis ses deux bouts comme un bracelet d'or,
Et lui mis pour camee un beau groupe de femmes,
Si blanches, que le fleuve aux triomphantes lames,
S'apaise et n'ose pas les submerger encor!

II.

Car ce sont, o pitie! des femmes, des guerrieres
Que la melee etreint de ses mains meurtrieres.
    Sous l'armure une gorge bat;
Les ecailles d'airain couvrent des seins d'ivoire,
ou, nourrisson cruel, la mort pale vient boire
    Le lait empourpre du combat.

Regardez! regardez! les chevelures blondes
Coulent en ruisseaux d'or se meler sous les ondes,
    Aux cheveux glauques des roseaux.
Voyez ces belles chairs, plus pures que l'albatre,
Ou, dans la blancheur mate, une veine bleuatre
    Circule en transparents reseaux.

Helas! sur tous ces corps a la teinte nacree,

La mort a deja mis sa paleur azuree;
Ils n'ont de rose que le sang.
Leurs bras abandonnes trempent, les mains ouvertes,
Dans la vase du fleuve, entre les algues vertes,
Ou l'eau les souleve en passant.

Le cheval de bataille a la croupe tigree,
Secouant dans les cieux sa criniere effaree,
Les foule avec ses durs sabots.
Et le lache vainqueur, dans sa rage brutale,
Sur leur ventre appuyant sa poudreuse sandale,
Tire a lui leurs derniers lambeaux.

Bientot, du haut des monts, les vautours au col chauve,
Les corbeaux vernisses, les aigles a l'oeil fauve;
L'orfraie au regard clandestin;
Les loups se balancant sur leurs echines maigres,
Les renards, les chakals, accourront tout allegres,
Prendre leur part au grand festin;

Ce splendide banquet reparera leurs jeunes;
O misere! o douleur! tous ces corps frais et jeunes,
Ces beaux seins, d'un si pur contour,
Faits pour les chauds baisers d'une amoureuse bouche,
Fouilles par le museau de l'hyene farouche,
Piques par le bec du vautour!

Cessez de vains efforts, o braves amazones!
A quoi vous sert d'avoir, ainsi que des Bellones,
Le casque grec empanache,
La cuirasse de fer, de clous d'or etoilee,
Si votre main trop faible, au fort de la melee,
Lache votre glaive ebreche!

Votre armure faussee, entre ces bras robustes,
Comme un mince carton s'aplatit sur ces bustes,
Ou le poil pousse en plein terrain;
Avec ces forts lutteurs, les plus puissantes armes,
O guerrieres! seraient les appas et les charmes
Caches sous vos corsets d'airain.

S'ils n'etaient repousses par les rudes ecailles,
Par les mailles d'acier qui herissent vos tailles,
Les bras se suspendraient autour;
Si vous aviez voulu, douce et modeste gloire,
Vous auriez, sans combat, remporte la victoire,
Car la force cede a l'amour.

Penchez-vous sur le col de vos promptes cavales
Qui volent, de la brise et de l'eclair rivales.
Fuyez sans vous tourner pour voir,
Et, ne vous arretez qu'en des retraites sures,
Ou se trouve un flot clair pour laver vos blessures
Et du gazon pour vous asseoir!

III.

C'est la necessite! c'est la regle fatale!
Toujours l'esprit le cede a la force brutale;
Et quand la passion, aux beaux elans divins,
Avec le positif veut en venir aux mains,
Ardente, et n'ecoutant que le feu qui l'anime,
Engage le combat sur le pont de l'abime;
Elle ne peut tenir, avec ses mains d'enfant,
Contre ces grands chevaux a forme d'elephant,
Cabres et renverses sur leurs enormes croupes,
Contre ces forts guerriers et ces robustes troupes
Aux bras durs et noueux comme des chenes verts,
Aux musculeux poitrails, de buffle recouverts;
Toujours le pied lui manque, et de fleches criblee,
Elle tombe en hurlant dans l'onde flagellee,
Ou son corps va trouver les caimans du fond.
Cependant, les vainqueurs, sur la crete du pont,
Sans donner une plainte aux victimes noyees,
Passent, tambours battants, enseignes deployees.
Cette planche, gravee en six cartons divers,
Par Lucas Vostermann, d'apres Rubens, d'Anvers,
Femmes, au coeur hautain, pales cariatides,
Qui ployez a regret des tetes moins timides
Sous le fronton pesant des devoirs et des lois,
Et qui vous refusez a porter votre croix,
De votre destinee est l'effrayant symbole
Et je l'y vois ecrite en sombre parabole:
Comme vous, autrefois, folles de liberte,
Des femmes au grand coeur, a la male beaute,
Se brulerent un sein, et mirent a la place
La Meduse sculptee au coeur de la cuirasse;
Elles laisserent la l'aiguille et les fuseaux,
La navette qui court a travers les reseaux,
Les travaux de la femme et les soins du menage,
Pour la lance et l'epee, instruments de carnage;
Negligeant la parure, et n'ayant pour se voir
Qu'un bouclier d'airain, fauve et louche miroir;
Au Thermodon, qu'enjambe un pont d'une seule arche,
Leur troupe rencontra la grande armee en marche;
Ce fut un choc terrible, et sur le pont, longtemps
Incertaine maree, on vit les combattants,
Les chevelures d'or ou bien les tetes brunes,
Femmes, soldats, suivant leurs diverses fortunes,
Pousser et repousser leur flux et leur reflux,
Et longtemps la victoire, aux pieds irresolus,
Mesurant le terrain et supputant les pertes,
Erra d'un camp a l'autre avec ses palmes vertes.
De fatigue a la fin, les bras freles et blancs
Laisserent, tout meurtris, choir leurs glaives sanglants
Trop faibles ouvriers pour de si fortes ames;
Et, dans l'eau, jusqu'au soir, il plut des corps de femmes!

ELEGIE.

J'ai fait une remarque hier en te quittant.

Sans doute j'ai mal vu; mais quand on aime tant,
On a peur; on se fait, avec la moindre chose,
Un sujet de tourments. On veut savoir la cause
De chaque effet. Un mot, un geste, une ombre, un rien,
La plus folle chimere, un souvenir ancien
Qui dormait dans un coin du coeur et qui s'eveille,
Tout vous effraie. On dit qu'infortune pareille,
Ne s'est pas encor vue et que l'on en mourra;
L'on n'en meurt pas; demain peut-etre on en rira.
Vous veniez pour vous plaindre; un baiser, un sourire,
Et vous ne savez plus ce que vous veniez dire.
Quand tu liras ces vers, sans doute tu diras
Que mon idee est folle et tu m'embrasseras,
Et puis, j'oublierai tout, excepte que je t'aime
Et que je t'aimerai toujours. Fais-en de meme.
Or, voici ma remarque. Il m'a semble cela.
Je voudrais oublier toutes ces choses-la.
Mais je ne puis. Hier tu paraissais distraite,
Et ce n'est pas ainsi, certes, que Juliette
Laisse aller Romeo qui part. En ce moment
Ou mon ame pamee a chaque embrassement,
S'elancait sur ta bouche au-devant de ton ame,
Ou ma prunelle en pleurs baignait ma joue en flamme,
Ou mon coeur eperdu, sur ton coeur qu'il cherchait,
Vibrait comme une lyre au toucher de l'archet,
Ou mes deux bras noues, comme ceux d'un avare
Qui tient son or et craint qu'un larron s'en empare,
Te tenaient enfermee et t'enchainaient a moi.
Toi, tu ne disais rien; tu n'ecoutais pas, toi;
Mes baisers s'eteignaient sur ta levre glacee;
Je ne te sentais pas sentir; ta main pressee
N'entendait pas la mienne et ne repondait rien.
J'etais la, devant toi, comme un musicien,
Tourmentant le clavier d'un clavecin sans cordes.
O mon ame! pourquoi faut-il, quand tu debordes,
Comme un lis rempli d'eau que le vent fait pencher,
Que l'ame ou tout en pleurs tu voudrais t'epancher,
Se ferme et te repousse et te laisse repandre
Tes plus divins parfums sans en vouloir rien prendre?
J'ai cherche vainement pourquoi cette froideur,
Apres tant de baisers vivants et pleins d'ardeur,
Apres tant de serments et de douces paroles,
Tant de soupirs d'ivresse et de caresses folles;
Je n'ai rien pu trouver autre chose, sinon
Qu'on etait fou d'avoir au fond du coeur un nom
Que l'on ne dira pas, et que c'etait chimere
D'aimer une autre femme au monde que sa mere.
Rousseau dit quelque part:--Regardez votre amant
Au sortir de vos bras. Il a raison vraiment.
Lorsque, le desir mort, nait la melancolie,
Que l'amour satisfait se recueille et s'oublie,
Comme au sein de sa mere un enfant qui s'endort;
Que l'ennui vient d'entrer et que le plaisir sort,
Le moment est venu de regarder en face
L'amant qu'on s'est choisi. Quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Vous lirez sur son front son amour tel qu'il est.
Le mot sans doute est beau, mais ce qui m'en deplait,
C'est qu'il s'adresse a l'homme et non pas a la femme.
Quand le corps assouvi laisse en paix regner l'ame,

Qu'on s'ecoute penser et qu'on entend son coeur,
Et que dans la maitresse on embrasse la soeur,
La premiere lassee est la femme. La honte
D'avoir ete vaincue, au fond d'elle surmonte
Le bonheur d'etre aimee; elle hait son amant,
Comme on hait un vainqueur, et, certe, en ce moment
Les choses sont ainsi; s'il est quelqu'un au monde
Qu'elle haisse bien et de haine profonde,
C'est lui, car c'est son maitre et son seigneur; il peut
Divulguer tout; il peut la perdre s'il le veut;
Il ne le voudra pas, mais il le peut. La crainte
A remplace l'amour; une froide contrainte
Succede aux beaux elans de folle liberte.
Adieu l'enivrement, le rire et la gaite.
La femme se repent et l'homme se repose,
Il a touche son but, il a gagne sa cause;
C'est le triomphateur, le vainqueur, le Cesar,
Qui, la couronne au front, au devant de son char,
Malgre tout son amour, s'il peut la prendre vive,
Trainera sans pitie Cleopatre captive.
Aspic, dresse ton col tout gonfle de venin!
Sors du panier de fleurs, siffle et mord ce beau sein.
Cesar attend dehors! il lui faut Cleopatre,
Pour suivre le triomphe et paraitre au theatre.
Il faut que sur leurs bancs les chevaliers romains
Disent:--Heureux Cesar! et lui battent des mains.
La femme sait cela que de reine et maitresse,
Elle devient esclave et que son pouvoir cesse;
Mais le sceptre qu'hier, dans l'oubli du plaisir,
Elle a laisse tomber, aujourd'hui le desir
Le lui remet en main et la fait souveraine.
Il faut que son amant a ses genoux se traine
Et lui baise les pieds et demande pardon.
Mais elle maintenant, froide et sans abandon,
Avec un double fil nouant son nouveau masque,
Ainsi qu'un chevalier a l'abri sous son casque,
Guette a couvert l'instant ou, faible et desarme,
Se livre a son poignard l'amant qu'on croit aime.
Mon ange, n'est-ce pas qu'une telle pensee
N'eut pas du me venir et doit etre chassee,
Et que je suis bien fou de douter d'un amour
Dont personne ne doute, et prouve chaque jour.
J'ai tort; mais que veux-tu? ces angoisses si vives,
Ces haines, ces retours et ces alternatives,
Ces desespoirs mortels suivis d'espoirs charmants,
C'est l'amour, c'est ainsi que vivent les amants.
Cette existence-la c'est la mienne, la notre;
Telle qu'elle est, pourtant, je n'en voudrais pas d'autre.
On est bien malheureux, mais pour un tel malheur
Les heureux volontiers changeraient leur bonheur.
Aimer! ce mot-la seul contient toute la vie.
Pres de l'amour, que sont les choses qu'on envie?
Tresors, sceptres, lauriers, qu'est tout cela, mon Dieu!
Comme la gloire est creuse et vous contente peu!
L'amour seul peut combler les profondeurs de l'ame,
Et toute ambition meurt aux bras d'une femme!

LA BONNE JOURNEE.

Ce jour, je l'ai passe ploye sur mon pupitre,
Sans jeter une fois l'oeil a travers la vitre.
Par Apollo! cent vers; je devrais etre las,
On le serait a moins; mais je ne le suis pas;
Je ne sais quelle joie intime et souveraine
Me fait le regard vif et la face sereine,
Comme apres la rosee une petite fleur;
Mon front se leve en haut avec moins de paleur;
Un sourire d'orgueil sur mes levres rayonne,
Et mon souffle presse plus fortement resonne.
J'ai rempli mon devoir comme un brave ouvrier.
Rien ne m'a pu distraire; en vain mon levrier,
Entre mes deux genoux posant sa longue tete,
Semblait me dire:--En chasse! en vain d'un air de fete
Le ciel tout bleu dardait, par le coin du carreau,
Un filet de soleil jusque sur mon bureau;
Pres de ma pipe, en vain, ma joyeuse bouteille
M'etalait son gros ventre et souriait vermeille;
En vain ma bien-aimee, avec son beau sein nu,
Se penchait en riant de son rire ingenu;
Sur mon fauteuil gothique, et dans ma chevelure
Repandait les parfums de son haleine pure.
Sourd comme saint Antoine a la tentation,
J'ai poursuivi mon oeuvre avec religion;
L'oeuvre de mon amour qui mort me fera vivre,
Et ma journee ajoute un feuillet a mon livre.

L'HIPPOPOTAME.

L'hippopotame au large ventre
Habite aux Jungles de Java,
Ou grondent, au fond de chaque antre,
Plus de monstres qu'on n'en reva.

Le boa se deroule et siffle,
Le tigre fait son hurlement;
Le bufle en colere renifle;
Il dort en paix tranquillement.

Il ne craint ni kriss ni zagaies;
Il regarde l'homme sans fuir,
Et rit des balles des cypaies
Qui rebondissent sur son cuir.

Je suis comme l'hippopotame;
De ma conviction couvert,
Forte armure que rien n'entame,
Je vais sans peur par le desert.

VILLANELLE RHYTHMIQUE.

Quand viendra la saison nouvelle,
Quand auront disparu les froids,
Tous les deux, nous irons, ma belle,
Pour cueillir le muguet au bois;
Sous nos pieds egrenant les perles,
Que l'on voit au matin trembler,
Nous irons ecouter les merles
        Siffler.

Le printemps est venu, ma belle,
C'est le mois des amants beni,
Et l'oiseau, satinant son aile,
Dit des vers au rebord du nid.
Oh! viens donc sur le banc de mousse,
Pour parler de nos beaux amours,
Et dis-moi de ta voix si douce:
        Toujours!

Loin, bien loin, egarant nos courses,
Faisons fuir le lapin cache,
Et le daim au miroir des sources
Admirant son grand bois penche;
Puis, chez nous, tout joyeux, tout aises,
En panier, enlacant nos doigts,
Revenons rapportant des fraises
        Des bois.

LE SOMMET DE LA TOUR.

Lorsque l'on veut monter aux tours des cathedrales,
On prend l'escalier noir qui roule ses spirales,
Comme un serpent de pierre au ventre du clocher.

L'on chemine d'abord dans une nuit profonde,
Sans trefle de soleil et de lumiere blonde,
Tatant le mur des mains, de peur de trebucher;

Car les hautes maisons voisines de l'eglise
Vers le pied de la tour versent leur ombre grise,
Qu'un rayon lumineux ne vient jamais trancher.

S'envolant tout a coup, les chouettes peureuses
Vous flagellent le front de leurs ailes poudreuses,
Et les chauve-souris s'abattent sur vos bras.

Les spectres, les terreurs qui hantent les tenebres,
Vous frolent en passant de leurs crepes funebres;
Vous les entendez geindre et chuchoter tout bas.

A travers l'ombre on voit la chimere accroupie
Remuer, et l'echo de la voute assoupie

Derriere votre pas suscite un autre pas.

Vous sentez a l'epaule une penible haleine,
Un souffle intermittent, comme d'une ame en peine
Qu'on aurait eveillee et qui vous poursuivrait.

Et si l'humidite fait des yeux de la voute,
Larmes du monument, tomber l'eau goutte a goutte,
Il semble qu'on derange une ombre qui pleurait.

Chaque fois que la vis, en tournant, se derobe,
Sur la derniere marche un dernier pli de robe,
Irritante terreur, brusquement disparait.

Bientot le jour filtrant par les fentes etroites,
Sur le mur oppose trace des lignes droites,
Comme une barre d'or sur un ecusson noir.

L'on est deja plus haut que les toits de la ville,
Edifices sans nom, masse confuse et vile,
Et par les arceaux gris le ciel bleu se fait voir.

Les hiboux disparus font place aux tourterelles,
Qui lustrent au soleil le satin de leurs ailes
Et semblent roucouler des promesses d'espoir.

Des essaims familiers perchent sur les tarasques,
Et, sans se rebuter de la laideur des masques,
Dans chaque bouche ouverte un oiseau fait son nid.

Les guivres, les dragons et les formes etranges
Ne sont plus maintenant que des figures d'anges,
Seraphiques gardiens tailles dans le granit,

Qui depuis huit cents ans, pensives sentinelles,
Dans leurs niches de pierre, appuyes sur leurs ailes,
Montent leur faction qui jamais ne finit.

Vous debouchez enfin sur une plate-forme
Et vous apercevez, ainsi qu'un monstre enorme,
La Cite grommelante accroupie alentour.

Comme un requin, ouvrant ses immenses machoires,
Elle mord l'horizon de ses mille dents noires,
Dont chacune est un dome, un clocher, une tour.

A travers le brouillard, de ses naseaux de platre,
Elle souffle dans l'air son haleine bleuatre,
Que dore par flocons un chaud reflet de jour.

Comme sur l'eau qui bout monte et chante l'ecume,
Sur la ville toujours plane une ardente brume,
Un bourdonnement sourd fait de cent bruits confus.

Ce sont les tintements et les greles volees
Des cloches, de leurs voix sonores ou felees,
Chantant, a plein gosier, dans leurs beffrois touffus;

C'est le vent dans le ciel et l'homme sur la terre;

C'est le bruit des tambours et des clairons de guerre,
Ou des canons grondeurs sonnant sur leurs affuts;

C'est la rumeur des chars, dont la prompte lanterne
File comme une etoile a travers l'ombre terne,
Emportant un heureux aux bras de son desir;

Le soupir de la vierge, au balcon accoudee,
Le marteau sur l'enclume et le fait sur l'idee;
Le cri de la douleur ou le chant du plaisir.

Dans cette symphonie au colossal orchestre,
Que n'ecrira jamais musicien terrestre,
Chaque objet fait sa note impossible a saisir.

Vous pensiez etre en haut, mais voici qu'une aiguille,
Ou le ciel decoupe par dentelles scintille,
Se presente soudain devant vos pieds lasses.

Il faut monter encor dans la mince tourelle,
L'escalier qui serpente en spirale plus frele,
Se pendant aux crampons de loin en loin places.

Le vent, d'un air moqueur, a vos oreilles siffle,
La goule etend sa griffe et la guivre renifle;
Le vertige alourdit vos pas embarrasses.

Vous voyez loin de vous, comme dans des abimes,
S'aplanir les clochers et les plus hautes cimes;
Des aigles les plus fiers vous dominez l'essor.

Votre sueur se fige a votre front en nage;
L'air trop vif vous etouffe: allons, enfant, courage!
Vous etes pres des cieux; allons, un pas encor!

Et vous pourrez toucher, de votre main surprise,
L'archange colossal que fait tourner la brise,
Le saint Michel geant qui tient un glaive d'or;

Et si, vous accoudant sur la rampe de marbre,
Qui palpite au grand vent, comme une branche d'arbre,
Vous dirigez en bas un oeil moins effraye;

Vous verrez la campagne a plus de trente lieues,
Un immense horizon, borde de franges bleues,
Se deroulant sous vous comme un tapis raye;

Les carres de ble d'or, les cultures zebrees,
Les plaques de gazon, de troupeaux noirs tigrees;
Et, dans le sainfoin rouge, un chemin blanc fraye;

Les cites, les hameaux, nids semes dans la plaine,
Et partout, ou se groupe une famille humaine,
Un clocher vers le ciel, comme un doigt s'allongeant.

Vous verrez dans le golfe, aux bras des promontoires,
La mer se diaprer et se gauffrer de moires,
Comme un kandjiar turc damasquine d'argent;

Les vaisseaux, alcyons balances sur leurs ailes,
Piquer l'azur lointain de blanches etincelles
Et croiser en tous sens leur vol intelligent.

Comme un sein plein de lait gonflant leurs voiles ronde,
Sur la foi de l'aimant, ils vont chercher des mondes,
Des rivages nouveaux sur de nouvelles mers!

Dans l'Inde, de parfums, d'or et de soleil pleine,
Dans la Chine bizarre, aux tours de porcelaine,
Chimerique pays peuple de dragons verts;

Ou vers Otaiti, la belle fleur des ondes,
De ses longs cheveux noirs tordant les perles blondes,
Comme une autre Venus, fille des flots amers!

A Ceylan, a Java, plus loin encor peut-etre,
Dans quelque ile deserte et dont on se rend maitre;
Vers une autre Amerique echappee a Colomb!

Helas! et vous aussi, sans crainte, o mes pensees!
Livrant aux vents du ciel vos ailes empressees,
Vous tentez un voyage aventureux et long.

Si la foudre et le nord respectent vos antennes,
Des pays inconnus et des iles lointaines
Que rapporterez-vous? de l'or, ou bien du plomb?...

La spirale soudain s'interrompt et se brise.
Comme celui qui monte au clocher de l'eglise,
Me voici maintenant au sommet de ma tour.

J'ai plante le drapeau tout au haut de mon oeuvre.
Ah! que depuis longtemps, pauvre et rude manoeuvre,
Insensible a la joie, a la vie, a l'amour.

Pour garder mon dessin avec ses lignes pures,
J'emousse mon ciseau contre des pierres dures,
Elevant a grand'peine une assise par jour!

Pendant combien de mois suis-je reste sous terre,
Creusant comme un mineur ma fouille solitaire,
Et cherchant le roc vil pour mes fondations!

Et pourtant le soleil riait sur la nature;
Les fleurs faisaient l'amour, et toute creature
Livrait sa fantaisie au vent des passions.

Le printemps dans les bois faisait courir la seve,
Et le flot, en chantant, venait baiser la greve;
Tout n'etait que parfum, plaisir, joie et rayons!

Patient architecte, avec mes mains pensives,
Sur mes piliers trapus inclinant mes ogives,
Je faisais sous l'eglise un temple souterrain.

Puis, l'eglise elle-meme, avec ses colonnettes,
Qui semble, tant elle a d'aiguilles et d'aretes,
Un madrepore immense, un polypier marin;

Et le clocher hardi, grand peuplier de pierre,
Ou gazouillent, quand vient l'heure de la priere,
Avec les blancs ramiers, des nids d'oiseaux d'airain.

Du haut de cette tour avec peine achevee,
Pourrais-je t'entrevoir, perspective revee;
Terre de Chanaan ou tendait mon effort?

Pourrais-je apercevoir la figure du monde,
Les astres, dans le ciel, accomplissant leur ronde,
Et les vaisseaux quittant et regagnant le port?

Si mon clocher passait seulement de la tete
Les toits et les tuyaux de la ville, ou le faite
De ce donjon aigu, qui du brouillard ressort;

S'il etait assez haut pour decouvrir l'etoile
Que la colline bleue avec son dos me voile;
Le croissant qui s'ecorne au toit de la maison;

Pour voir au ciel de smalt les flottantes nuees,
Par le vent du matin mollement remuees,
Comme un troupeau de l'air secouer leur toison;

Et la gloire, la gloire, astre et soleil de l'ame,
Dans un ocean d'or, avec le globe en flamme,
Majestueusement monter a l'horizon!

A UNE HEURE APRES MIDI, JEUDI 25 JANVIER 1838,
J'AI FINI CE PRESENT VOLUME:
GLOIRE A DIEU, ET PAIX AUX HOMMES DE BONNE VOLONTE!

THEOPHILE GAUTIER.

* * * * *

TABLE

Portail.
LA COMEDIE DE LA MORT.
  La Vie dans la Mort.
  La Mort dans la Vie.
Le Nuage.
Les Colombes.
Pantoum.
Tenebres.
Thebaide.
Rocaille.
Pastel.
Vatteau.
Le triomphe de Petrarque.
Melancholia.
Niobe.

Cariatides.
La Chimere.
La Diva.
Apres le Bal.
Tombee du Jour.
La derniere Feuille.
Le Trou du Serpent.
Les Vendeurs du Temple.
A un jeune Tribun.
Choc de Cavaliers.
Le Pot de fleurs.
Le Sphinx.
Pensee de minuit.
La Chanson de Mignon.
Romance.
Le Spectre de la Rose.
Lamento.--La Chanson du Pecheur.
Dedain.
Ce Monde-ci et l'autre.
Versailles.
La Caravane.
Destinee.
Notre-Dame.
Magdalena.
Chant du Grillon. I.
Chant du Grillon. II.
Absence.
Au Sommeil.
Terza Rima.
Montee sur le Brocken.
Le premier Rayon de Mai.
Le Lion du Cirque.
Lamento.
Barcarolle.
Tristesse.
Qui sera Roi?
Compensation.
Chinoiserie.
Sonnet.
A deux beaux yeux.
Le Thermodon.
Elegie.
La bonne Journee.
L'Hippopotame.
Villanelle rhythmique.
Le Sommet de la Tour.

End of Project Gutenberg's La comedie de la mort, by Theophile Gautier

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA COMEDIE DE LA MORT ***

***** This file should be named 10442.txt or 10442.zip *****
This and all associated files of various formats will be found in:
http://www.gutenberg.net/1/0/4/4/10442/

Produced by Christine De Ryck and PG Distributed Proofreaders. This
file was produced from images generously made available by the Biblioth
que nationale de France (BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr.

Updated editions will replace the previous one--the old editions
will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no
one owns a United States copyright in these works, so the Foundation
(and you!) can copy and distribute it in the United States without
permission and without paying copyright royalties. Special rules,
set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to
copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to
protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project
Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you
charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you
do not charge anything for copies of this eBook, complying with the
rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose
such as creation of derivative works, reports, performances and
research. They may be modified and printed and given away--you may do
practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is
subject to the trademark license, especially commercial
redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free
distribution of electronic works, by using or distributing this work
(or any other work associated in any way with the phrase "Project
Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project
Gutenberg-tm License (available with this file or online at
http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm
electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm
electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to
and accept all the terms of this license and intellectual property
(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all
the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy
all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.
If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project
Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the
terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or
entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be
used on or associated in any way with an electronic work by people who
agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few
things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE
LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS," WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving

new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext06

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,
98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234

or filename 24689 would be found at:
http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689

An alternative method of locating eBooks:
http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo